THE UNIVERSITY OF ALBERTA

UTOPIES ET GEOGRAPHIE CHEZ MORE ET RABELAIS

BY

MICHEL KALINOWSKY

A THESIS

SUBMITTED TO THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES

IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

OF MASTER OF ARTS

DEPARTMENT OF MODERN LANGUAGES

EDMONTON, ALBERTA

APRIL, 1963.

UNIVERSITY OF ALBERTA

FACULTY OF GRADUATE STUDIES

The undersigned certify that they have read, and recommend to the Faculty of Graduate Studies for acceptance, a thesis entitled UTOPIES ET GEOGRAPHIE CHEZ MORE ET RABELAIS submitted by MICHEL KALINOWSKY in partial fulfilment of the requirements for the degree of Master of Arts.

RESUME

En 1905 Abel Lefranc fit paraître Les navigations de Pantagruel. Dans ce livre il identifiait l'Utopie de Rabelais et celle de Thomas More avec les pays d'Extrême-Orient situés au nord de la Chine, faisant ainsi de la géographie rabelaisienne une acquisition moderne due aux grandes découvertes. En retranchant Rabelais de ses sources populaires et traditionnelles et le divorçant des connaissances réelles de son époque, il le transformait en un visionnaire du futur et un prophète des temps modernes. L'autorité d'Abel Lefranc en géographie rabelaisienne resta presque incontestée pendant plus d'un demi-siècle.

Il nous a semblé que, bien au contraire, la géographie employée par Rabelais était enracinée dans le fond commun des connaissances traditionnelles et qu'à la base de la pensée rabelaisienne il y avait une psychologie foncièrement réaliste qui se révèle dans son architecture utopienne.

Après avoir fait une étude des différentes interprétations géographiques des Utopies de More et de Rabelais, nous avons essayé de définir les connaissances géographiques au début de la Renaissance, pensant que de nos jours la plus grande source d'erreurs était précisément l'ignorance des connaissances géographiques de cette époque. C'est à la lumière de cette étude qu'ensuite nous avons réexaminé les textes de More et de Rabelais pour y trouver des preuves circonstancielles reliant leurs Utopies à l'Asie Mineure et à l'Afrique Orientale, région qui s'étend de la Caspienne à l'Ethiopie, c'est-à-dire un monde connu depuis la plus haute Antiquité. A partir de cette conclusion nous avons proposé une image nouvelle de l'esprit de Rabelais qui permettrait d'aborder l'ensemble de son oeuvre d'un point de vue jusqu'ici négligé, montrant un Rabelais réaliste et continuateur de la tradition littéraire moyenâgeuse et antique.

REMERCIEMENTS

Ma gratitude va tout d'abord au Prof. Charles Moore pour l'aide et les conseils qu'il a bien voulu m'accorder au cours de mon travail et au Prof. Manoël Faucher qui a été à l'origine de mes études littéraires.

Je suis reconnaissant au Prof. E. J. H. Greene du bienveillant intérêt qu'il a constamment manifesté à mon égard.

J'ai eu le privilège de profiter des conseils du Prof. Erich von Richthofen sur la littérature du Moyen Age et de ceux du Prof. Ian C. Sowton sur Thomas More.

A l'Université de l'Alberta et à l'association des "Friends of the University" je garderai toujours une reconnaissance profonde pour m'avoir aidé financièrement pendant mes études.

Je ne peux oublier Mme Sylvia Schulze qui m'épargna un temps précieux en tapant cette thèse.

Enfin, je voudrais remercier ma femme Marline et m'excuser auprès d'elle et de ma petite fille Laurissa pour les avoir délaissées bien souvent au profit de Rabelais lors de mes nombreux voyages imaginaires à la recherche de l'Utopie.

M. K.

TABLE DES MATIERES

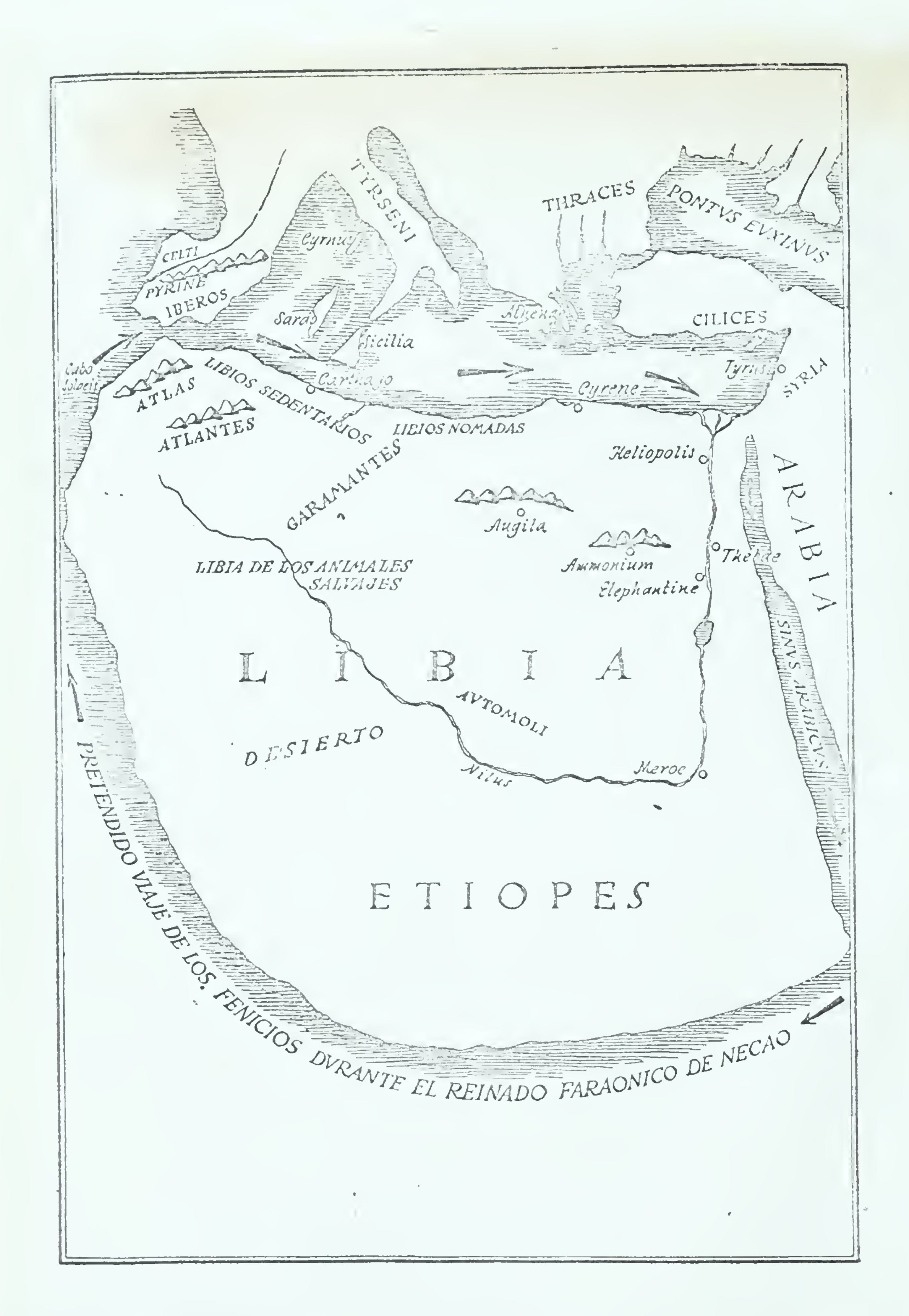
PLANCHES

Les Planches se trouvent vis-à-vis des pages indiquées.

PLANCHE | PAGE

PLANCHE I

Vis-à-vis p. 1.



Africa según Herodoto (siglo V a. de J. C.)

Abelardo de Unzueta y Yuste, Geografia Historica de la Isla de Fernando Poo, Madrid, Instituto de Estudios Africanos, 1947. (Reproduction de la p. 25.)

INTRODUCTION

Rabelais a placé ses visions d'une vie meilleure hors de l'atteinte de ses contemporains, dans des terres qui, bien que réelles, restaient pour eux étranges et idéales et évoquaient l'exotisme. Là, ses héros pouvaient évoluer enveloppés d'un voile de rêve et accomplir des exploits dont seuls les surhommes seraient capables.

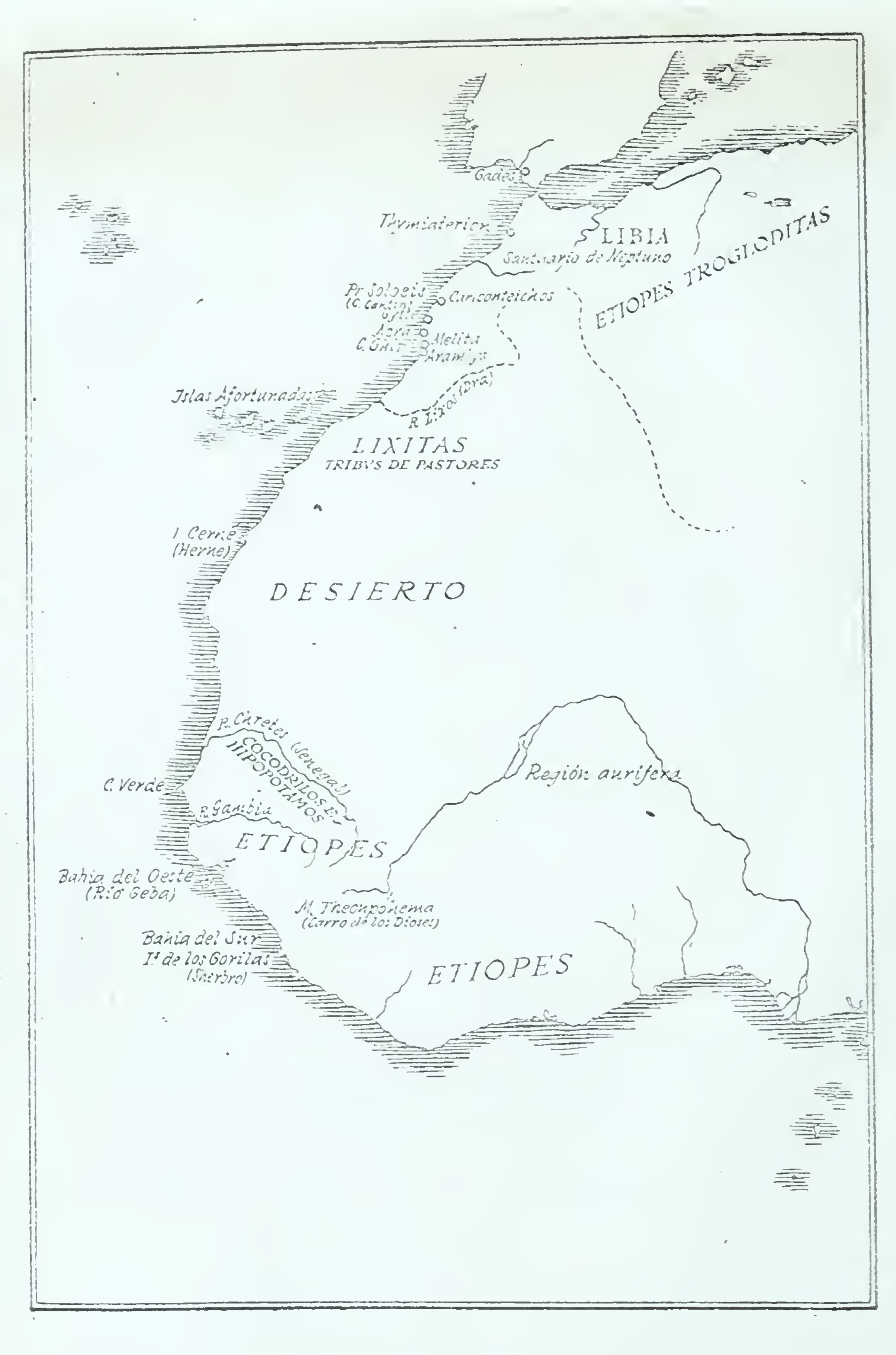
Ce procédé n'est pas unique dans la littérature. Les Iles Fortunées, l'île de Saint-Brandon, l'Eldorado, sont autant d'Utopies.

L'exemple le plus célèbre est sans doute l'Atlantide que Platon créa au quatrième siècle av. J.-C.. Il décrivit dans Timaeus et dans Critias cette île heureuse qui s'étendait autrefois au-delà des Colonnes d'Hercule. Selon lui, la mer l'avait recouverte et depuis plus de 9000 ans son ancien emplacement était marqué au milieu de l'Atlantique par des bas-fonds boueux. Des prêtres égyptiens étaient les seuls à en avoir connu l'existence et ils l'avaient révélée à Solon, un des Sept Sages de la Grèce Antique.

Bien que Platon eût soin de faire disparaître son Atlantide au fond de l'océan, les hommes depuis des siècles ont spéculé sur l'origine de son île imaginaire. Le goût de l'aventure, l'appas de la gloire, l'attrait du gain et la curiosité ont toujours poussé les êtres humains à reculer les limites de leurs connaissances. Le besoin de relier le rêve à la réalité a conduit les chercheurs à étudier les récits des navigations antiques. Hérodote raconte que le prince égyptien Nechao avait réuni une flotte phénicienne sur la Mer Rouge et lui avait enjoint de faire le tour de l'Afrique. Il nous dit aussi qu'une autre tentative, celle du noble persan Satasnes, par la route de l'ouest, se termina par un échec et que le malheureux capitaine fut éxécuté

PLANCHE II

Vis-à-vis p. 2.



Periplo Hannon (siglo V a. de J. C.)

Abelardo de Unzueta y Yuste, Geografia Historica de la Isla de Fernando Poo, Madrid, Instituto de Estudios Africanos, 1947. (Reproduction de la p. 23.)

sur les ordres de Xerxes.[1] Il ne reste aucun texte original relatant le périple d'Hannon, le navigateur carthaginois du sixième siècle av. J.-C. qui longea les côtes atlantiques du continent africain jusqu'à l'île Fernando Poo. Pomponius Mela, Strabon, Aristote, Eratosthène, Arrien et Polybe en parlent cependant dans leurs oeuvres. Pline le cite comme source d'information de nombreux auteurs grecs et latins et comme étant l'origine de bien des fables fantastiques et incroyables.[2] C'est en étudiant les textes anciens que E. H. Bunbury arrive à la conclusion suivante:

> In connection with the view above referred to, of the shallow and muddy character of the outer sea, beyond the Columns of Hercules, it may be worth while just to advert to the mythical tale of the supposed island of Atlantis, so fully developed by Plato in his two well-known dialogues, the Timaeus and the Critias. That the account there given of this vast island--larger than Libya and Asia united, which filled up the greater part of the Ocean west of the Columns--is a mere fiction for the purpose of affording a framework to his philosophical speculations, and is no more intended to be taken seriously as having any basis in historical fact, than the tale of Er the Pamphylian in the tenth book of the Republic, appears to me unquestionable. . . . Whether this mode of accounting for what was supposed by the Greeks in the days of Plato to be an undoubted fact, was first invented by the philosopher himself, or was an inference already drawn by earlier speculators from the obscure reports of Phoenician navigators, we have no means of judging. . . . But if Pliny is correct in representing the voyage of the Carthaginian Himilco into these parts of the Atlantic as contemporaneous with that of Hanno, which we have already examined, these notions might reasonably be taken as resting upon positive observation. For it appears certain that Himilco represented his progress as having been checked by the difficulties of

---

[1]Herodote, The History of Herodote, Translated by George Rawlinson, edited by Manuel Komroff, New York, Tudor Publishing Company, 1947, p. 217.

[2]Pliny, Natural History, Translated by H. Rackham, London, William Heineman Ltd., Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1938, p. 305.

> navigation, owing to the want of force in the winds, the heavy and sluggish nature of the sea, and the quantities of sea-weed which obstructed the motion of the ship. It is very probably on this report that the ideas so long current among the Greeks were originally based.[3]

La présence de l'Atlantide dans l'oeuvre de Platon ne serait donc pas le produit de l'imagination pure, mais le résultat indirect des connaissances acquises par les navigateurs phéniciens lors des voyages effectués au-delà du détroit de Gibraltar, le long des côtes Atlantiques de l'Europe et surtout de l'Afrique.

Suivant un raisonnement semblable, Abel Lefranc dans son étude de la géographie rabelaisienne nous dit:

> En ce qui touche l'objet spécial de nos recherches, nul doute que Rabelais ait pris à Morus la conception du royaume d'Utopie, puisque l'auteur anglais a seul inventé le mot et la chose. . . .
>
> Bien que par définition nul pays n'ait été plus chimérique que celui des Utopiens, il est néanmoins permis de penser que l'imagination de Thomas Morus avait dû le placer quelque part. . . . Il semble bien, lorsqu'on réfléchit sur un tel problème, que l'intelligence se refuse à concevoir une terre qui serait exclusive de toute donnée géographique ou cosmographique raisonnable. . . . L'homme se rend compte qu'il ne peut rien imaginer, à moins d'emprunter des éléments à la réalité concrète. Il lui répugne de penser qu'une chose matérielle puisse exister en dehors de toute notion positive.[4]

On ne peut qu'approuver cette opinion. Psychologiquement elle nous semble bonne. Malheureusement, on dirait qu'en partant à la découverte de la géographie rabelaisienne, Abel Lefranc se soit acharné à prouver une idée fixe et préconçue sans analyse profonde du texte de Thomas More ou de Rabelais. Ayant décidé que l'Utopie était située dans la Chine du Nord, il s'est évertué à y faire aboutir les voyages d'Hythlodée et de Pantagruel, avec une obstination pareille à celle de Cristophe Colomb qui jusqu'à sa

---

[3]E. H. Bunbury, A History of Ancient Geography, London: John Murray, 1883, Vol. 1, pp. 402+403.

[4]Abel Lefranc, Les Navigations de Pantagruel, Paris: Librairie Henri Leclerc, 1905, pp. 12-15.

mort prétendit avoir découvert ce que Ptolémée appelait "les îles par delà le Gange" et répétait "J'ai aussi atteint le continent asiatique!" Ainsi que je vais essayer de démontrer, il a négligé de faire une étude personnelle du texte de Thomas More, et chose plus grave, il n'a pas défini au préalable les conceptions géographiques du seizième siècle ni ce qui constituait la "cosmographie" du temps. Par conséquent, il a attribué aux contemporains de Rabelais des intérêts et des connaissances géographiques erronés. Mais la rareté de la présence de ces éléments géographiques dans la littérature européenne de la Renaissance, comparée à la fréquence avec laquelle reviennent des éléments ignorés par Abel Lefranc, indiqueraient le rôle secondaire pour les esprits de l'époque, de l'Amérique et aussi de la Chine, pays d'élection de Lefranc.

La présente étude a été entreprise, non pas tant dans le but de découvrir le monde extérieur et physique dans lequel Rabelais a voulu cacher ses rêves, que dans celui de pénétrer le monde intérieur et psychique où prit forme sa vision de l'Utopie. En suivant les pérégrinations de Pantagruel et de ses compagnons, je voudrais pouvoir séparer les composantes de l'Utopie et définir le procédé employé par Rabelais pour intégrer ces différents éléments dans son architecture utopienne.

CHAPITRE I

SITUATIONS TRADITIONNELLES DE L'UTOPIE

Rabelais donna au royaume de Gargantua un nom emprunté à la nomenclature créée par Thomas More dans son roman latin, De Optimo republicae statu, deque nova insula Utopia. On retrouve chez les deux écrivains l'Utopie, l'Achorie et la ville des Amaurotes. Il existe donc un lien entre la géographie rabelaisienne et celle de Thomas More. Ce serait une erreur d'essayer d'interpréter l'une sans avoir étudié l'autre.

Le problème de la situation géographique de l'Utopie n'est pas une invention des critiques modernes et ne commence pas avec Rabelais. On le rencontre pour la première fois dans la lettre intitulée "Thomas More to Peter Giles, sendeth gretynge." Cette lettre préliminaire a été reproduite dans la première édition de l'Utopie, l'édition latine de Louvain, imprimée par Thierry Martin vers la fin de 1516. Thomas More y regrette de ne pouvoir situer l'Utopie sur une carte et demande à son ami de se mettre en contact avec Maître Raphael Hythlodée pour obtenir de lui plus de précisions sur la situation de l'île.

> For neither we remembred to enquire of hym, nor he to tell us, in what parte of that newe worlde Utopia is situate. The whiche thinge I had rather have spent no small somme of money then that it should thus have escaped us; aswell for that I am ashamed to be ignoraunt in what sea that ilande standeth, wherof I write so longe a treatyse. . . .
>
> Wherfore I moste earnestly desyre you, frende Peter, to talke with Hythlodaye, if you can, face to face, or els to wryte youre letters to hym; and so to worke in this matter, that in this my booke there maye neither any thynge be founde whiche is untrue, neither any thinge be lacking whiche is true.[1]

---

[1]Sir Thomas More, Utopia, ed. J. H. Lupton, Oxford, At the Clarendon Press, 1895, pp. 7-8.

On trouve la réponse de Peter Giles en lisant le passage suivant de sa lettre adressée à Hierome Buslyde dans laquelle il promet d'interroger Hythlodée sur la situation de l'île à la première occasion venue.

> For, as touchinge the situation of the ylande, that is to saye, in what parte of the worlde Utopia standeth, the ignoraunce and lacke wherof not a litle troubleth and greveth master More, in dede Raphael left not that unspoken of. Howbeit with verie fewe wordes he lightly touched it, incidentlye by the way passing it over, as meanyng of likelihod to kepe and reserve that to an other place. And the same, I wot not how, by a certen evell and unluckie chaunce escaped us bothe. . . . But I wil never stynte, nor rest, until I have gotte the full and exacte knowledge hereof: insomuche that I will be hable perfectly to instructe you, not onely in the longitude or true meridian of the ylande, but also in the iust latitude therof, that is to say, in the sublevation or height of the pole in that region, if our frende Hythloday be in safetie and alive. For we heare very uncerten newes of him.[2]

Par ailleurs, Peter Giles conclut sa lettre en disant qu'il est inutile de se soucier à l'extrême, car non seulement de nouvelles îles sont découvertes, mais il arrive aussi que les noms des pays changent, donnant ainsi l'impression aux navigateurs d'aborder des terres nouvelles.

> Now as touching this, that the name of this yland is nowhere founde amonge the olde and auncient cosmographers, this doubte Hythloday himselfe verie well dissolved. For why, it is possible enoughe (quod he) that the name, whiche it had in olde time, was afterwarde chaunged, or elles that they never had knowledge of this iland: forasmuch as now in our time divers landes be found, which to the olde Geographers were unknowen.[3]

Bien qu'il soit difficile de définir avec certitude l'interprétation exacte qu'il convient de donner à ces citations, il faut néanmoins souligner la fréquence avec laquelle le sujet de la situation géographique de l'Utopie revient dans la correspondance relative à l'oeuvre de Thomas More et échangée entre les humanistes de l'époque. Hierome Buslyde en écrivant à Thomas More parle de

---

[2] Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. xcviii-xcix.

[3] Ibid., pp. xcix-c.

l'Utopie comme d'un pays réel: "And since the commonwealth you make so famous is manifestly formed, in fairest manner, of these principles, it is no wonder if on this account it comes not only as an object of fear to many, but also of reverence to all nations, and one for all generations to tell of."[4] Bien qu'il cite Platon, Buslyde ne compare pas l'Utopie à l'Atlantide mais déclare qu'elle dépasse de loin tout ce qui nous est connu des cités les plus fameuses de l'antiquité, telles que Sparte, Athènes et Rome.[5] Dans quelques vers intitulés Cornelius Graphey to the Reader, l'auteur commence ainsi: "Wilt thou knowe what wonders straunge be in the lande that late was founde?"[6] Guillaume Budé dans sa lettre de remerciements à Thomas Lupset de lui avoir envoyé une copie de l'*Utopie*, par un jeu de mots transforme le nom en *Udepotia*, faisant ainsi du pays de Nulle-Part, le pays où tout est pour le mieux. Un peu plus loin, lui aussi essaie de situer cette île et voici ce qu'il nous dit:

> But in truth I have ascertained by full inquiry, that Utopia lies outside the bounds of the known world. It is in fact one of the Fortunate Isles, perhaps very close to the Elysian Fields; for More himself testifies that Hythloday has not yet stated its position definitely.[7]

Sur les cartes de l'époque les Canaries sont également appelées les îles Fortunées. C'était dans ces régions qu'Hésiode avait placé ses propres îles Fortunées et qu' Homère mettait ses Champs-Elysées. Le géographe médiéval Raban Maur, associait les îles Canaries avec le Paradis. Elles constituèrent jusqu'à la Renaissance les limites du monde connu. Amerigo Vespucci les mentionne dans ses lettres comme étant le dernier point de relâche au large de l'Afrique dans ses recherches d'une route de l'ouest à travers l'Atlantique. L'influence des relations de voyages de

---

[4] *Utopia*, ed. J. H. Lupton, p. 316.

[5] *Ibid.*, p. 315.

[6] *Ibid.*, p. 322.

[7] *Ibid.*, p. lxxxix.

Vespucci sur l'oeuvre de Thomas More est aujourd'hui largement reconnue, mais c'est à J. H. Lupton que revient l'honneur d'avoir été le premier à en souligner l'importance dans son introduction à son édition de l'Utopie. Nous avons ici, pour la première fois, l'affirmation du rôle joué par les grandes découvertes maritimes et géographiques dans la formation de l'Utopie et une tentative de préciser sa situation.

> There can be no doubt that for the groundplan of his story More was indebted to the Voyages of Amerigo Vespucci. . . .
>
> In a little tract of four leaves, without date or place of publication, but simply entitled Mundus nouus, Vespucci gives an account of his second voyage, on which he started from Lisbon, May 14, 1501. . . . The voyage was past the Canary islands to Cape Verde. In those regions--the voyager names them very vaguely--"the people live according to nature, and may be called Epicureans rather than Stoics. . . . Property they have none, but all things are in common. They live without a king, without any sovereignty, and every one is his own master. . . ."
>
> It is in the account of the fourth voyage that the incident occurs, which more than anything else suggested the historical setting for the Utopia. . . .
>
> On this suggestive hint the imagination of More had fastened, and out of it he constructed the first framework of his romance. . . .
>
> One of these "weal publiques" was Utopia, and it is needless to attempt to define its situation more closely. More places it between Brazil and India, "beyond the line equinoctial"; but to give its latitude and longitude would require the genius of a Ptolemy. . . .[8]

J. H. Lupton mentionne dans son introduction une plaquette de quatre pages, intitulée Mundus nouus et attribuée à Vespucci et les Qvattvor Americi Vespvtii Navigationes incorporés dans la Cosmographiae Introdvctio imprimée à St. Dié dans les Vosges en septembre 1507.[9] Les critiques modernes ont essayé d'établir l'influence d'autres sources géographiques réelles sur Thomas More. H. W. Donner y ajoute le De orbe novo de Pierre Martyr.

---

[8] Utopia, ed. J. H. Lupton, Introduction, pp. xxxvii-xl.

[9] Utopia, ed. J. H. Lupton, Introduction, p. xxxviii, notes 1+3.

> In the small though rapidly expanding world of his day More cannot have helped being acquainted also with Peter Martyr's work De orbe novo, printed in 1511, in which such a rosy account is given of the West Indies and of the Island of Cuba in particular.[10]

Les idées de Lupton et celles de Donner ont été reprises récemment par A. L. Morton dans son étude sur les Utopies anglaises, où il dit:

> An account of the voyage of Vespucci, in which Hythloday is supposed to have taken part, was printed in 1507 and was certainly well known to More. In it is described the simple, pre-class society of the Indian tribes encountered. . . .
>
> In 1511 Peter Martyr's De orbe novo appeared, giving an even more idealised account of the natives of the West Indies. Clearly these reports form part of the material that went to the making of Utopia, as More in effect acknowledges by making Hythloday the narrator. This picture of innocence, as interpreted by the Humanists with their belief in the classical Golden Age and reinforcing the still unforgotten communist ideas of the Middle Ages, made an important contribution towards More's conception of a just society that looks at once backwards and forward.[11]

Les interprétations de l'Utopie de More sont multiples et Russell Ames nous en donne quatorze différentes dans son livre Citizen Thomas More and his Utopia. L'une d'elles est géographique.

> The description of Utopia by itself may be considered one or more of a great many different things: 1. A fantastic escape from unpleasant reality. . . . 7. A speculative portrait of rumored American societies, like that of the Incas.[12]

Par ailleurs, la lecture de son livre donne des informations intéressantes sur les intérêts commerciaux de Thomas More, de son

---

[10] H. W. Donner, Introduction to Utopia, Sidgwick + Jackson, Ltd., Uppsala, Almquvist + Wiksells Boktryckeri Aktiebolag, 1945, pp. 27-28.

[11] A. L. Morton, The English Utopia, London, Lawrence + Wishart Ltd., 1952, pp. 43-44.

[12] Russell Ames, Citizen Thomas More and his Utopia, Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1949, p. 5.

père et de son beau-frère John Rastell qui trois mois après la parution de l'Utopie prit part avec son bateau la "Barbara" à une expédition maritime vers Terre Neuve. Certains détails et le ton de l'exposé laisseraient à croire que dans l'esprit de Thomas More l'Utopie était quelque chose de concret. Voici ce que dit Ames:

> More's connections with the merchants of London, with the Court, and with humanists, kept him familiar also with more remote continental affairs and even with some African, Asian, and American conditions. Reports at this time from Sir Robert Wingfield, English ambassador to the Emperor Maximilian, are rich in references to the politics of eastern Europe, the Turkish threat, and Italian conditions.[13]

Vers la fin du livre on trouve:

> Thomas More was an exponent of "the new commerce," in a genuinely progressive capitalist sense, to a far greater degree than the average London merchant. When the London companies and the Merchant Adventurers were urged by Wolsey in 1521 to send an expedition to the northwest, they rejected the project as a reckless risking of men's lives. Men of the middle class of greater daring and imagination, like the Mores and Rastells, were exceptional. Dreams of gold had sent Bristol mariners searching for Brazil and the Seven Cities as early as 1480. . . .
>
> More's concern with exploration and colonizing was unusual. . . .
>
> One aspect of More's interest in exploring and colonizing has been, it seems, overlooked. . . . One of the most striking proofs of More's seriousness, practicality, and moral purpose when he wrote the Utopia, is the fact that John Rastell took along with him, on his exploring and colonizing venture in 1517, Thomas Bercula, a printer. To this fact should be added the near certainty that Thomas More's father had a large share in financing Rastell's project. It is probable that Rastell was inspired by Utopia and that More was influenced by him.
>
> It was only two or three months after the publication of Utopia that Rastell and two other London citizens received letters of recommendation from the king to go on their own and the king's business to far parts of the world. A few months later a fleet set out for the New Found Lands, with Rastell's ship, the "Barbara," a part of it. . . .
>
> There was, then, a definite and practical English tradition and purpose behind Utopian colonizing. Though it suited More's fiction, and his protection of himself and his fellow-reformers,

---

[13]Ibid., p. 12.

> to make Hythlodaye a Portuguese attached to an expedition led by Amerigo Vespucci, More doubtless knew all about the expeditions sent out from Bristol, years before Columbus' first voyage, to find legendary Brazil. And of course he knew that Bristol ships, under the Italian Cabot, had reached the New Found Land. Chambers thinks that Utopian colonizing was conceived in the interests of all European Christendom. . . . Nevertheless, More must have had in mind, when he wrote of Utopian colonizing, John Rastell and the Bristol mariners.[14]

Il est curieux de citer également un critique français, Emile Dermenghem, non pas pour la nouveauté des sources géographiques qu'il cite, mais pour la façon intime, voire romancée, dont il parle d'Hythlodée comme s'il avait vraiment existé.

> Enfin les découvertes géographiques récentes, l'ethnographie américaine, fournissent le prétexte, l'affabulation, le détail des institutions prétendues. . . .
>
> La vogue des terres découvertes dans l'extrême-ouest fournissait un excellent prétexte à l'affabulation du livre. Quand Morus commença l'Utopie, l'Amérique était fort à la mode, et l'on cherchait partout de nouvelles terres encore inexplorées. Tandis que la lettre de Christophe Colomb avait fait peu de bruit en 1494, les voyages d'Améric Vespuce furent rapidement connus de toute l'Europe. La première publication de ses découvertes, la traduction latine, c'est-à-dire dans la langue de tous les lettrés, de sa lettre à Laurent-Pierre de Médicis, sur son voyage de 1501-1502, fit en 1503 sensation, et en 1507 parut à Saint-Dié la première traduction latine de ses quatre expéditions.
>
> Dans le récit du quatrième de ses voyages, en 1504, Vespuce parle de vingt-quatre compagnons qu'il laissa dans un fortin du cap Frio (Brésil). C'est en Flandre que Morus eut l'extraordinaire fortune de rencontrer l'un d'eux. C'est à une ambassade à Bruges, ville des rêves morts, mais sans doute alors fort vivante, qu'il dut de connaître celui qui devait lui faire part de si beaux rêves d'avenir. Une interruption des négociations lui avait permis d'aller visiter Anvers. Raphaël Hythlodée (le "débiteur de sornettes"), érudit, philosophe, d'origine portugaise, qu'une longue barbe et un visage brûlé faisaient reconnaître pour un navigateur, visitait la cathédrale de ce grand port en compagnie de l'Anversois Pierre Giles, grand ami de Morus, quand celui-ci le rencontra pour la première fois. La sympathie, on le conçoit, fut instantanée. L'humaniste invita aussitôt le voyageur, le reçut dans son jardin, et les trois hommes étant assis sur un ban de gazon, la

---

[14] Russell Ames, op. cit. pp. 163-67.

conversation passionnante dura toute la journée, interrompue seulement, comme il sied, par le repas.

L'humaniste avait besoin de telles distractions. Il se considérait comme en exil loin de son cher Chelsea. . . . La rencontre était vraiment providentielle. Morus était fort curieux d'exotisme, il collectionnait chez lui les oiseaux, singes, pierres rares des pays lointains. Or, Hythlodée avait non seulement suivi Vespuce, mais l'ayant quitté, avait visité nombre de pays complètement inconnus, aux moeurs singulières, et notamment la merveilleuse île des Utopiens, puis il était revenu "comme par une espèce de miracle," par Taprobane et Calicut, "où il trouva heureusement des vaisseaux portugais". Thomas Morus eut d'autant plus de chance de rencontrer ce matin-là un tel navigateur qu'Hythlodée ayant quitté Anvers quelques jours après, personne ne fut jamais assez heureux pour retrouver sa trace, malgré tous les efforts de Morus, Pierre Giles et leurs amis, désireux d'obtenir des précisions supplémentaires sur l'île d'Utopie et singulièrement sur son emplacement exact, ce qui eût pu rendre tant de services à l'humanité! De nombreux personnages ne leur demandaient-ils pas, à chaque instant, le chemin de la nouvelle Arcadie?[15]

Tout en tenant compte des nombreux traits de caractère exotique qu'Hythlodée aurait communiqué à More pour son Utopie, en dépit des inventions de M. Dermenghem, il ne faut pas oublier quand même les points qui rattachent cette île à l'Angleterre du temps de Thomas More. Tous les critiques reconnaîssent ces rapports, mais certains les soulignent plus fortement que d'autres jusqu'au point d'identifier les deux pays. J. Rawson Lumby, par exemple, nous dit:

He [More] first describes the country of Utopia and one of its chief cities, and through the whole we may observe that England is in his mind. Utopia is an island, and its great river is very like the river Thames, and is in the same way spanned by a bridge of stonework with gorgeous and substantial arches. Its government is representative like that of More's native land. Husbandry and tillage are chiefly regarded and advanced among Utopians, as all reformers in More's day thought they should be in England. There is in Amaurote abundance of fresh water, the streets are broad and kept clear of all filth, the buildings are good, with gardens at the back of all houses, and such regard for wholesome conditions of life would More have enforced on the people of London.[16]

---

[15]Emile Dermenghem, Thomas Morus et les Utopistes de la Renaissance, Paris, Librairie Plon, 1927, pp. 106-10.

[16]Sir Thomas More, Utopia, ed. J. Rawson Lumby, Cambridge, University Press, 1902, pp. x, xi.

Cette thèse est souvent avancée par les économistes qui comparent les ordres sociaux des deux pays plutôt que les ressemblances de caractère purement géographique. Cependant ils ne sont pas toujours d'accord. Karl Kautsky, par exemple, appuie Lumby en disant "The island of Utopia is, in fact, England. More designed to show how England would look, and what shape her relations with abroad would assume, if she were communistically organised."[17] Par contre Raymond Hercourt croit reconnaître dans la description de Thomas More les cités de Bruges et d'Anvers.[18]

L'étude des sources de l'Utopie révèle aussi l'importance des auteurs anciens dans la formation de la pensée de Thomas More. Lupton avait déjà noté la présence de certaines idées propres à Solon, à Lycurge et surtout à Platon dans l'oeuvre de More.[19] R. J. Schoeck est allé plus loin. Il a relevé une similitude entre l'Utopie et certaines institutions de la Sparte antique et a procédé ensuite à établir un parallèle entre la situation existant à Sparte au milieu du troisième siècle av. J.-C. et celle que l'on trouve en Europe, et tout particulièrement en Angleterre à la fin du quinzième et au début du seizième siècles. Se basant sur l'intérêt de Thomas More pour les auteurs anciens et pour Plutarque et Phylarchus en particulier, R. J. Schoeck essaie de prouver que More connaissait l'histoire du roi Agis et de Cleomenes ainsi que celle de leurs tentatives de réformes. Celles-ci consistaient dans le partage des terres en parts égales et dans l'annulation de toutes les dettes existantes. Par un habile calcul, il fait coïncider le début du règne du roi Agis de Sparte avec la date de 244 av. J.-C. qui selon Thomas More serait le début de l'histoire écrite de l'Utopie. En effet celui-ci nous dit en 1516 que les premiers

---

[17] Karl Kautsky, Thomas More and his Utopia, New York, Russell + Russell, 1959, p.248.

[18] Ce point de vue se trouve dans sa thèse de doctorat en droit politique et économique: L'Utopie de Thomas Morus, Poitiers, 1911. Il est cité par Emile Dermenghem, op. cit., p. 105, note 1.

[19] Utopia, ed. J. H. Lupton, Introduction, pp. xlv, lii-liii.

dossiers officiels de l'Utopie sont vieux de 1760 ans. Schoeck note aussi le fait que, tout comme l'Utopie, le Péloponnèse était considéré comme une île.[20] Pour conclure il nous dit:

> But there is a conceptualized distinction between the real and the fanciful, and one of the functions of some of the playful names is to call attention to their imaginary quality as much as it is to suggest their fundamentally real essence. And I would suggest that the dating of Utopia's history at precisely 1760 years is an ironic signal that there was once a king who had made so radical a proposal as the redistribution of land and the cancellation of debts.. . .[21]

A coté de ces interprétations plus ou moins géographiques existe également le courant de pensée qui nie toute possibilité d'identification de l'Utopie avec un pays réel. J. Churton Collins retrouve bien des traces de la République, du Timaeus et du Critias de Platon, de l'Instituta Laconica de Plutarque, de la Germania de Tacite et de La Cité de Dieu de Saint Augustin, mais en fin de compte il déclare: "More has, with great art, completely baffled all attempts to localize or identify Utopia."[22] Selon lui l'emploi du nom de Vespucci devient pour More simplement un moyen commode de donner à son oeuvre un semblant de réalité qui ne peut tromper que les ignorants:

> More must have known the peril he incurred by the publication of such a book, and he was no doubt anxious to find some loophole for escape should awkward questions be asked. . . . By connecting Hythlodaye with Vespucci he gave it an air of reality which could deceive no one, and at the same time left it open to him to say that it was a mere parody of travellers' tales, a satire on one of the most popular forms of literary fraud. To scholars, of course, the very nomenclature employed would betray its origin. Utopia is "Nusquamia," "no-place land"; its founder, Utopus, "no-place one"; its capital, Amaurote, "a phantom city"; its river, the Anyder, "a river which is no water"; the Anemolians, "people of the wind"; the Polylerites, "babblers of much nonsense"; Achoriens, "those who have no place on earth": the very name of the hero, Hythlodaye, signifies "skilled in babble," or possibly "a

---

[20] R. J. Schoeck, "More, Plutarch, and King Agis: Spartan History and the meaning of Utopia," Philological Quarterly, XXXV, IV (October, 1956), pp. 366-75.

[21] Ibid., p. 374.

[22] Sir Thomas More, Utopia, ed. J. Churton Collins, Oxford, At the Clarendon Press, 1952, p. xxxix.

> distributor of babble." But More's own comments, and especially the closing paragraph, would be sufficient apology for him, should any one propose to take him seriously. Certainly, as an artist, he was the master of De Foe and Swift, and neither has excelled him in "the art of feigning."[23]

C'est cette explication étymologique de la nomenclature employée par Thomas More qui a aidé plus que toute autre chose à rendre le mot "Utopie" synonyme de "irréel" et de "impossible" et qui permet à Lewis Mumford de dire "Geographically viewed, the island of Utopia exists only in More's imagination."[24] Une autre interprétation étymologique selon laquelle "Utopia" serait dérivée de "eu topos" fait de l'Utopie "l'Endroit où Tout est pour le mieux" et amène Frederic R. White à comparer l'Utopie de Thomas More à l'abbaye de Thélème de Rabelais qui elle aussi a été située parfois dans un pays réel, parfois dans un pays imaginaire.[25]

En résumé, ces interprétations de l'Utopie de Thomas More sont nombreuses et diverses. Cependant aucune d'elles n'identifie ce pays avec une région géographique bien définie aussi catégoriquement que le font les critiques français pour l'Utopie de Rabelais.

En dehors du problème de l'abbaye de Thélème, aux institutions idéales et enfantée par son esprit créateur, Rabelais a également employé dans son oeuvre "l'Utopie" inventée par Thomas More. C'est cette Utopie, transformée par Rabelais en "royaume de Gargantua" à la défense de laquelle se lance le jeune Pantagruel par la voie des mers, à l'appel désespéré de son vieux père, que les commentateurs français ont surtout essayé de définir. Pendant longtemps, l'Utopie de Rabelais est restée à l'ombre de celle de Thomas More et la seule interprétation en fut étymologique; elle subsista incontestée jusqu'au début du vingtième siècle. Marty-Laveaux qui essaya de réunir dans son commentaire tout ce qui avait été dit sur Rabelais, nous renvoie à Thomas More pour

---

[23]Sir Thomas More, Utopia, ed. J. Churton Collins, Oxford, At the Clarendon Press, 1952, p. xli.

[24]Lewis Mumford, The Story of Utopias, Gloucester, Massachusetts, Peter Smith, 1959, p. 64.

[25]Frederic R. White, Famous Utopias of the Renaissance, New York, Hendricks House. Farrar, Straus, 194[illegible], p. ix.

l'explication du mot"Utopie."

> Quant au royaume d'Utopie (de la négation οὐ, et de τόπος, lieu), c'est une contrée imaginaire créée par Thomas Morus dans son Utopia, publiée pour la première fois en 1516. Dans le livre de Morus, la ville des Amaurotes (ἀμαυρός, obscur, inconnu) est la capitale du pays.[26]

Cette interprétation traditionnelle s'est également emparé de "Meden . . . Uti . . . Udem . . . Gelasim . . . Achorie . . ." et en a fait une géographie burlesque relevant du domaine de l'impossible. Toujours chez Marty-Laveaux on trouve:

> Après avoir suivi un itinéraire réel, nous voici dans des contrées purement imaginaires. Meden . . . Uti . . . Uden . . . sont trois mots grecs qui signifient "rien".--Gelasim, de γελάω, rire, "pays du rire" ou, peut-être, "pays pour rire".--Achorie, de α privatif, et χῶρος, pays, "ce qui n'est pas un pays" est formée à l'imitation de Utopie, que nous avons déjà vue et que nous retrouverons tout à l'heure.[27]

Aujourd'hui encore, cette explication est la seule mentionnée dans certaines éditions modernes des oeuvres de Rabelais.[28] Le procédé, s'il n'est pas nouveau, a du moins le mérite de suivre l'exemple de Rabelais lui-même qui pour expliquer "Medamothi" nous dit dans sa Briefve Déclaration "nul lieu, en grec." Néanmoins, malgré l'affirmation de "Maistre François" les commentateurs ont essayé de découvrir le port qui se cache derrière le nom "Medamothi" et "Thalasse." Ils ont tenté aussi de situer l'Utopie sur une carte et de déterminer l'itinéraire qui y conduit. Depuis la Renaissance, l'interprétation de Rabelais est passée par diverses

---

[26] Ch. Marty-Laveaux, Les oeuvres de Maistre François Rabelais, Paris, Alphonse Lemerre, 1881, IV, p. 165.

[27] Ibid., p. 209.

[28] L'édition des Oeuvres complètes de Rabelais de la Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., éditée à Paris en 1951 d'après le texte établi et annoté par Jacques Boulenger donne une explication étymologique pour "Utopie" à la page 199 et pour "Meden, Uti, Udem, Gelasim," à la page 294. L'édition Garnier Frères des Oeuvres de Rabelais accompagnées d'une bibliographie et d'un glossaire par Louis Moland et précédées d'une notice biographique par Henri Clouzot, Paris, 1950, fait de même pour "Amaurotes" p. 413, "Achorie" p. 410, "Gelasim" p. 461, "Meden" p. 480, "Uti, Utopie, Uden" p. 517.

phases complètement différentes les unes des autres.[29] On a cru voir dans son oeuvre tantôt des allégories pures, tantôt des allégories historiques où les héros de Rabelais s'identifient avec certains de ses contemporains tels que François I[er] ou Charles-Quint.[30] À Abel Lefranc revient pourtant l'honneur d'avoir, le premier, prouvé avec l'appui de documents historiques l'identité existant entre les participants de la guerre picrocholine et l'entourage immédiat de Rabelais.[31] Mais ce qui est important pour nous, c'est qu'il a voulu, en même temps, démontrer la réalité d'une géographie qui jusque là avait été considérée fictive. Bien plus, il a étendu ses conjectures à l'oeuvre entière de Rabelais et il a tenté de démontrer que toute la géographie rabelaisienne est imprégnée des grandes découvertes maritimes de son époque, tout comme celle de son Gargantua est un reflet du terroir chinonais "La Devinière." Pour cela, il fallait tout d'abord déterminer la situation de l'Utopie. Il ne ménagea aucun effort pour prouver que la seule solution logique est de placer ce pays au même endroit que l'a fait Thomas More, c'est-à-dire "en Extrême-Orient, du côté de la Chine ou Cathay, au nord de cet empire, non loin de la région portée sur les cartes sous l'appellation d'Indie supérieure."[32]

---

[29]Une rapide revue des principaux commentateurs de l'oeuvre de Rabelais et de leurs interprétations jusqu'à A. Lefranc inclu, se trouve chez L. Sainéan, L'Influence et la Réputation de Rabelais, Paris, Librairie Universitaire J. Gamber, 1930, pp. 36-60.

[30]Marcel de Grève a fait une étude intéressante, bien que trop exclusive, sur ce sujet. Etudes Rabelaisiennes, Genève, Librairie E. Droz, 1961, III, pp. 244-58.

[31]Il faut néanmoins noter que tout ce qui a été prouvé aussi brillamment par Abel Lefranc avait déjà été dit brièvement par Ménage et La Monnoye et que Marty-Laveaux dans son commentaire des oeuvres de Rabelais (op. cit., IV, pp. 122-24) l'avait déjà résumé.

[32]François Rabelais, Oeuvres, édition critique publiée sous la direction de Abel Lefranc, Paris, Librairie Ancienne Edouard Champion, 1922, III, Introduction, p. xxxvii.
Commencée en 1913, cette édition n'est pas encore complète. Les deux premiers volumes ont été publiés par Abel Lefranc, Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan, Paris, Librairie Honoré et Edouard Champion, 1913. On les

Cette affirmation réitérée dans l'édition critique en 1922 avait été exposée pour la première fois en 1905 dans Les Navigations de Pantagruel, une étude de la géographie rabelaisienne.[33]

L'Utopie fait son apparition dans l'oeuvre de Rabelais avec Badebec, la mère de Pantagruel, "fille du roi des Amaurotes en Utopie."[34] Pour atteindre ce pays mystérieux Rabelais devait nous donner un peu plus tard un itinéraire qu'Abel Lefranc concilia plus ou moins avec la réalité géographique.

> Il n'est pas depuis une heure dans le navire que se lève le vent "nord nord west", auquel il fait donner pleines voiles. Grâce à ce vent favorable, dont l'indication convient exactement à l'itinéraire suivi au début du voyage, on atteint Madère, les Canaries, où il fait escale, le cap Blanc, le Sénégal, le Cap Vert, la Gambie, le cap de Sagré, Melli, le cap de Bonne-Espérance, le royaume de Melinde, rendu célèbre par la relation du voyage de Vasco de Gama, et où nos navigateurs font leur seconde escale. De là, marchant au vent de la transmontane--vent du sud-- le vaisseau passe par une série d'endroits qu'il n'est peut-être pas impossible d'identifier en partie, quoique l'auteur, par un procédé qui lui est familier, semble avoir voulu jouer sur les mots qui les désignent. Ce sont d'abord Meden, Uti et Uden, trois mots qui veulent dire "rien" en grec, mais qui peuvent représenter aussi, selon toute vraisemblance, d'abord la ville de Médine, que les cartes du temps placent sur le littoral même de la mer Rouge, et plus bas, c'est-à-dire moins au nord qu'elle ne se trouve en réalité, puis Aden, escale naturelle de toute traversée vers l'Extrême-Orient. Le vent qui vient d'être indiqué donne bien la direction du nord, qui est celle de

---

appellera dorénavant: Gargantua, éd. A.L. I; Gargantua, éd. A.L., II. Les tomes trois et quatre, par les mêmes commentateurs, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1922, seront Pantagruel, éd. A.L., III, et Pantagruel, éd. A.L., IV. Le tome cinquième, introduction par Abel Lefranc, Texte et notes par Henri Clouzot, Dr. Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1931, sera Tiers Livre, éd. A.L., V. Le tome sixième, Introduction, textes et notes par Dr. Paul Delaunay, Antoinette Huon, Robert Marichal, Charles Perrat et V. L. Saulnier, sous la direction de Abel Lefranc, Genève, Librairie Droz, Lille, Librairie Giard, 1955, sera dorénavant Le Quart Livre, éd. A.L., VI.

[33]Abel Lefranc, Les Navigations de Pantagruel, Paris, Librairie Henri Leclerc, 1905.

[34]Pantagruel, éd. A.L., III, chap. ii, p. 30.

> Médine. Jusqu'à Aden l'itinéraire de la nef de Pantagruel est donc facile à suivre et il est surprenant que les récents commentateurs de Rabelais, M. Ducrot mis à part, ne se soient pas préoccupés davantage de l'établir. C'est que la donnée fournie par l'escale d'Aden, sentinelle avancée du Vieux Monde du côté de l'Inde et du Cathay, peut devenir singulièrement instructive. Il est évident que l'auteur n'a pas amené sans motif son héros jusque dans ces mers lointaines. Il s'agit maintenant de chercher à deviner dans quelle direction le voyage va se continuer.[35]

Les noms en question dans cette première partie du périple de Pantagruel étaient connus, du temps de Rabelais, de la plupart des géographes. Abel Lefranc n'eut pas de mal à les retrouver sur des cartes de l'époque d'autant plus que Rabelais ne les avait pas pour ainsi dire déformés. La fin du passage repose cependant sur deux hypothèses; premièrement, il faut considérer la "transmontane" comme un "vent du sud" et, deuxièmement, Rabelais a voulu faire un jeu de mots avec Médine et avec Aden, la porte de l'Extrême-Orient. Après l'escale d'Aden Abel Lefranc cherche à "deviner dans quelle direction le voyage va se continuer." Dans ce jeu de devinette il appelle à son aide Thomas More et Raphaël Hythlodée.

> Observons tout d'abord que la première étape de l'explorateur de l'Utopie, le portugais Raphaël Hythlodée, au retour de son voyage dans la célèbre île, est Taprobane (Ceylan), où il débarque comme par miracle et d'où il gagne Calicut. Or, nous savons par le récit même de Thomas Morus, qu'avant d'accomplir son mystérieux séjour en Utopie, Raphaël se trouve sur la côte d'Amérique. Il y était venu avec Americ Vespuce. . . . L'objectif de ce voyage était, remarquons-le avec soin, non point de découvrir de nouvelles terres dans la partie du monde qui devait prendre plus tard le nom du navigateur florentin, mais de gagner les Indes Orientales et de trouver le passage tant désiré qui permettrait de les atteindre plus sûrement par l'Ouest. Une tempête dispersa la flottille. . . .
>
> Si l'on tient compte de ces renseignements, fournis, je le répète, par Morus lui-même, il deviendra parfaitement raisonnable d'admettre que l'écrivain anglais plaçait son Utopie dans une région intermédiaire entre l'Amérique et Ceylan, c'est-à-dire, en tenant compte des connaissances géographiques de l'époque, du côté de la Chine ou Cathay, au-dessus de cet empire, dans une région du globe alors mystérieuse et fascinatrice par

---

[35]Abel Lefranc, op. cit., pp. 9-11.

> excellence, celle des fameuses Indes Orientales, vers lesquelles, suivant l'opinion unanime des contemporains, l'Amérique devait ouvrir un chemin plus direct et plus court. On verra bientôt que Rabelais a résolument partagé cette dernière croyance et qu'elle joue dans son oeuvre un rôle important. Nous avons tout lieu de croire qu'il plaçait l'Utopie là où Morus, à qui il avait emprunté cette conception, parait l'avoir mise lui-même: près de l'Indie supérieure, au nord de la Chine, non loin de la région où le IVe livre du Pantagruel placera l'oracle de la dive Bouteille Bacbuc, dont la situation géographique peut être, comme la suite de cette étude démontrera, définie avec certitude.[36]

Ayant localisé l'Utopie de Thomas More et celle de Rabelais en Chine "au-dessus de cet empire," c'est-à-dire au nord de ce pays, Abel Lefranc va maintenant essayer de démontrer que Gelasim et les Isles des Phées sont sur la route de la Chine. A cause de l'autorité de son opinion, je cite Lefranc:

> Il paraît donc vraisemblable de supposer que la nef de Pantagruel, en quittant Aden, cingle droit vers Taprobane ou Ceylan. . . . Gelasim, pays du rire ou pour rire (de γελάω) pourrait être Ceylan que les cartes du temps appellent Zeilàm ou d'après la langue du pays,--suivant la mappemonde de Mercator,--Tenarisim. Rabelais aurait-il fait un jeu de mots sur ces deux noms en les trouvant combinés sur la carte? c'est bien possible: il en a risqué de moins faciles. Thevet mentionne, il est vrai, une île Gilouse qui figure parmi les Moluques, et dont le nom rappellerait de plus près Gelasim. . ..
>
> Est-il téméraire de chercher à deviner quelles îles l'auteur a pu avoir en vue dans ce passage? Peut être que non, si l'on songe à ce principe qui doit dominer toute la critique de son oeuvre--je le formule ici parce que plusieurs années d'études sur le roman rabelaisien m'ont convaincu de son exactitude--à savoir que les inventions, en apparence les plus fantaisistes, voire même les plus bouffonnes de ce livre, reposent sur un fond de vérité et qu'on leur découvre le plus souvent une donnée réelle pour point de départ. Je croirais volontiers que ces îles de Phées représentent dans l'itinéraire des îles de la Sonde, où, pensait-on, les femmes seules pouvaient régner et que les cartes de la fin du XIVe et du XVe siècle figurent avec une femme couronnée d'un diadème royal. . . . L'île de Java, en particulier, est alors fréquemment désignée sous le nom de insula feminarum. Ces îles furent pendant le moyen âge, et jusque vers le milieu du XVIe siècle, l'objet de récits fantastiques. . . .[37]

---

[36]Abel Lefranc, op. cit., pp. 15-17.

[37]Ibid., pp. 17-20.

Des îles des Phées, Abel Lefranc passe à des conjectures sur l'Achorie et sur la Dipsodie. Dans une note, il se hasarde même à suggérer la Corée pour "Achorie," mais il écarte cette hypothèse, faute de ne pouvoir la vérifier sur une carte de la Renaissance.

> Après les îles des Phées, Pantagruel et ses compagnons parvinrent "jouxte royaume de Achorie; finalement arrivèrent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par trois lieues et quelque peu davantage".
>
> Cependant, la campagne commence, Pantagruel conquiert le pays de Dipsodie. . . . Ce nom de Dipsodie (pays de la soif). . . . Ne serait-il pas tout simplement le résultat d'un jeu de mots analogue à ceux qui viennent d'être énumérés par suite de la traduction en grec du mot Scythie, considéré plaisamment comme signifiant en latin, pays de la soif: sitis? Les Dipsodes ou Altérés correspondraient ainsi aux Scythiens. Si l'on place l'Utopie au nord du Cathay, il est naturel qu'elle ait la Scythie pour voisine, puisque toutes les cartes contemporaines de Rabelais mettent cette dernière contrée à la place de la Sibérie actuelle, à l'ouest du Cathay et de l'Indie supérieure.[38]

C'est ainsi qu'à force de deviner, d'admettre, de croire et de supposer, Abel Lefranc arrive à conclure que l'Utopie de Rabelais et celle de More se trouvent au nord de la Chine, en Sibérie. Jamais il ne renvoie le lecteur à une page précise de More ou de Rabelais pour étayer son argumentation. Bien mieux, il nous demande d'accepter comme preuve de l'exactitude de son raisonnement une nouvelle hypothèse, celle de l'importance primordiale de la Chine pour les contemporains de Louis XII et François Ier.

> Je ne voudrais pas paraître prendre trop au sérieux les données fournies par Rabelais, à partir de l'escale d'Aden: et cependant je ne puis m'empêcher de constater que jusqu'à cette station toutes les indications géographiques sont exactes et rationnelles, et que, d'autre part, les identifications que je propose, après Aden, se fondent sur des hypothèses qui n'ont rien d'arbitraire, puisqu'elles orientent le voyage de Pantagruel vers les régions problématiques qui excitèrent à un si haut point la curiosité des contemporains de Louis XII et de François Ier, et dont la découverte restait l'objectif suprême de tant de navigateurs. N'est-ce pas là qu'il était le plus plausible de concevoir, à la suite de Morus, "l'uto-

---

[38] Abel Lefranc, op. cit., pp. 21-22.

pique" royaume, but de la première grande traversée du fils de Gargantua?[39]

On avait noté déjà l'importance des découvertes maritimes sur la Renaissance en général et sur la littérature de l'époque en particulier. Même les voyages de Pantagruel avaient été déjà étudiés à plusieurs reprises dans des essais connus d'Abel Lefranc.[40] Mais personne n'avait encore attribué à la géographie le rôle prépondérant que lui fait jouer Abel Lefranc dans l'oeuvre de Rabelais.

> On sait quelle place considérable les voyages maritimes occupent dans l'oeuvre de Rabelais. Les IVe et V^{e} livres de son roman sont entièrement remplis par le récit des pérégrinations de Pantagruel et de ses compagnons à la recherche de l'oracle de la Dive Bouteille. Cette navigation, qui est annoncée et préparée dès le chapitre 47 du IIIe livre, publié en 1546, forme même la trame unique (sic) de toute la partie du roman rabelaisien mise au jour après cette date; seule elle en constitue la fragile unité. On peut juger par là du rôle important que joue cet élément dans l'ensemble de l'ouvrage. Mais le voyage par mer raconté dans les deux derniers livres n'est pas le seul que l'illustre écrivain ait attribué à son héros. Déjà, au cours du second livre,--et c'est là une observation intéressante qui a été trop souvent perdue de vue par les commentateurs,--le fils de Gargantua avait accompli une première circumnavigation, qui, pour n'avoir point fourni la matière d'un récit aussi ample, n'en comportait pas moins un périple étendu. . . . Comment admettre que l'auteur de l'anecdote célèbre d'Edouard V et du poète Villon (chapitre 67 du livre IV du Pantagruel) et de tant de morceaux de patriotique allure ait pu demeurer indifférent aux exploits maritimes de ses contemporains, les marins normands, bretons, saintongeois ou basques?[41]

Les idées émises par Abel Lefranc dans son étude sur la géographie rabelaisienne non seulement firent école, mais ouvrirent aussi de nouvelles allées dans d'autres domaines de

---

[39]Abel Lefranc, op. cit., pp. 22-23.

[40]Ibid., Appendice A, pp. 261-69. Abel Lefranc mentionne les oeuvres suivantes: Pierre Margry, Les Navigations françaises et la révolution maritime du XIV au XVI siècle, Paris, Tross, 1866, in-8°; Ed. de la Barre Duparq, Rabelais et le pôle Nord, Paris, aux frais de l'auteur, 1877, brochure in-12, de 12 pages, dont 5 seulement de texte; P. Ducrot, La géographie dans Rabelais, voyages de Pantagruel, Tours, Arrault, 1894, in-8°, brochure de 32 pages.

[41]Ibid., pp. 1-3.

l'exégèse de l'oeuvre de Rabelais. Les commentateurs s'efforcèrent de faire ressortir la réalité cachée entre les lignes, parfois jusqu'au point d'oublier la part de la création artistique due uniquement au génie de l'auteur. Quant à la situation de l'Utopie de Thomas More et de Rabelais, elle devint en France une question toute décidée dont la discussion avait été terminée une fois pour toutes par Abel Lefranc et sur laquelle il était inutile de revenir. Il arrive même que certains critiques citent les conclusions d'Abel Lefranc en voulant citer Rabelais. Il semble, qu'Abel Lefranc avait su se faire entourer d'un si grand respect que même ceux qui n'étaient pas tout à fait d'accord avec lui n'osaient pas s'attaquer à son autorité de son vivant. Son opinion était même suivie par les spécialistes anglais de Rabelais malgré que la majorité des critiques de Thomas More soient d'accord pour placer l'Utopie découverte par Hythlodée dans les Indes Occidentales.

En 1907, deux ans après la publication des _Navigations de Pantagruel_ de Lefranc, Arthur Tilley fit paraître un article intitulé "Rabelais and Geographical Discovery" où il attira l'attention du lecteur sur les analogies entre l'itinéraire de Pantagruel et celui suivi par les Espagnols se rendant aux Indes par la route du Cap. Tilley signala que dans le _Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum_ édité par Simon Grynaeus en mars 1532, le fameux cartographe de la Renaissance Sébastien Münster mentionnait les escales dans le même ordre que Rabelais.

> _Portum sanctum_, _Mederam_, _et_ septem _Canarias insulas_ . . . _Caput album_ . . . regnum _Senegae_ . . . _Caput viride_ . . . _fluvii Gambrae_ . . . _Sagres_ . . . _regno Meli_ . . . _Caput_ Bonae spei, quod corrupte et Hispanice _De bona sperantza_ quidam appellant . . . _regnum Melindae_.[42]

Dans son étude, Tilley s'écarta cependant de la démonstration d'Abel Lefranc en plusieurs points. Il ne le suivit pas dans son identification de la Dipsodie avec la Scythie et de Meden avec

---

[42]Arthur Tilley, _The Modern Language Review_, Vol. II, No. 4, July 1907, pp. 316-26.

Médine. Abel Lefranc avait également tiré une interprétation nouvelle du texte de Rabelais du fait de la localisation de l'Utopie dans la Chine du Nord. Il avait déduit que cette situation du royaume de Gargantua permettait de comprendre la fin du Pantagruel où Rabelais promet "le reste de l'histoire" c'est-à-dire:

> . . . comment Pantagruel trouva la pierre philosophale, et la maniere de la trouver et d'en user; et comment il passa les Mons Caspies; comment il naviga par la mer Athlanticque, et deffit les caniballes, et conquesta les isles de Perlas; comment il espousa la fille du roy de Inde, nommée Presthan; comment il combatit contre les diables et fist brusler cinq chambres d'enfer, et mist à sac la grande chambre noire, et getta Proserpine au feu, et rompit quatre dentz à Lucifer et une corne au cul; et comment il visita les regions de la lune. . . .[43]

Abel Lefranc y voyait l'esquisse d'un second voyage de Pantagruel autour du monde par les Antilles et l'isthme de Panama où les navigateurs de l'époque pensaient trouver un passage, puis son retour par les Indes Orientales et son mariage avec la fille du prêtre Jean qui se trouvait en Mandchourie.[44]

> . . . Pantagruel devait traverser l'Atlantique et aborder aux îles des Cannibales, puis à celle des Perles. . . . Sûrement, Rabelais avait l'intention de conduire son héros par ce passage pour le diriger ensuite vers le pays du prêtre Jean, que l'on identifiait alors généralement avec la Chine actuelle ou Mandchourie, autrement dit avec l' "Indie supérieure." Ce qui enlève toute espèce de doute sur cette identification, c'est le fait que Rabelais dit lui-même que Pantagruel "espouse la fille du roy de Inde, dit Prestre-Jehan."[45]

En note il ajoute:

> On sait que le monarque désigné sous le nom de Prêtre Jean avait tout d'abord été placé en Abyssinie. Les relations de Mandeville, de Marco Polo, de Jean Carpin, de Rubruquis le firent reléguer successivement dans l'Asie centrale, puis dans l'Inde où on le plaçait communément au temps de Rabelais.[46]

Abel Lefranc n'avait pas donné d'explication pour la présence d' "Uti" dans le texte de Rabelais, il ne mentionne pas non plus

---

[43] Pantagruel, éd. A.L., IV, chap. xxxiv, pp. 344-45.

[44] Abel Lefranc, op. cit., pp. 24-32.

[45,46] Ibid., pp. 27, 28.

dans sa discussion "les Mons Caspies." Tilley trouvait singulier que Pantagruel fasse un tel détour pour rencontrer "la fille du roy de Inde." Si l' "Indie supérieure" était la Mandchourie et que l'Utopie se trouvait en Asie Centrale où était le besoin de traverser l'Atlantique pour se rendre d'un pays au pays voisin? C'est Plattard qui se chargea de répondre à toutes ces questions embarrassantes et de réprimander le coupable à l'occasion de la parution du François Rabelais d'Arthur Tilley en 1907.

> Le nouveau livre de M. Arthur Tilley fait partie de la collection des "Hommes de lettres français" (French Men of Letters). . . . Ce sont des ouvrages de vulgarisation; leur objet est de faire connaître les gloires de notre littérature au grand public anglais. On y sacrifie donc de parti pris tout ce qui appartient aux ouvrages d'érudition. . . .
>
> . . . M. Tilley a diligemment mis à profit les recherches provoquées et les résultats acquis par notre Société. . . .
>
> . . . Il suit (p. 207) le système exposé par M. Lefranc (Navigations de Pantagruel) sur le premier voyage du géant. Peut-être aurait-il pu rapporter l'identification que propose M. Lefranc de la Dipsodie avec la Scythie. Pour moi, il n'y a point de doute que cette localisation de Dipsodie, et par suite d'Utopie, ait été déterminée par le jeu de mots sur Sitis = Scythie. Le calembour est d'autant plus naturel que les Scythes avaient chez les Anciens une réputation de Dipsomanes. ...
>
> C'est un jeu de mots également qui avait servi de transition entre l'itinéraire en pays réel (Bonne-Espérance, royaume de Mélinde) et l'itinéraire en pays imaginaire (Meden, Uti, Uden).
>
> Evidemment, c'est Médine qui a suggéré à Rabelais "Meden," ce mot grec signifiant rien. . . .
>
> Au sujet du voyage projeté à la fin du Pantagruel (chap. xxxiv), . . . on voit bien que la mention des "Monts-Caspies" l'embarrasse, et la localisation du royaume du Prêtre Jean en Asie, à une époque où presque tout le monde le plaçait en Abyssinie, (sic) lui paraît étrange. N'est-il pas singulier aussi que Pantagruel, résidant en Utopie et Dipsodie, c'est-à-dire à peu près au centre de l'Asie, s'avise de venir s'embarquer sur l'Atlantique pour gagner l' "Indie supérieure," c'est-à-dire la Mandchourie? Je ne trouve à toutes ces difficultés qu'une solution, et je la soumets aussi bien à M. Tilley qu'à tous ceux qu'intéressent ces questions. Il y a bien dans le programme, ou mieux dans le boniment du xxxive chapitre du Pantagruel, l'esquisse d'une expédition maritime, mais elle tient tout entière dans ces trois propositions: "Comment il naviga par la mer Atlantique et desfit les

> Cannibales et conquesta les îles de Perlas." Toutes les autres phrases expriment autant de projets différents qui n'ont nul rapport avec ve (sic) voyage sur mer.[47]

Etrange solution que celle qui consiste à éliminer du texte original de Rabelais les passages qui ne cadrent pas avec une réponse donnée! N'est-il pas étonnant aussi de voir que Plattard ait toujours épousé aveuglément les solutions d'Abel Lefranc au sujet de la géographie rabelaisienne? Il le suit dans son introduction à l'édition dite partielle du Quart Livre de Pantagruel,[48] et dans les Oeuvres complètes qu'il a commentées.[49] Il le répète dans sa Vie de François Rabelais.

> By this method of heightening his narrative some notes of geographical and historical reality are introduced into this fabulous story. Indeed, the third part of the book, the campaign against the Dipsodes, is the only one which is situated in an imaginary country, Utopia, which Rabelais places in eastern Asia, in the region of Cathay (China), at that time shrouded in illusive legends. The rest of the tale has France for its theatre.[50]

Au dire d'Abel Lefranc lui-même, la solution proposée est fondée "sur des hypothèses qui n'ont rien d'arbitraire, puisque elles orientent le voyage de Pantagruel vers les régions problématiques qui excitèrent à un si haut point la curiosité des contemporains. . . ."[51] Cela se passait en 1905. Dix-sept ans plus tard, dans son introduction au Pantagruel de l'édition critique, il renvoie le lecteur aux Navigations de Pantagruel:

> Nous avons démontré précédemment que l'itinéraire développé au chapitre xxiv était d'une parfaite logique, l'Utopie étant placée par notre auteur, comme par Morus, en Extrême-Orient,

---

[47]Revue des études rabelaisiennes, Paris, Honoré Champion, 1907, V, pp. 430-35.

[48]Rabelais, Le Quart Livre de Pantagruel (édition dite partielle, Lyon, 1548), texte critique avec introduction par Jean Plattard, Paris, Honoré Champion, 1910, pp. 24-25.

[49]Rabelais, Pantagruel, texte établi et présenté par Jean Plattard, Paris, Editions Fernand Roches, 1929, pp. 204, 205, notes 18, 19, 20, 21, 22.

[50]Jean Plattard, The Life of François Rabelais, translated by Louis P. Roche, New York, Alfred A. Knopf, 1931, p. 126.

[51]Abel Lefranc, op. cit., p. 22.

du côté de la Chine ou Cathay, au nord de cet empire, non loin de la région portée sur les cartes sous l'appellation d'Indie supérieure."[52]

En 1931, cette solution est si évidente qu'elle fait corps avec le texte même de Rabelais. Ce n'est plus Abel Lefranc qui démontre l'identité de l'Utopie avec la Chine du nord, mais c'est Rabelais lui-même qui nous le dit. Dans l'introduction au Tiers Livre, au chapitre intitulé "Géographie et topographie," Abel Lefranc écrit:

> Au moment où s'ouvre le Tiers Livre, Pantagruel et ses compagnons se trouvent encore en Extrême-Orient, où les a conduits une longue navigation, c'est-à-dire du côté de la Chine ou Cathay, non loin de la région qui figure sur les cartes du temps sous l'appellation d'Indie supérieure. C'est là, on se le rappelle, que Rabelais place l'Utopie et aussi le pays limitrophe des Dipsodes que Pantagruel vient de conquérir. . . .[53]

On a beau relire Pantagruel, on n'y trouve aucune trace de la Chine. Elle est mentionnée une seule fois dans l'oeuvre de Rabelais et ce n'est qu'au premier chapitre du Quart Livre: "Car d'avis sien, et de Xenomanes aussi feut, veu que l'oracle de la dive Bacbuc estoit près de Catay, en Indie supérieure. . . ."[54] Mais est-ce suffisant pour émettre l'hypothèse que la "dive bouteille" se trouve dans cette Utopie que Rabelais mentionne pour la dernière fois au premier chapitre du Tiers Livre? Il semblerait que oui, car bon nombre d'auteurs emploient "Catay" au lieu d' "Utopie" dans leurs résumés et commentaires, substituant ainsi pour les mots de Rabelais l'interprétation d'Abel Lefranc. Pierre Villey en est un exemple.

> Dans le Rabelais nouveau qui se révèle à leur faveur, ce qui frappe d'abord, c'est un goût et un sentiment aigu de la réalité. . . .
>
> C'est par instinct de réaliste que Rabelais a, contre toute attente, déplacé le berceau de famille de son géant: sans crier gare il le fait passer du pays de Catay, en Extrême-

---

[52] Pantagruel, éd. A.L., III, introduction, p. xxxvi.

[53] Tiers Livre, éd. A.L., V, introduction, p. xciv.

[54] Le Quart Livre, éd. A.L., VI, pp. 80-81.

> Orient, où le plaçaient les Grandes Chroniques et où l'avaient maintenu le Pantagruel, au pays chinonais.[55]

Ici l'erreur est double. Ni le Catay, ni l'Extrême-Orient ne sont mentionnés dans Les Grandes Chroniques, pas plus qu'ils ne le sont dans Pantagruel. Dans tout le texte des Grandes Chroniques on nous raconte que Merlin s'était fait transporter "a la plus haulte montaigne de orient"[56] pour faire le père et la mère de Gargantua. Avant de tirer des conclusions, il faudrait tout d'abord définir ce qu'était "l'Orient" lors de la publication des Grandes Chroniques et de Pantagruel.

Les idées d'Abel Lefranc ont trouvé en France un terrain très favorable et elles florissent depuis plus d'un demi-siècle dans presque tous les manuels et tous les commentaires sur Rabelais et son oeuvre. Il serait fastidieux de citer tous les passages que j'ai pu relever car ils se répètent. Il suffit de savoir qu'on les rencontre chez J. Charpentier,[57] chez Robert Maréchal,[58] chez Verdun L. Saulnier,[59] chez Pierre Jourda,[60] chez Raoul Morçay,[61] chez Raymond Lebegue.[62] La solution d'Abel Lefranc au problème de l'Utopie rabelaisienne s'est également répandue dans la critique

---

[55]Pierre Villey, Marot et Rabelais, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1923, p. 203. Dans ce même ouvrage on trouve également à la page 256 "Le Pantagruel s'achevait en Utopie. Or l'Utopie, que nos héros avaient gagné en contournant le cap de Bonne-Espérance, se confondait avec la terre légendaire du Catay qu'on plaçait dans les parages de la Chine. Le Tiers-Livre, dont l'action commence au lendemain de la victoire sur les Dipsodes, doit donc s'ouvrir en Extrême-Orient." A la page 284 on rencontre un raisonnement identique: "Dans la dernière partie du trajet seulement [du Pantagruel], aux noms géographiques se substituaient des noms de fantaisie, comme il convenait à l'approche du pays d'Utopie, près duquel Rabelais place la Scythie: c'est bien la Scythie, en effet, qu'il faut voir dans Dipsodie, équivalant de sitis qui par calembour est substitué à Scythie."

[56]Les oeuvres de Maistre François Rabelais, éd. Ch. Marty-Laveaux, IV, p. 26.

[57]John Charpentier, Rabelais et le génie de la Renaissance, Paris, Editions Jules Tallandier, 1946, pp. 192-93.

[58]François Rabelais, Le Quart Livre, commenté par Robert Marichal, Genève, Librairie Droz, Lille, Librairie Giard, 1947, introduction, p. xviii.

[59]François Rabelais, Pantagruel, par Verdun L. Saulnier,

anglo-saxonne où il y aurait tout lieu de croire que Thomas More est mieux connu qu'en France. Il est assez curieux de constater que parmi tous les experts de la Renaissance anglaise aucun n'a jamais objecté à Abel Lefranc l'identification de l'Utopie rabelaisienne avec celle de Thomas More et leur situation en Mandchourie. Cependant une simple lecture de l'Utopie de More permet de prouver que son auteur la situait au sud de l'équateur. En outre Lupton, le meilleur des commentateurs de l'Utopie, l'avait déjà souligné en 1895, dix ans avant la publication des Navigations de Pantagruel de Lefranc.

> More places (Utopia) between Brazil and India, "beyond the line equinoctial"; but to give its latitude and longitude would require the genius of a Ptolemy. . . .[63]

Que Lefranc n'ait pas connu l'oeuvre de Lupton est assez surprenant, mais il est encore bien plus surprenant de voir que les spécialistes anglais du seizième siècle l'ignorent. C'est ainsi que W. F. Smith tout en étant incertain au sujet de Meden, Uti et Uden identifie quand même l'Utopie avec la Chine.

> In this book Rabelais is indebted to More's Utopia, of which an early edition had been published in Paris by Gilles de Gourmont 1517-18. Utopia is placed near Cathay in Upper India, or China, and twice it is made the goal of a Pantagrueline voyage; the first time in this book, by following the route of the Portuguese round the Cape of Good Hope to India by Ceylon, and secondly in the Fourth Book by the North-West passage above Canada. . . .[64]

A la lecture de ce passage on a tout lieu de croire que c'est Rabelais lui-même qui nous donne tous ces renseignements sur la situation de son Utopie.

Paris, Librairie Droz, 1946, introduction, p. xiv.

[60] Pierre Jourda, Le Gargantua de Rabelais, Paris, SFELT, 1948, p. 62.

[61] Raoul Morçay, Histoire de la Littérature Française, la Renaissance, Paris, J. de Gigord, 1933, II, pp. 203, 215, 216.

[62] Raymond Lebegue, Rabelais, Le Quart Livre, Les cours de Sorbonne, Paris, Centre de Documentation Universitaire,(sans date).

[63] Utopia, ed. J. H. Lupton, Introduction, p. xl.

[64] W. F. Smith, Rabelais in His Writings, Cambridge, University Press, 1918, p. 33.

De tous les proches collaborateurs d'Abel Lefranc, Sainéan, est un des rares à ne pas l'avoir suivi. Sans doute que dans sa vaste étude de la Langue de Rabelais il avait été amené à peser les mots de Pantagruel avec plus de précision. C'est que le vocabulaire chinois et les allusions à l'Extrême-Orient sont assez rares chez Rabelais. Tout en reconnaissant l'intérêt de Rabelais pour la marine et les navigations[65] il lui trouve peu de réalisme. En fin de compte il qualifie la majeure partie de sa géographie de "fictive," et lui attribue un caractère lucianique.

> Nous avons déjà remarqué que Rabelais, lorsqu'il travestit sous des appellations hébraïques, grecques ou latines, les escales du voyage de Pantagruel . . . était parfaitement au courant des découvertes géographiques de son temps. M. Abel Lefranc a essayé, à l'aide des portulans et des relations de voyages, de jalonner sur la carte l'itinéraire de cette "croisière" d'un nouveau genre. Les nombreuses identifications qu'il propose sortent du cadre de nos recherches, mais elles nous font comprendre comment Rabelais imaginait, tout en utilisant la réalité. . . . Comme les Vraies Narrations de Lucien, ce "naviguaige" rabelaisien a le caractère d'une satire générale des découvertes géographiques.[66]

Tout en reconnaissant la contribution d'Abel Lefranc aux études rabelaisiennes, il se refuse cependant à admettre que l'interprétation réaliste et géographique sont capables de tout expliquer.

> Quel est le sens et la portée des navigations de Pantagruel et de ses compagnons? Rabelais, en composant cette longue odyssée, a-t-il voulu, lui aussi, faire une circumnavigation, une croisière, dont on puisse suivre sur la carte les diverses étapes?
>
> Cette interprétation a trouvé sa dernière expression dans le beau livre de M. Abel Lefranc, Les Navigations de Pantagruel (1905). Une érudition du meilleur aloi s'y allie à des vues pénétrantes et à des expositions lumineuses. Le lecteur, séduit par la nouveauté des aperçus, ne peut refuser à l'auteur son assentiment. Cependant, si maint détail maritime ou géographique s'y trouve éclairé d'un jour nouveau, l'ensemble ne laisse pas de rester problématique.
>
> Tout d'abord, les grands épisodes que nous venons d'étudier

---

[65]L. Sainéan, La Langue de Rabelais, Paris, E. de Boccard, éditeur, 1922, I, pp. 93-125, 461-77.

[66]L. Sainéan, op. cit., 1923, II, pp. 438-51.

> échappent à cette interprétation exclusivement géographique. . . . En outre, on est frappé, dans cette géographie pantagruéline, par son caractère foncièrement négatif. . . .
>
> N'oublions pas non plus que l'oeuvre de Rabelais présente un double aspect, à la fois réaliste et imaginatif.[67]

Sainéan n'est pourtant pas le premier à émettre des doutes sur la validité des hypothèses d'Abel Lefranc. Paul Laumonier avait déjà fait quelques objections semblables.[68] Peu à peu, une réaction se formait. Alors qu'en 1933, Raoul Morçay adhèrait à la thèse d'Abel Lefranc en ce qui concerne la situation de l'Utopie en Chine, deux ans plus tard il se dissocia complètement de lui en ce qui concerne le réalisme géographique de Rabelais. Dans son Histoire de la Littérature Française, au chapitre réservé à la pensée au seizième siècle, il fait une remarque assez négative sur l'intérêt de Rabelais pour les découvertes maritimes de son temps.

> Jamais, d'ailleurs, durant toute la première partie du siècle, on ne constate chez nous cette fièvre d'enthousiasme et de curiosité qui faisait alors tressaillir nos voisins du Sud. On en peut juger par Rabelais, qui a si peu utilisé les récits des voyageurs et qui paraît mieux connaître l'Utopie de Thomas Morus que le Nouveau Monde de Vespuce.[69]

Il est intéressant de faire ici le parallèle entre l'attitude adoptée par Raoul Morçay et celle de Ch.-André Julien qui voit Rabelais du point de vue de l'historien des grandes découvertes maritimes. Il consacre plusieurs pages à Rabelais et l'Amérique. En le lisant on peut s'apercevoir qu'il s'en remet entièrement à Lefranc et à Chinard en ce qui concerne la situation de l'Utopie de Thomas More car il nous renvoie à eux dans ses notes.[70] Il semble donc qu'il est enclin à situer l'Utopie de Rabelais au nord de la Chine parce qu'il croit que Thomas More lui donne cette situation.

---

[67] L. Sainéan, Problèmes Littéraires du seizième siècle, Paris, E. de Boccard, éditeur, 1927, pp. 35, 86.

[68] Revue des études rabelaisiennes, compte-rendu du livre de Gilbert Chinard, L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle, Paris, Hachette, 1911.

[69] Raoul Morçay, Histoire de la Littérature Française, La Renaissance, 1935, III, p. 145.

[70] Ch.-André Julien, Les Voyages de découverte et les premiers établissements (XVe-XVIe siècles), Paris, Presse Universitaire de

> Le "très renommé" géant Pantagruel entreprend son premier voyage à la nouvelle que les Dipsodes ont envahi le royaume de son père, l'Utopie, sans doute située, comme celle de Thomas Morus [et il renvoit le lecteur à sa note citée plus haut], au nord de la Chine, dans le Cathay.[71]

En fin de compte il reste sceptique quant aux démonstrations d'Abel Lefranc qui, selon lui, "pèche parfois par excès d'ingéniosité."[72]

> Rabelais dont la curiosité était oecuménique ne méconnut évidemment pas les problèmes géographiques qui intéressaient ses contemporains mais, si fervent humaniste qu'il fût, il resta tributaire sur bien des points des connaissances médiévales et ne donna pas aux nouveautés une place aussi large qu'on l'a parfois affirmé.[73]

Il semblerait donc que la pensée d'Abel Lefranc domine encore chez les commentateurs de Rabelais. Il est difficile d'oublier le travail immense qu'il a fourni pour populariser Rabelais au vingtième siècle et pour ranimer l'étude de ses oeuvres. Il est également difficile de concevoir que l'érudition d'Abel Lefranc ait pu lui faire défaut et l'induire en erreur. C'est pourtant l'avis de Henry de Bouillane de Lacoste.[74] Il reproche à Lefranc de ne pas avoir lu l'Utopie de Thomas More avec l'attention nécessaire et d'avoir situé son île dans un endroit qui n'était jamais venu à l'esprit de l'auteur anglais.

Mais ce qui est important ce n'est pas la nouveauté de sa conclusion, car en disant que "l'Utopie rabelaisienne appartient tout entière au domaine du Canular" Bouillane de Lacoste ne fait que répéter d'une façon plus ouverte ce qui avait déjà été dit sur un ton plus prudent par Sainéan, Laumonier, Julien et même Tilley. L'intérêt de cet article n'est pas tant dans les solutions qu'il offre que dans les questions qu'il soulève. C'est en essayant de

---

France, 1948, p. 352, note 1. Julien nous dit: "Sur l'emplacement que Morus fixait à sa 'nova Insula Utopia,' v. Lefranc, op. cit., p. 11-17 et Chinard, op. cit., p. 30-31."

[71] Ch.-André Julien, op. cit., p. 352.

[72] Ibid., p. 351, note 5.

[73] Ibid., pp. 351-52.

[74] Henry de Bouillane de Lacoste, "La première navigation de Pantagruel," Mercure de France, No. 1088 (1er Avril, 1954), pp. 604-29.



trouver une réponse à l'une d'elles que Marcel Françon a été amené à suggérer une situation nouvelle pour l'Utopie de Rabelais.

> "Il est clair," dit H. de Bouillane de Lacoste, "que jamais Rabelais n'a songé à faire de ses géants des Asiatiques." Cette remarque va nous permettre d'ajouter un témoignage à ceux que nous avons notés sur la localisation possible de l'Utopie de Pantagruel et des Chroniques Admirables, car c'est en Utopie que les parents de Gargantua ont été créés, c'est là qu'est né Gargantua lui-même, c'est là le pays natal de Pantagruel. C'est le Proche-Orient que semble désigner le terme Orient dont se sert Rabelais. L'Afrique était, en effet avec l'Espagne, au Moyen Age, l'habitat des géants et des monstres. Nous pourrions donc admettre que Gargantua et Pantagruel sont des géants africains, et nous pourrions localiser l'Utopie des Chroniques Admirables et de Pantagruel dans les environs de la Mer Rouge. En outre, quand, dans Pantagruel, Rabelais annonce le mariage du héros de son roman avec "la fille du roy de Inde, dit Prestre Jehan," désigne-t-il par là un pays éloigné de ceux dont nous venons de parler? Le titre de "Prêtre-Jean" était celui qu'on donnait, déjà depuis le premier tiers du XVe siècle, au roi d'Ethiopie, dont les domaines n'étaient, d'ailleurs, pas définis avec précision.[75]

Dans le même ouvrage Marcel Françon dit en note: "Nous avons assimilé l'Utopie à l'Ethiopie. . . ."[76] Son idée est d'autant plus intéressante que nous la retrouvons déjà proposée, mais oubliée depuis longtemps, par un grand connaisseur de Rabelais, Anatole France, que je ne peux citer malheureusement que dans la traduction anglaise.

> Meanwhile, Pantagruel was informed that Gargantua, his father, having been transported to the land of the fairies, his kingdom of Utopia was invaded by the Dipsodes who, under the leadership of their King, Anarchus, were besieging the capital. The young prince at once set out for the land of the Dipsodes, which is a long distance from Chinon, for it is in South Africa. Rabelais springs these surprises; but a wise man should be surprised at nothing.[77]

---

[75] Marcel Françon, Autour de la Lettre de Gargantua à Pantagruel, Rochecorbon (Indre-et-Loire), éditions Charles Gay, 1957, pp. 108, 109.

[76] Ibid., p. 77, note 126.

[77] Anatole France, Rabelais, translated with an introduction by Ernest Boyd, New York, Henry Holt + Company, 1929, p. 95.

CHAPITRE II

LA GEOGRAPHIE AU DEBUT DU SEIZIEME SIECLE

On a trop souvent tendance à faire abstraitement l'étude critique des thèmes littéraires sans les replacer dans le contexte historique où ils sont nés. Trop souvent on oublie qu'une oeuvre littéraire peut être le reflet intellectuel ou sentimental, social ou idéal, d'une région, d'un pays ou d'une civilisation entière, d'un milieu social particulier ou de toute une génération. Cela saute aux yeux quand on examine les essais d'interprétation de l'Utopie de More et de Rabelais. Parlant de Rabelais Atkinson a dit:

> Tous ceux qui ont étudié Rabelais admettent que sa géographie est un peu fantaisiste. Nous n'allons donc certainement pas rechercher ses sources dans la littérature des voyages. Mais il est à remarquer que le caractère vague et incertain de la "géographie`de Rabelais correspond parfaitement à l'état dans lequel se trouve la littérature "géographique" elle-même au premier tiers du XVIe siècle.[1]

Avant de continuer, il conviendrait donc de décrire, du moins sommairement, le climat intellectuel dans lequel évoluaient les connaissances géographiques au Moyen Age et l'état dans lequel elles se trouvaient au moment où Rabelais commença à écrire son oeuvre.

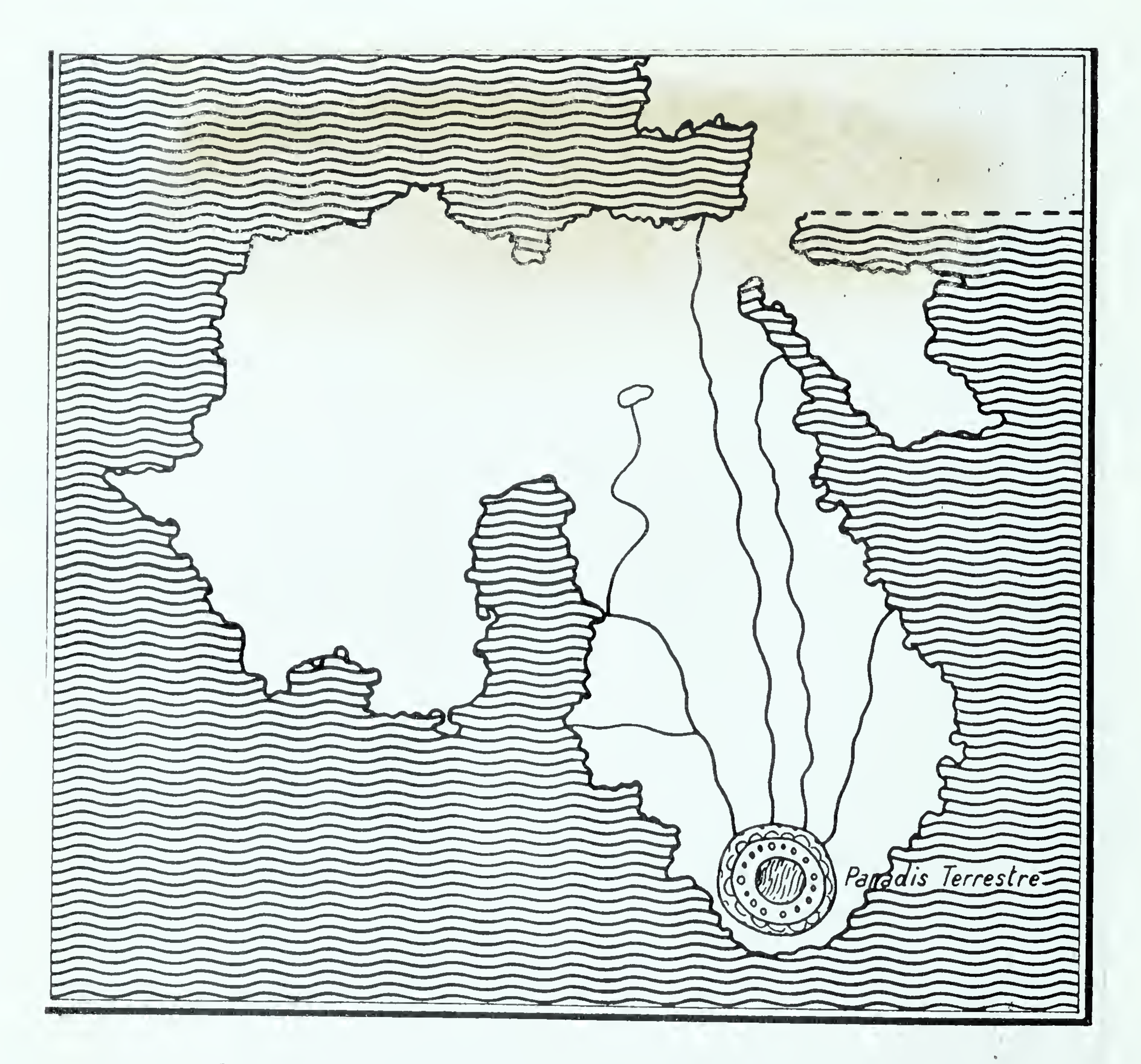
L'étude de la géographie descriptive avait atteint son apogée chez les anciens Grecs avec Strabon et celle de la géographie mathématique et de la cartographie avec Ptolémée. Les Romains étaient de merveilleux administrateurs mais ils avaient pour leurs conquêtes un intérêt surtout économique. Ils couvrirent leurs colonies de routes admirables et les jalonnèrent de postes dont leurs capitaines et leurs marchands tinrent des relevés. Mais leurs écrivains s'occupèrent très peu de la géographie. D'ailleurs les Grecs d'Asie Mineure qui vivaient sous l'Empire continuèrent à écrire dans leur langue maternelle. En écrivant

---

[1]Geoffroy Atkinson, Les Nouveaux Horizons de la Renaissance française, Paris, Librairie E. Droz, 1935, p. 310.

PLANCHE III

Vis-à-vis p. 35.



Le continent africain comme le concevait Albertin de Virga, (c. 1415).

D'après la reproduction dans A. Kammerer, *Mer Rouge... &c*, Tome II, ii[e] partie, Pl. CXXX.

Voir aussi à la page 12.

W.G.L. Randles, L'image du sud-est africain dans la litterature europeenne au XVIe siecle, preface du Prof. A. da Silva Rego, Lisboa, Centro de Estudos Historicos Ultramarinos, 1959. (Reproduction de la carte 2.)

sa Géographie en grec, Strabon le citoyen romain continuait la tradition d'Hérodote et ne créait pas une école latine. Quant à Pline l'Ancien, son Histoire Naturelle renferme peu de descriptions d'ordre géographique.

Au début du cinquième siècle "la calamité des Gotz, qui avaient mis à destruction toute bonne literature,"[2] fit disparaître la plupart des manuscrits grecs ou latins et les traductions existantes. Avec la destruction physique des archives, des bibliothèques et des collections privées, les invasions barbares qui déferlèrent sur le nord et l'ouest de l'Europe apportèrent aussi au quatrième et jusqu'à la fin du sixième siècle la disparition de toute manifestation artistique et littéraire. L'invasion arabe de l'Espagne et du sud de la France au huitième siècle, les incursions normandes au dixième siècle suivies au quatorzième et au début du qinzième par la Guerre de Cent Ans aidèrent à prolonger le chaos intellectuel. Le partage de l'Empire Romain entre l'Orient et l'occident à la fin du quatorzième siècle par Théodose Ier, le Grand, avait accéléré d'ailleurs l'oubli de la langue et de la littérature grecques aussi bien à Rome que dans le reste de l'Occident. Seules quelques traductions fragmentaires en latin subsitèrent. Puisqu'un semblant de vie intellectuelle avait survécu dans les monastères et dans ce qui restait de leurs bibliothèques, ce fut autour de ces foyers que se ranimèrent peu à peu les études et la vie spirituelle du Moyen Age. Il ne faut donc pas s'étonner si les théories géographiques de cette époque sont empreintes d'une forte teinture religieuse et si le "Paradis" y est décrit au même titre que la France ou que l'Italie. Il serait surtout dangereux de s'imaginer que la géographie était au Moyen Age une discipline à part. C'était une science relativement neuve qui se développait très lentement et qui, en fait, ne commença à prendre forme en France qu'à partir de la deuxième moitié du seizième siècle. Les mots "géographie" et "cosmographie"

---

[2] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. viii, p. 102.

eux-mêmes sont de formation récente et il en est de même de leurs dérivés.[3]

"Cosmographie" et "Géographie," ces mots qui pour nous représentent une notion si claire, avaient au temps de Rabelais une signification complètement différente de celle d'aujourd'hui. Jean Vivès, dans son ouvrage Sur les causes de la corruption des Arts, ne les entendait pas comme nous.

> Les étudiants, disait Vivès, ont besoin de longues promenades; il faut qu'ils courent, qu'ils sautent, qu'ils jouent au palet, qu'ils luttent. Il montre l'utilité des récréations, pour éviter le surmenage, et insiste sur le besoin de distractions qu'on peut trouver dans la lecture des poètes, des cosmographes (sic), ou des historiens. Le programme promulgué par Vivès, d'une façon très explicite et très systématique, permet de comprendre celui qu'a présenté Rabelais sous une forme souvent burlesque. Voici ce que dit Vivès: le professeur des sciences naturelles commencera par les sujets les plus faciles et qui sont évidents aux sens; puis il présentera une vue générale de la Nature; ceci comprendra une connaissance générale des sphères céleste et terrestre. Seuls les élèves les mieux doués dépasseront le stade de la cosmographie descriptive et se mettront à l'étude de l'astronomie, de la géographie, ancienne et moderne, des animaux, des plantes, des herbes, et de l'agriculture.[4]

Pour Rabelais aussi la "Cosmographie" est une science secondaire. Il lui attribue un rôle auxiliaire pour se remémorer l'histoire. "Qu'il n'y ait hystoire que tu ne tienne en mémoire presente, à quoy te aydera la Cosmographie de ceulx qui en ont escript"[5] dit le vieux Gargantua dans sa fameuse lettre à son fils Pantagruel. Il semble même que Rabelais tourne cette discipline en dérision

---

[3]Les mots: géographe, géographie, géographique, géographiquement; cosmographe, cosmographer, cosmographie, cosmographique, ne figurent pas dans le Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle par Frederic Godfroy, Librairie des Sciences et des Arts, Paris, 1937-1938. Du Cange, Glossarium mediae et infinae Latinitatis, Firmin Didot Fratres, 1843, mentionne le mot Geographare. Descripre Terre in Glossar. Gall. Lat. ex Cod. reg. 7684.

[4]Marcel Françon, op. cit., p. 18. L'auteur renvoie son lecteur à Vivès, On Education. A translation of the "De tradendis Disciplinis" of Juan Luis Vives, together with an introduction by Foster Watson (Cambridge, 1913), pp. lix-lx, 176.

[5]Pantagruel, éd. A.L., III, chap. viii, p. 106.

PLANCHE IV

Vis-à-vis p. 37



Mapa Mundi del monje español Paulo Orosio (¿416?)

Abelardo de Unzueta y Yuste, op. cit.,
(Reproduction de la p. 35.)

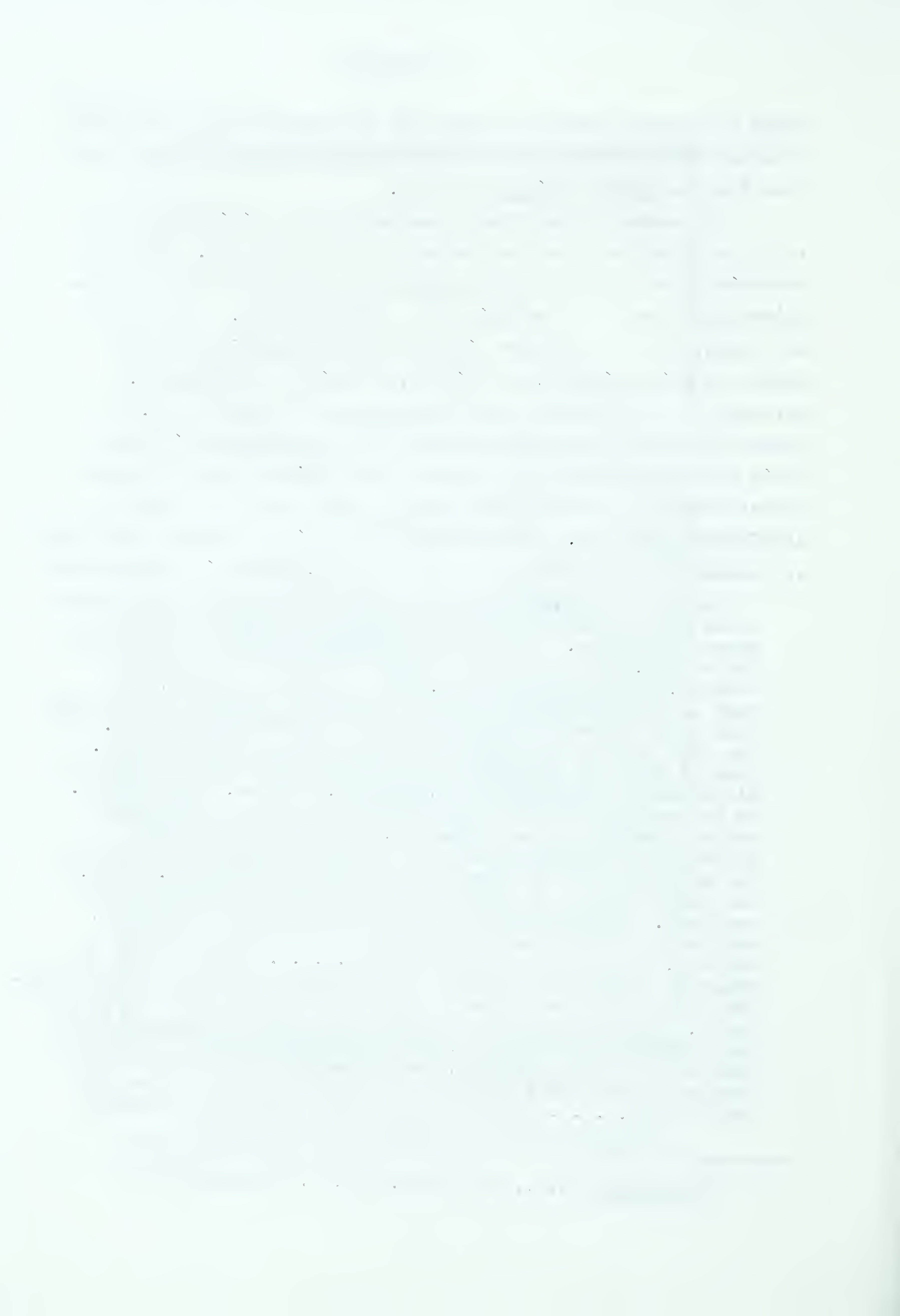
quand il cite une certaine oeuvre "De cosmographia Purgatorii"[6] se trouvant dans la bibliothèque de Saint-Victor et qui pourrait très bien être la Divine Comédie de Dante.

Bon nombre de ces "Cosmographies" avaient été écrites vers la fin de l'Empire Romain ou pendant le bas Moyen Age. Elles se caractérisaient surtout par le caractère religieux de leur interprétation du monde et des phénomènes géographiques. Dans le cas de Cosmas, pour qui la terre était plate et enfermée dans une espèce de boîte céleste, sa théorie, malgré son originalité, marquait un net recul sur les connaissances de l'antiquité. La plupart du temps les raisonnements de ces cosmographes étaient basés sur la Bible mais cela n'avait pas empêché leurs auteurs de glaner toutes les fables concernant les pays lointains dans la littérature ancienne. Beazley appelle ces géographes des "Fabulists" et remonte leur filiation à Julius Solinius, surnommé "Polyhistor."

> But the representative of the class in question which alone needs any detailed study is the work of Julius Solinus, surnamed Polyhistor. In his "Collectanea," or gallery of wonderful things, he has brought together from Pliny's natural history, from Pomponius Mela, and from other sources, that body of travellers' tales which became the standard of geographical myth between the fourth and the fourteenth centuries. By the side of this all similar collections are insignificant; from it directly come most of the fables in works of object so different as those of Dicuil, Isidore, Capella, and Priscian. He is quoted and used by a considerable number of Christian writers from Augustine downwards; his more striking and picturesque narratives are transferred almost in their entirety to mediaeval maps as late as the Hereford example (c. 1300); but he is himself in all probability a pagan, and in no sense original. Three-quarters of his material comes from Pliny, and the remaining fourth is nearly all derived from other writers, more classical than himself. . . . But it would be wrong to refuse him a place in the history of Christian geography, for no one ever influenced it more profoundly or more mischievously. And it would also be wrong to go back at once to Pliny and disregard his imitator; for the copy differed in important respects from the original, and it was the copy and not the original which was known to and studied by the Christian West for so long. . . . Solinus made it his business to extract

---

[6] Pantagruel, A.L., III, chap. vii, p. 63, variante G.



the dross [from Pliny] and leave the gold. . . .[7]

Le Moyen Age avait vu d'autre part une floraison de livres populaires, dont quelques-uns de grande renommée, qui tout en étant intitulés "Bestiaires," "Lapidaires," et "Herbiers," renfermaient de nombreuses informations de caractère géographique et furent réimprimés pendant la Renaissance. C'est sans doute à toute cette littérature que Gargantua réfère son fils quand il écrit dans sa lettre:

> Et, quand à la congnoissance des faictz de nature, je veulx que tu te y adonne curieusement; qu'il n'y ayt mer, riviere ny fontaine, dont tu ne congnoisse les poissons, tous les oyseaulx de l'air, tous les arbres, arbustes et fructices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout Orient et Midy: rien ne te soit incongneu.[8]

Ces recueils ou traités sur les animaux, les poissons, les oiseaux, les pierres et les plantes réels ou légendaires peuvent aujourd'hui nous sembler enfantins, mais il n'en est pas moins vrai qu'ils étaient très répandus à l'époque. Même un géographe sérieux comme Léon l'Africain donne, à la fin de ses relations sur l'Afrique rédigées vers 1526, une telle liste. Atkinson nous dit:

> Nous avons retenu, comme ouvrage pouvant figurer dans une telle liste [des livres géographiques], un Lapidaire attribué à Mandeville, pour la raison qu'il décrit les pierres précieuses apportées de l'orient, et en dépit du fait que la plus grande partie du texte est assurément du XIVe siècle. On peut voir, dans les quatre impressions françaises du Lapidaire . . . qu'on employait certaines pierres précieuses . . . dans la bataille mystique contre les maux de la vie. Nous ne relevons pas ces faits pour le plaisir de dénigrer l'ignorance et la superstition des hommes du XVIe siècle.[9]

Le Moyen Age occidental était également très riche en littérature pseudo-scientifique comparable à notre littérature de vulgarisation actuelle. Sans reproduire les textes mêmes des grands maîtres de l'antiquité elle s'en inspirait, tout au moins de ceux qui lui étaient connus. Véritables "encyclopédies" du

---

[7]C. Raymond Beazley, The Dawn of Modern Geography, New York, Peter Smith, 1949, I, pp. 247-48.

[8]Pantagruel, éd. A.L., III, chap. viii, p. 107.

[9]Geoffroy Atkinson, op. cit., p. 276.

temps, ces oeuvres essayaient de rassembler tout le savoir humain. Parmi elles, celle qui eut la carrière la plus glorieuse fut Li Livres dou Tresor, rédigée en français entre 1260 et 1267 par Brunetto Latini, le père de la littérature vernaculaire italienne et de la Renaissance. Ce livre fut connu de Dante qui le nomme plusieurs fois dans la Divine Comédie et lui emprunte ses connaissances géographiques des pays lointains. Ch.-V. Langlois nous raconte que son succès se continua pendant la Renaissance et que: "Telle a été sa renommée à travers les siècles que Napoléon Ier . . . avait eu la pensée de le faire imprimer aux frais de l'Etat. . . ."[10] La première partie de l'ouvrage traite de la cosmographie, de la géographie, de la physique (selon Aristote) et de l'histoire naturelle. Je soupçonne même que Rabelais s'en soit servi, pour décrire sa "tarande" dans le Quart Livre.

> Tarande est un animal grand comme un jeune taureau, portant teste comme est d'un cerf, peu plus grande, avecques cornes insignes largement ramées, les pieds fourchuz, le poil long comme d'un grand ours, la peau peu moins dure qu'un corps de cuirasse. Et disoit le Gelon peu estre trouvé parmy la Scythie, parce qu'il change de couleur selon la variété des lieux es quelz il paist et demoure. . . . Cela luy est commun avecques le poulpe marin, c'est le polype; avecques les thoës, avecques les lycaons de Indie, avecques le chameleon. . . .[11]

Chez Latini on trouve sous "De Parande":

> Parande est une beste en Ethiope, grans comme buef, et a chief et cornes comme cerf et color de ours; mais li Ethiopien dient que Parande mue sa droite color par paor, selonc la teinte de la chose qui li est plus prochienne. Ce meismes font polipes en mer et camelion en terre, de quoi li contes fait mention ça en arrière.[12]

Bien que Latini soit mieux informé que les autres vulgarisateurs et qu'il ait connu, lors de son séjour en Espagne, des sources arabes plus exactes que celles de ses contemporains, ses connaissances géographiques ne s'en limitent pas moins aux "Columpnes Hercule" à l'ouest et au "Ganges" à l'est. Quant à l'Afrique, une

---

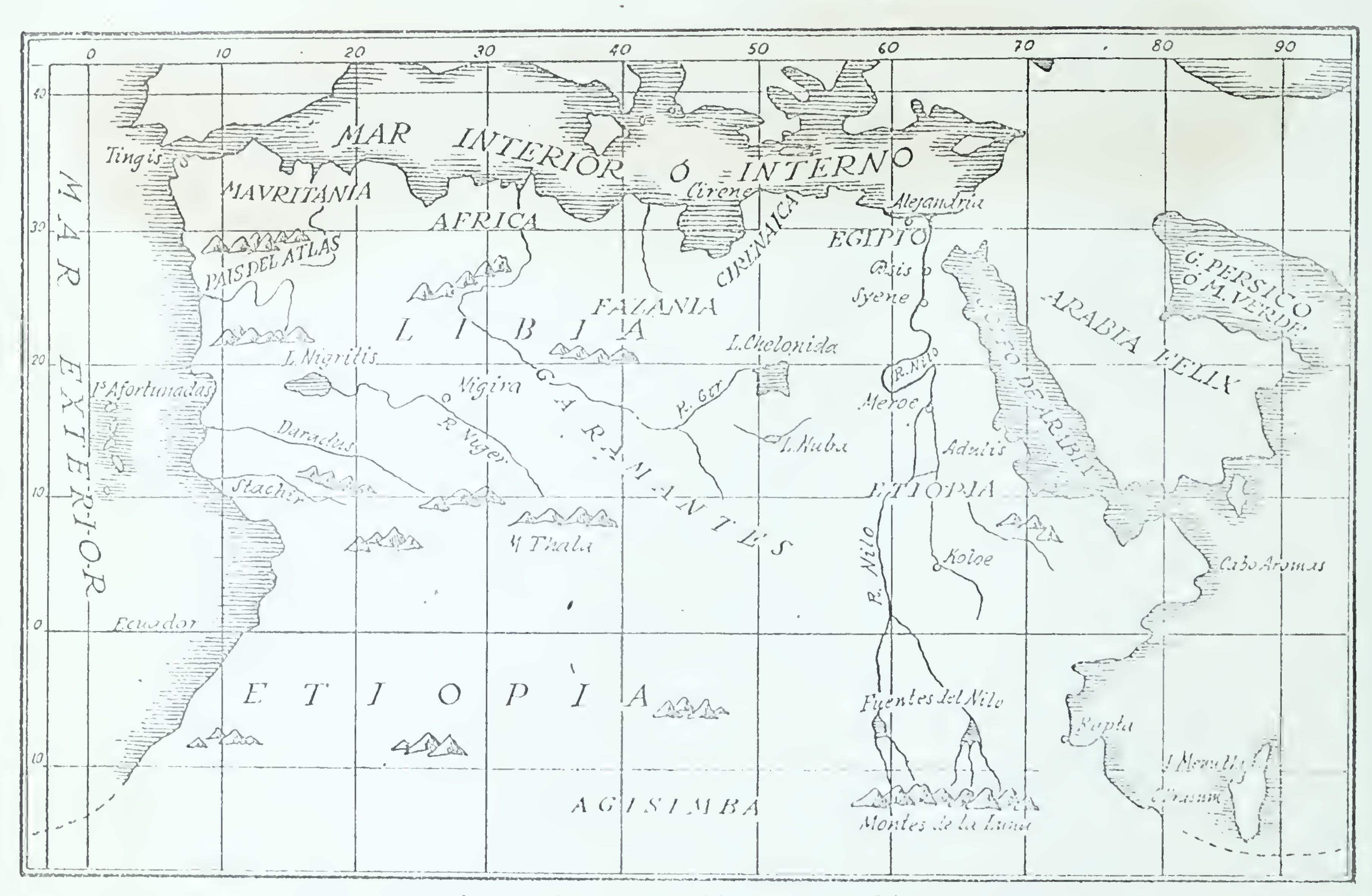
[10] Ch.-V. Langlois, La connaissance de la nature et du monde, Paris, Librairie Hachette, 1927, p. 338.

[11] Le Quart Livre, éd. A.L., VI, chap. ii, p. 89.

[12] Albert Pauphilet, Jeux et sapience du Moyen Âge, Texte établi et annoté, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, N.R.F., 1941, p. 819.

PLANCHE V

Vis-à-vis p. 40.



Africa según Ptolomeo (siglo II d. J. C.)

Abelardo de Unzueta y Yuste, op. cit., (Reproduction de la p. 30.)

fois passées la "Mauritaine" et la "Libe," il est perdu. L'Egypte fait partie de l'Asie et tout ce qui se trouve derrière "envers midi, sont le desert de Ethiope sor le mer Oceane, et li fluns de Tigre, qui engendre alun, qui devise la terre de Aufrique et cele de Ethiope, où li Ethyopien habitent." Toutes ces terres du sud sont "sanz fontaines, et nue d'aigue, et povre. . . ." Là se trouve le fleuve Letheu qui conduit vers l'Enfer et "là sont les gens de Nasmasone et de Trogodite, et les gens des Amanz qui font lor maison de sel."[13] Le tout ressemble un peu au pays des Dipsodes de Rabelais.

La Bible elle aussi était un moyen d'apprendre de la géographie, parce qu'on y trouve l'explication religieuse de la création du monde et un grand nombre de noms de pays. On pouvait même y trouver le pays de "Goth" et de "Magoth" de Rabelais.

Une autre source d'origine religieuse très importante étaient les nombreuses oeuvres intitulées "Descriptions de la Terre Sainte," "Itinéraire de Jérusalem," "Saint voyage de Jhérusalem," bien souvent anonymes, parfois anciennes comme Le Saint voyage à Jherusalem du Seigneur d'Anglure, en 1395, parfois récent tel Le Pélerinage d'Arnold von Harff qui date de 1499. N'oublions pas non plus que les chansons de geste françaises ont une géographie très variée ayant pour thèmes les expéditions de Charlemagne contre les infidèles ou les premières croisades dans le proche Orient. Enfin, comme plats de résistance dans le genre de littérature facile et que Vivès classait dans la catégorie "Cosmographie," on peut citer Le livre de Marco Polo et les Voyages de Mandeville, Le Voyage du frère Jean de Carpini, Les voyages du frère Guillaume de Rubruck, le Journal du frère Odoric et les Voyages du rabin Benjamin de Tudela. Dans ce groupe, Vivès devait certainement inclure une bonne partie de Pline et de Plutarque, peut-être même quelques passages d'Hérodote.

A côté de ces connaissances géographiques livresques que

---

[13]Albert Pauphilet, op. cit., p. 773.

tout homme du début du seizième siècle pouvait acquérir sans effort, s'il savait lire, et dont une bonne partie se transmettait certainement d'une façon orale lors des longues veillées d'hiver, Vivès mentionne cette autre science qui se transmettait dans les écoles, la "Géographie." Elle non plus ne faisait pas l'objet d'une discipline à part. Elle était disséminée dans les cours de Rhétorique et de Philosophie et surtout dans les traités de Mathématiques, de Physique et d'Hydrographie. Par "Physique" Vivès entendait l'étude des causes des phénomènes se produisant "in celo et nubio et sereno, in agris, in montibus, in silvis."[14] Ces connaissances géographiques de l'étudiant parisien du seizième siècle provenaient en premier lieu de la lecture d'Aristote. Son De Coelo exposait la théorie d'un Univers où des sphères concentriques se mouvaient autour de la terre immobile suspendue au milieu du ciel. Cette terre était divisée en deux hémisphères par une zone centrale aride et inhabitable. Aux deux extrémités s'étendaient des zones polaires où le froid et les glaces éternelles empêchaient toute vie. La zone tempérée de l'hémisphère nord était peuplée mais Aristote éludait la question de la vie dans la zone tempérée australe. Les Météores d'Aristote formaient une sorte de géographie physique. On y expliquait l'origine des nuages, de la pluie, du brouillard, des vents, on y parlait de la formation des rivières, des animaux, des tempêtes, des marées et d'autres manifestations de la nature. Bon nombre d'explications se basaient sur l'observation de phénomènes particuliers à la Grèce ou à l'Asie Mineure. Valables pour les pays de climat méditerranéen, ces théories s'avéraient défectueuses pour expliquer les phénomènes se manifestant dans les autres contrées. L'étudiant recevait également quelques éléments de mathématiques appliquées à la géographie. On lisait la Sphère de Sacrobosco, un opuscule rédigé à Paris en 1230 et enrichi pendant les premières années de la Renaissance des Quatorze

---

[14]Vivès, De Tradendis disciplinis, IV, p. 347 sq. (1531). Ch. Arnaud, Quid de pueris instituendis senserit Ludovicus Vivès, pp. 75-78, cité par François de Dainville, La Géographie des humanistes, Paris, Beauchesne et ses fils, Editeurs, 1940, p. 2.



questions composées par le cardinal d'Ailly et commentées par Pedro Sanchez Cirvelo. Lefèvre d'Etaples venait de publier ses Astronomici veteres et la Sphère de Proclus. Vers 1493 avait paru le Theoricae novae planetarum de Georges Peurbach. On avait redécouvert les travaux géographiques de Ptolémée et toute cette science mathématico-géographique nécessaire aux hardis navigateurs qui s'aventuraient en haute mer et aux cartographes pour tracer leurs "mappemondes." Le spécialiste français en cette matière était Oronce Finé.

> L'éloquence avec laquelle il avait su exalter les vertus des "bonnes cousines . . . tant doulces, tant bénignes/Géographie et sa soeur perspective," et l'art délicat du cartographe avait plu au Roi qui le nomma en 1531 lecteur au Collège Royal. . . . Il y avait foule à ses cours. Publiés en volumes, ils exercèrent une forte influence sur la génération qu'il instruisit. La liste des éditions du Protomathesis ou de la Cosmographie (latine ou française) dans laquelle il traitait "de l'Astronomie et des principes universels de la Géographie et Hydrographie," permet de la mesurer.[15]

Mais le grand maître de la géographie à Paris était Fernel qui avait publié son Monalosphaerium en 1527 et sa Cosmotheoria en 1528.

Pourtant ce n'était certainement pas de la bouche de ces maîtres érudits que provenaient les dernières nouvelles sur les progrès des découvertes maritimes espagnoles et portugaises. Car Paris avait l'avantage d'avoir intra muros le Collège Sainte-Barbe et son illustre principal Diogo de Gouvea, qui servait en même temps d'aide à l'ambassadeur João da Silveira dans ses démarches auprès des corsaires normands qui pillaient les navires du roi portugais. Gouvea était d'ailleurs entouré de toute sa famille, Diogo de Gouvea le Jeune, Marcial, Antonio et surtout André de Gouvea, celui que Montaigne devait appeler le meilleur principal de Guyenne et que Diogo dénonça plus tard comme hérétique à cause de ses relations avec Erasme. Paris recevait aussi les visites de Martinho de Portugal, un bâtard royal, ambassadeur du roi Juan III à Rome et partisan d'Erasme pour le chapeau de cardinal

---

[15]François de Dainville, op. cit., p. 13.

auprès du pape, alors que pour soi-même il ambitionnait "le titre de légat ab latere dans l'Empire de Prêtre Jean."[16] Un autre visiteur fréquent à Paris était Damião de Gois qui avait longuement discuté avec l'ambassadeur du Prêtre Jean d'Ethiopie, nommé Zagazabo, lors de son séjour au Portugal en 1533-34.[17] Zagazabo se trouvait à Lisbonne depuis 1527 où il était arrivé avec Francisco Alvares, l'auteur du Ho Preste Joam das indias, paru au complet en 1540 à Lisbonne. Enfin à Anvers, tout proche, venaient s'arrêter les bateaux arrivant des Indes, chargés d'épices et de fraîches nouvelles apportées par les marins. L'ami intime d'Erasme, Erasme Schets, facteur des Flandres, était certainement le premier à les recevoir. Mais à Paris même il y avait surtout depuis 1527 les cinquante boursiers portugais que le roi Jean III envoyait chaque année au Collège Sainte-Barbe pour y étudier,[18] constituant une source de renseignements et de nouvelles géographiques de premier ordre.

> Mais, dans Paris, Sainte-Barbe est le premier centre d'information géographique. Il y a cinquante boursiers portugais, sans compter plusieurs professeurs de cette nation. C'est à eux qu'arrivent les premières nouvelles des découvertes accomplies par les premiers découvreurs d'alors, les capitaines de Portugal. L'épitre de la Cosmotheoria (1528) est lourde des enthousiasmes éveillés à leur annonce entre les murs noirs du vieux collège. Avec modestie, Fernel exprimait encore l'espoir que ses méthodes pourraient être utiles aux émules de Barthélemy Diaz et de Vasco de Gama. S'il faut en croire les vers d'un jeune étudiant du collège le maître Picard était écouté lorsqu'il montrait sur une petite carte les lieux qu'habitent l'Indien et l'Ethiopien, celui d'où coule par une large bouche le Gange.[19]

Les historiens ont souvent interprété cette intense activité maritime de la Renaissance comme le résultat de l'étreinte économique, politique et religieuse de l'islam. La conquête musulmane du

---

[16] Marcel Bataillon, Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme, Acta Universitatis Conimbrigensis, Coimbra, Por ordem da Universidade, 1952, p. 67.

[17] Ibid., p. 184.

[18] Ibid., p. 15.

[19] François de Dainville, op. cit., pp. 14, 15.

Moyen Orient et de l'Afrique du Nord, puis d'une partie de l'Espagne et des Balkans, en fermant la route de l'Inde et coupant de nouveau les contacts directs entre l'Asie et l'Europe, menaçait la chrétienté et les intérêts des riches villes italiennes. Cependant l'étude plus ou moins récente des premiers chroniqueurs portugais comme Zurara et Duarte Pacheco a révélé l'existence de préoccupations essentiellement ibériques et personnelles chez Henri le Navigateur. Le fondateur de la marine portugaise cherchait à survivre économiquement d'abord et pour la postérité ensuite.

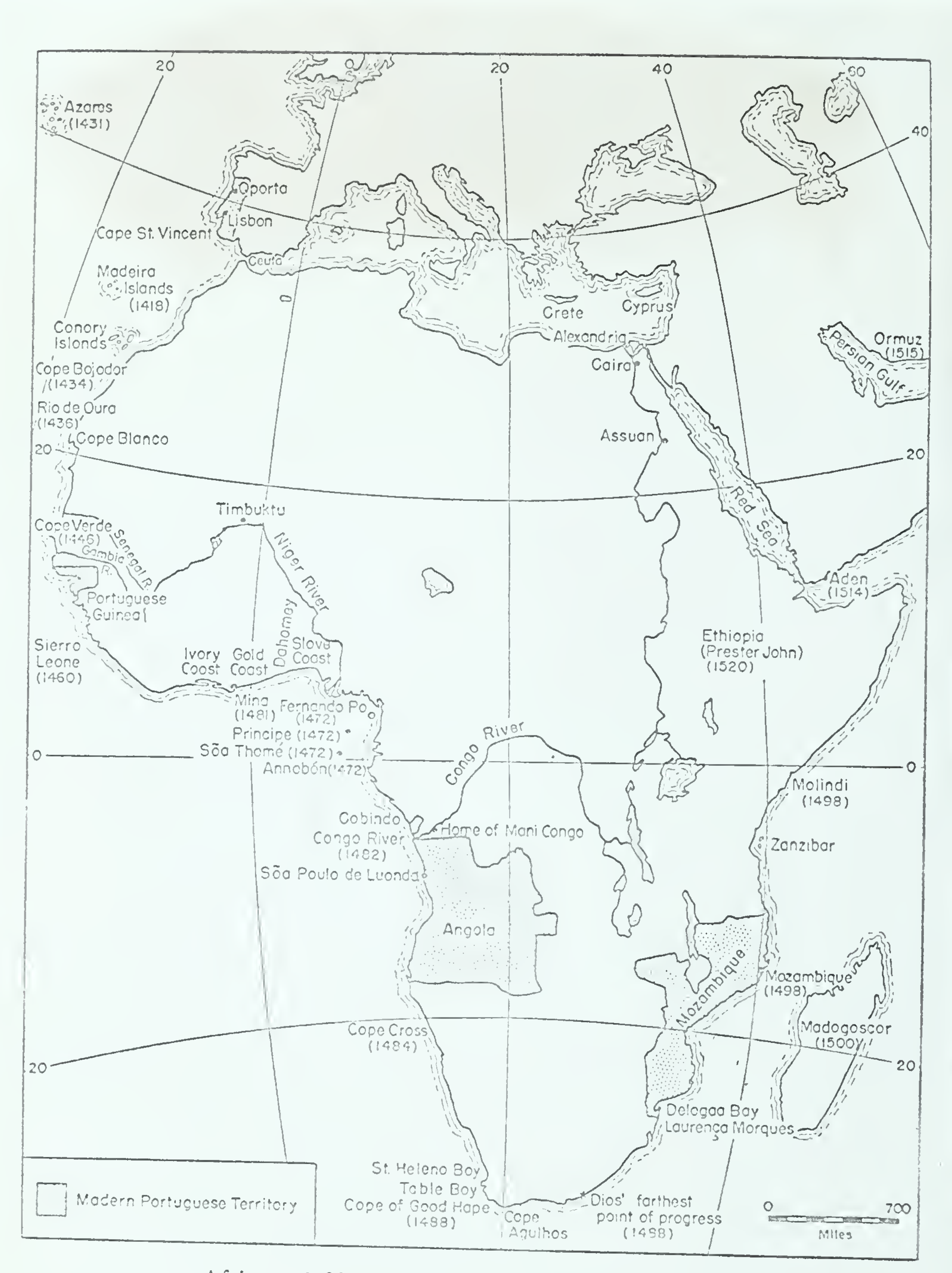
> Henry's earliest chronicler, Zurara, sets forth the prince's objectives as if they had been analysed by a staff for a command decision. The date, he implies, was about 1419, when Henry was first setting up his court at Sagres. A scientific objective: to explore the coast of Africa beyond the Canary Islands and Cape Bojador because at that time nothing was known by experience, or from the memories of men, or from books, of the land beyond the cape. An economic objective: to seek beyond the cape countries with whom it would be possible to trade. A military objective: to find out by reconnaissance how far south the country of the Moors extended, since a prudent man tries to learn the strength of his enemy. A political objective: to seek a Christian kingdom as an ally. A religious objective: to extend the faith. More than thirty years later, Duarte Pacheco told a somewhat different story. "One night," he said, "as the Prince lay in bed it was revealed to him that he would render a great service to our Lord by the discovery of the Ethiopians . . . that many of them could be saved by baptism . . . and that in their lands so much gold and other riches would be found as would maintain the king and people of Portugal in plenty and enable them to wage war on the enemies of our holy Catholic Faith." There is at least a poetic truth in Pacheco's version, for what turned out to be the greatest series of scientific experiments ever conducted up to that time by Western man, a series which changed the face of the globe and introduced the modern age, began in the haze of a medieval dream. The dream is explicit in the fourth of Zurara's dryly stated objectives: to seek a Christian kingdom as an ally. That could only be the kingdom of Prester John. . . .
>
> Prester John became identified with the Coptic Christian overlord of the Abyssinian highland, some of whose priests had chapels at Jerusalem and Bethlehem and some of whose envoys, or persons representing themselves as his envoys, occasionally found their way to Rome and the courts of the West.[20]

---

[20]Garrett Mattingly, "Navigator to the Modern Age," Horizon, New York, III, No. 2, November, 1960, pp. 76, 77.

PLANCHE VI

Vis-à-vis p. 45.



Africa and fifteenth-century Portuguese discoveries.

Charles E. Nowell, The Great Discoveries, Ithaca, Cornell University Press, 1954. (Reproduction p. 26.)

On a souvent souligné l'influence florentine sur Vespucci et celle de Gênes sur Christophe Colomb. Bien qu'on n'ait jamais pu établir l'origine exacte de Christophe Colomb, qui, paraît-il, ignorait l'italien,[21] on a maintes fois souligné l'importance des idées géographiques italiennes dans ses découvertes. En affirmant ceci, on oublie les centaines de capitaines espagnols et portugais anonymes ou connus qui, depuis Henri le Navigateur, firent cap après cap la conquête difficile des côtes de l'Afrique. Ce prince avait compris que l'avenir de son pays était sur mer.

> De retour dans son pays, il abandonna la vie facile de Lisbonne et s'établit dans l'Andalousie portugaise, à Sagres, tout près du cap Saint-Vincent, où il fonda une entreprise maritime et ouvrit des arsenaux. Il fit venir, en le payant son pesant d'or, maître Jaime Ribes, le majorquin, comme assesseur scientifique. Il eut aussi les bâtiments les plus perfectionnés de l'époque; car il put les munir d'astrolabes avec lesquels on pouvait calculer la latitude, de compas pour les jours où l'étoile polaire n'est pas visible, de portulans nouvellement dessinés et de tables marines. La machine était au point. Il ne suffisait plus que d'hommes audacieux pour tenter l'aventure.[22]

Les premiers navigateurs qui partirent de Sagres à la conquête de l'Atlantique n'étaient pas des italiens mais des portugais. C'est également dans la péninsule qu'étaient nées les sciences qui devaient permettre ces exploits maritimes. Déjà en 1272 le philosophe et poète arabisant Raymond Lulle, d'origine catalane, décrivit la boussole dans son De Contemplatione. A cette même époque Alphonse X, surnommé "le Savant," réunit à Tolède les plus grands érudits du temps, aussi bien musulmans et juifs que chrétiens pour traduire les oeuvres d'Azarquiel, Alpétrage, Maïmonide, Averroès, Avicenne, Algazel, Alfarabi en latin, espagnol et français. Mais, du point de vue géographique, la contribution de Alphonse X fut d'avoir fait calculer et compiler deux des plus importants traités pour l'avancement de la navigation. En 1252 parurent Les Tables astronomiques et en 1280 Des Livres du savoir

---

[21]Ignacio Olagüe, Histoire d'Espagne, édition de Paris, 1957, p. 205.

[22]Ibid., pp. 200-01.

de l'astronomie. Les "tables astronomiques du Roi-Savant furent copiées et reproduites pour l'usage des pilotes dans les navigations; ils pouvaient ainsi préciser, tout au moins, leur latitude. Rédigées avec la nouvelle écriture, les calculs s'en trouvaient simplifiés et pouvaient se réaliser en mer."[23] Il y aurait lieu de croire que ces ouvrages en latin eurent une diffusion facile. Mais il n'en fut rien. L'Occident était alors trop en retard et les nouvelles connaissances andalouses, si importantes pour le développement de la géographie, eurent grand-peine à prendre pied dans le reste de l'Europe. La nouvelle notation arabe qu'on y employait, si pratique pour les calculs, fut même prohibée à Florence au quatorzième siècle, à Fribourg en 1520, et à Anvers à la fin du seizième siècle.[24] Ce ne fut qu'en 1552 que les Jésuites du collège de Rome inclurent les tables Alphonsines dans leur programme de géographie de troisième année.[25]

Quant aux portulans, si nécessaires à la navigation, ils étaient exécutés dans l'île avoisinante de Majorque qui avait de nombreux spécialistes de cette industrie au quatorzième siècle. Jaime Ribes, le plus célèbre des cosmographes de cette époque, y avait établi une école qui produisit de nombreux disciples aussi fameux que leur maître.

Le treizième siècle est reconnu comme une Renaissance avant l'heure, mais on néglige en parlant de l'essor de l'architecture et de la littérature en France de tenir compte de l'activité intellectuelle en Espagne et au Portugal. Pendant des siècles nos historiens formés à l'école chrétienne ont fait commencer l'histoire de ces deux pays avec la reconquête de la péninsule sur l'islam. Ce faisant, ils ont oublié que l'Andalousie avait atteint une période de stabilité sous l'occupation arabe. En fait, des échanges intellectuels intenses existaient entre les érudits arabes, juifs

---

[23]Ignacio Olagüe, op. cit., p. 144.

[24]Ibid., p. 199.

[25]François de Dainville, op. cit., p. 36.



et "mezarabes"[26] de l'Andalousie et de l'Afrique du nord et les maîtres de l'Ecole de Sicile à Palerme[27] et de l'Ecole provençale.[28] Ce sont ces influences diverses qui, avec l'aide des premiers troubadours et des premiers trouvères, se répandirent en France, en Italie du nord, puis dans le reste de l'Europe occidentale pour fertiliser les germes de la Renaissance littéraire et scientifique. Il est possible d'affirmer que les souvenirs de cette influence devaient encore être très vivaces lors du passage de Rabelais à Bordeaux, Toulouse, Nîmes, Avignon, Valence et même Lyon, mais surtout à Montpellier. José Muñoz Sendino nous dit à ce sujet:

> Los nombres de ciudades provenzales como Aviñón, Arlés, Béziers, Troyes, Lunel, Montpellier, Marsella, Nimes, Narbona, Perpiñán, Carcasona, etc., van unidos a judios, que parten de ellas o vienen a ellas, de ciudades italianas, como Ancona, Bolonia, Capua, Florencia, Nápoles, Padua, Palermo, Roma, Verona, Venecia y otras ciudades toscanas, o de ciudades españolas como Barcelona, Gerona, Toledo, Zaragoza, Sevilla, etc., siempre en compañia y colaboración cosmopolita, como en etapas anteriores; y, lo que es más importante, orientados, a partir de 1250, no sólo hacia la cultura musulmana, sino también a la latina y cristiana, que traducen. La aristotelización de la filosofia judaica amplió sus confines hasta el interior pensamiento y cercado cultural cristiano, interesada en conocer las nuevas fórmulas y valores y creados por la incorporación de Aristóteles y ostros al dogma cristiani; comportamiento, que provoco un más estrecho lazo de convivencia

---

[26] Le mot "mezarabe" est employé aujourd'hui pour désigner les chrétiens arabisés qui selon les théories les plus récentes auraient fortement contribué au développement de la littérature arabe en Andalousie autour du califat de Cordoue. Formé de "mozo" signifiant "jeune homme" et équivalent à "muchacho," et de "arabe." Cette étymologie m'a été donnée par le professeur E. von Richthofen. Il a également mentionné le mot "mazoré" employé pour désigner les vieux recueils d'hymnes pré-carolingiens des Wisigoths. Rabelais emploie les termes "Massoret, Massoreth, marabaquine, maurabaquine." Il me semble qu'il y aurait un rapprochement à faire permettant d'expliquer avec plus de précision la pensée de Rabelais.

[27] L'Ecole de Sicile se développa à Palerme autour de Frédéric II d'Aragon, roi de Sicile de 1296 à 1337.

[28] D'après René Lavaud et René Nelli, Les Troubadours, Bruges, Desclée de Brouwer, 1960, introduction, pp. 7-14. L'école provençale se développa spontanément au onzième siècle avec Guillaume IX d'Aquitaine sans qu'on en puisse encore déterminer les causes exactes.

y amistad de literaros, filósofos y scientificos judios y cristianos.[29]

Un grand nombre de juifs arabisants vinrent s'établir dans le sud de la France auprès des universités et y traduisirent les textes hébreux, arabes, syriaques et chaldéens en français, en latin et en espagnol. Parmi les plus célèbres on peut citer la famille des Tibbon, qui dirigea l'école provençale. Le plus célèbre d'entre eux, Jacob ben Mahir ibn Tibbon, passa sa vie entre Lunel et Montpellier où il enseigna et travailla sur les mathématiques, l'astronomie, la mécanique et la médecine. Il inventa même un quadrant utilisé dans la navigation.[30] Quand Rabelais introduit l'arabe dans son programme d'études, ce n'est pas pour subvenir aux besoins de quelques moines prêcheurs s'en allant en Orient convertir des infidèles. Médecin et savant, il comprenait l'importance de cette langue pour les études scientifiques de l'époque.

L'influence de la pensée arabe sur celle de l'Occident au seuil de la Renaissance ne peut être négligée. Mais c'est surtout sous sa forme andalouse, rationaliste, mathématique et avéroïste qu'elle eut prise sur la chrétienté. Pendant les siècles de rupture de l'Occident avec l'antiquité l'Andalousie fut un des foyers d'où les idées scientifiques, philosophiques et morales de la Grèce Antique furent propagées. Au milieu du dixième siècle le califat de Cordoue connut un développement intellectuel incomparable dû à la politique tolérante d'Abd-er-Rahman III qui renoua des relations diplomatiques entre l'Espagne et Byzance. A sa demande, l'Empereur lui envoya un moine grec nommé Nicolas qui, une fois arrivé à Cordoue, commença avec l'aide du savant juif Hasday-ben-Shaprut la traduction en arabe des textes de Platon et d'Aristote. C'est ainsi que l'étude du grec, puis de l'hébreu se développa en

---

[29]José Muñoz Sendino, La Escala de Mahoma, traducion del arabe al Castellano, latin y frances, ordonada por Alfonso X el Sabio, Madrid, Lo edita el Ministerio de Asuntos Exteriores (Direccion General de Ralaciones Culturales), 1949, p. 171.

[30]Ibid. Une riche documentation à ce sujet se trouve au chapitre III, "Los caminos de la leyenda a Dante," pp. 71-197.



Andalousie. D'immenses bibliothèques furent constituées à Cordoue, puis à Séville. Les petits princes et roitelets andalous suivirent ce mouvement. De leurs rivalités intellectuelles sortit une des plus brillantes écoles. Héritière de Byzance et de l'Ecole d'Alexandrie, elle devint très vite la rivale de l'Ecole de Bagdad en Mésopotamie qui, du temps d'Haroun-al-Rachid tendait à prendre la suprématie mondiale tant spirituelle que matérielle. Cette Ecole Andalouse se distingua surtout par son esprit mathématique et rationaliste. Non content de traduire et de commenter, les érudits andalous commencèrent à penser par eux-mêmes et développèrent une riche littérature hispano-arabe et hispano-juive. En géographie, El-Becri et El-Edresi nous léguèrent de précieux travaux. Leur influence se transmit sans doute jusqu'à Léon l'Africain dont la famille provenait du califat de Grenade. Mais ce qui permit le développement de la navigation et les grandes découvertes, ce furent surtout les progrès réalisés en mathématique. Il n'est pas possible de dire avec précision d'où sont venus les "chiffres arabes et le zéro." L'Inde et le Proche Orient, la Perse ou l'Irak sont des pays d'origine possibles. L'emploi du "zéro" apparait pour ainsi dire simultanément chez le juif de Tolède Aben-Esra dans son Sepher-ha-Mispar et chez l'hindou Bahskara dans son Lilavati. L'arithmétique née, on pouvait effectuer rapidement des calculs jusqu'ici pratiquement impossibles. L'algèbre transmise par l'Ecole d'Alexandrie fut perfectionnée par Savasorda et par Moslama qui l'utilisa pour ses calculs astronomiques. L'Ecole d'Alexandrie s'était déjà appliquée à résoudre des problèmes trigonométriques. Ses maîtres avaient trouvé le moyen de calculer les dimensions d'objets fixes inaccessibles situés en ligne droite par rapport à l'observateur. Les Perses avaient continué l'étude de ce problème. On était cependant incapable de résoudre un problème trigonométrique où les deux points étaient reliés par une ligne courbe comme dans le cas de la marche d'une étoile. Les Andalous se passionnèrent pour ces calculs et Chéber Bénaflah-el-Ixbili finit par trouver les règles permettant de résoudre les triangles sphériques. Elles furent ensuite employées par Azarquiel

pour établir une carte du ciel. Cette découverte fut fondamentale pour le progrès de la navigation de la Renaissance, car elle permettait aux marins de calculer leur position en haute mer.

C'est tout ce savoir latent, accumulé dans la péninsule ibérique, qui permit, plus que toute autre chose, l'essor des grandes découvertes maritimes. En quittant le pays, la minorité arabe laissa derrière elle ses idées, ancrées dans la masse "mozarabe." Elles furent fortement et vainement attaquées par les théologiens réactionnaires qui s'efforcèrent de les extirper, à cause de leur contenu averoïste. Par contre, elles contribuèrent à former une élite large d'esprit. Cela explique l'appui reçu par Erasme dans les milieux lettrés de la cour du roi d'Espagne et la bienveillance à son égard des plus érudits des évêques espagnols et de l'Inquisiteur général, l'Archévêque de Séville lui-même, lors du procès de Valladolid.[31] On s'était permis, au-delà des Pyrénées, de critiquer les conceptions d'Aristote à une époque où le reste de l'Europe ne jurait que par lui. On se permettait même de critiquer les théories de Ptolémée trois cents ans avant sa découverte par la Renaissance. Ce rationalisme gréco-oriental qui essayait de tout démontrer, y compris les miracles du Vieux Testament, était suspect aux yeux du reste de la chrétienté. Le scepticisme de Averroès, qui se permettait de dire que Mahomet, Jésus et Moïse étaient trois imposteurs, s'était communiqué aux milieux scientifiques. Celui qui essayait de prouver que, contrairement à la théorie d'Aristote la terre se mouvait et que la zone australe était habitable, était considéré comme dangereux. Une telle affirmation ne bouleversait pas seulement l'ordre établi en géographie, elle soulevait aussi des problèmes de caractère religieux. Au danger inhérent dans l'étude des écrits arabes il faut ajouter le mépris marqué pendant la Renaissance pour tout ce qui ne venait

---

[31]Marcel Bataillon, op. cit. Ce problème est étudié dans le chapitre intitulé "Les Portugais contre Erasme à l'assemblée théologique de Valladolid," pp. 9-48.

pas en ligne droite de l'antiquité, si l'on veut comprendre le rôle délicat mais quand même important de l'influence arabe. Malheureusement, la Renaissance dans le feu de l'action, faisait trop souvent table rase de toutes les connaissances du Moyen Age, ce qui complique encore toute évaluation des éléments géographiques à cette époque.

> Dans l'orgueil de leur triomphe, les humanistes ne se bornèrent pas à mépriser tous ces scolastiques, dont l'un des crimes était de n'avoir pas assez cultivé la beauté de la phrase, ils s'attaquèrent à leurs plus belles inventions, en particulier à la théorie d'Albert de Saxe sur les mouvements incessants. Au nombre des "Modernes" Fernel, en 1528, reprochait au Maître parisien d'avoir osé affirmer "contrairement à la doctrine d'Aristote" que la terre pouvait se mouvoir hors du centre; elle demeurait selon lui absolument immobile. Boccaferri pensait de même dans ses Leçons sur le premier livre des Météores (1545).
>
> Cet attachement opiniâtre à l'opinion d'un seul maître, fut-il Aristote, ne pouvait manquer d'être aussi dommageable au développement de la géographie physique que la foi en Ptolémée l'était à celui [de] la cartographie.[32]

Au début du seizième siècle toute la littérature géographique est dominée par la tentative de reconcilier les données retrouvées chez les anciens auteurs grecs et celles rapportées par les navigateurs contemporains. Il était difficile aux auteurs des récits de voyages de se débarasser de leurs connaissances livresques. Tomé Pirés qui visita la mer Rouge avec Albuquerque entre 1512 et 1513 fait encore commencer l'Asie au Nil,[33] selon la conception moyenâgeuse que l'on retrouve chez Brunetto Latini.[34] De l'Afrique au Gange il divise le continent en "primeira Jmdija, Jmdija meyaa" et "Jmdia alta."[35] Il s'excuse à l'avance auprès du roi de n'être

---

[32] François de Dainville, op. cit., p. 11.

[33] Tome Pires, The Suma Oriental, an account of the east, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515 and The Book of Francisco Rodrigues, translated from the Portuguese MS in the Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris, and edited by Armando Cortesão, issued by The Hakluyt Society, Second Series, No. LXXXIX, London, 1944, I, pp.4-5.

[34] Albert Pauphilet, op. cit., p. 760.

[35] Tome Pires, op. cit., p. 326.

pas toujours d'accord avec Ptolémée et un certain frère Anselm qui avait écrit une relation de voyages quelques années auparavant.

> . . . and if there appears to be anything added or left out in this division, thus differing from the cosmography of friar Anselm and Ptolemy and others, it must not be looked upon as an invention, because their knowledge was based on second-hand information rather than experience, and we here have been through everything, and experienced it and seen it. And if this reason be not acceptable it must be remembered that a tailor often makes mistakes in cutting in a small area, so it is very much more difficult over such a great distance.[36]

Il serait faux de croire que grâce aux découvertes maritimes nouvelles, la géographie au début du seizième siècle était devenue une science exacte. Montaigne en est témoin.

> Il nous faudroit des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont esté. Mais, pour avoir cet avantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent jouir de ce provilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudroy que chacun escrivit ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects. . . .[37]

Cette remarque pourrait bien s'adresser à Thevet le "Cosmographe du Roi" qui en 1575 donnait dans sa Cosmographie Universelle les informations les plus contradictoires et les plus fantaisistes. Atkinson dit de lui: "La cosmographie de Thevet, parue en 1575, qui eût peut-être été un bon livre de premier ordre en 1520, semble ridicule et stupide aux bons auteurs du dernier quart du XVIe siècle."[38] Chinard est du même avis:

> Pauvre écrivain, géographe dépourvu de tout sens critique et qui accepte sans contrôle les pires légendes, quand il n'en invente de nouvelles, Thevet n'en est pas moins intéressant pour nous: il nous semble être en effet au même titre que Rabelais, un des derniers représentants de la science du moyen âge.[39]

---

[36] Tome Pires, op. cit., p. 5.

[37] Montaigne, Essais, Paris, Bibliothèque de la Pleiade, N.R.F., 1950, Livre I, chap. xxxi, p. 243.

[38] Geoffroy Atkinson, op. cit., p. 296.

[39] Gilbert Chinard, L'Exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle, Paris, 1911, p. 84, cité par W. G. L. Randles, dans L'Image du sud-est africain dans la littérature européenne au XVIe siècle, Lisboa, Centro de estudos historicos ultramarinos, 1959, p. 74.

Séparer le bon du mauvais, le vrai du faux, l'exact de l'inexact, et le réel du légendaire était alors chose peu facile même pour Rabelais. Son héritage géographique au début de seizième siècle comprenait un mélange assez extraordinaire et confus provenant de la littérature "pseudo-scientifique" du Moyen Age, des "cosmographies," des "Bestiaires," des "Lapidaires" et des "Herbiers" dont les animaux, les pierres et les herbes les plus mystérieuses sont presque toujours originaires de l'Inde ou de l'Ethiopie.[40] Il devait connaître la plupart des auteurs géographiques du Moyen Age car il en cite beaucoup dans son oeuvre, et il devait avoir lu de nombreux récits de voyages. Cependant la littérature antique semble former le fond de ses connaissances car c'est sur l'autorité des textes anciens qu'il s'appuie le plus souvent dans ses oeuvres. Il avait d'ailleurs traduit le Premier livre d'Hérodote. Son héritage géographique provient aussi de la lecture des textes religieux avec lesquels tous les moines étaient familiers et dont l'action se passe autour de la mer Rouge. Il puisait enfin dans les "livres dignes de haulte futaye"[41] dont les héros se déplacent surtout en Europe Occidentale. Parfois ils partent pour défendre les royaumes de leurs frères ou de leurs oncles et finissent toujours par trouver une princesse chrétienne en Asie Mineure. Ils se battent vaillamment en Egypte et quand ils sont près de la défaite un prince ou une princesse d'Ethiopie se souvient soudain de ses ancêtres chrétiens et leur vient en aide.

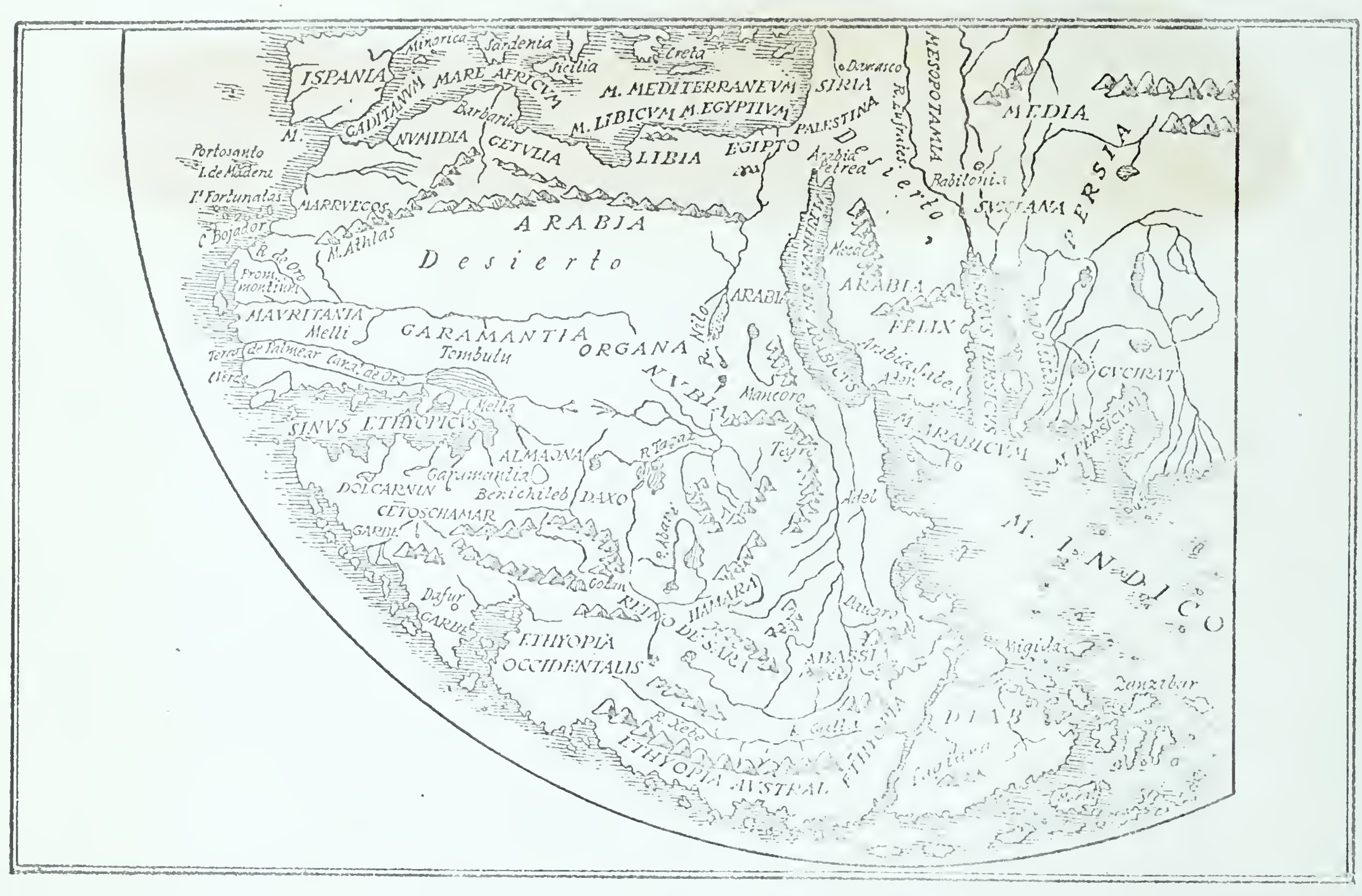
Pour Rabelais, le "Nouveau Monde," le pays des merveilles, n'était ni l'Amérique ni la Chine qu'on connaît aujourd'hui. Il est presque certain que pour lui le Prêtre Jean se trouvait aux environs de la mer Rouge, entre l'Ethiopie actuelle et la Perse. Il nous parle du "Presthan, roy de Inde" dans le dernier chapitre

---

[40] Messire Jan de Mandeville, Le grand lapidaire ou sont desclarez les noms des pierres orientalles avecque les vertus et proprietes d'icelles aussi les isles et pays ou elles croissent et don on les aporte, Paris, Jean Bonfous, Libraire, 1561, passim, (microfilm de la copie de la Librairie du Congrès).

[41] Pantagruel, éd. A.L., III, prologue, p. 7.

Vis-à-vis p. 54.



Africa según Fray Mauro (año 1459 d. J. C.)

Abelardo de Unzueta y Yuste, op. cit., (Reproduction de la p.44 .)

de Pantagruel et du "Presthan, roy des Perses" dans le nouveau Prologue du Quart Livre. Il est raisonnable de prendre le mot "Inde" dans le sens large de l'époque, comme Tomé Pirés, et de faire de toute cette région une seule unité géographique. Ce faisant, on agit d'ailleurs comme le roi du Portugal, Emmanuel Ier, qui avait pris le titre de "Prince de la Conquête, de la Navigation et du Commerce de l'Inde, de l'Ethiopie, de l'Arabie et de la Perse." Titre bien long, mais justifié et confirmé par une bulle du pape Alexandre VI. Le Cathay dont parlait Marco Polo était évidemment un pays merveilleux, mais personne n'avait voulu croire son narrateur. Rubruck, Oderic et Jean de Carpini y étaient bien allés mais ils étaient unanimes pour déclarer que le Prêtre Jean y était inconnu. Mandeville l'avait placé dans l'Inde ce prince mystérieux, une Inde qui englobait l'Ethiopie. Les Portugais venaient enfin de le découvrir en Ethiopie et son ambassadeur se trouvait à Lisbonne depuis 1527. Marco Polo devait certainement, aux yeux des lecteurs du seizième siècle, avoir l'air d'un farceur.

Il y a lieu de souligner que c'est en faisant le tour de l'Afrique que l'Inde fut atteinte. Tout le sud du continent africain s'appelait alors "Ethiopie" comme le prouvent la majorité des cartes du seizième siècle. L'Atlantique sud s'appelait souvent "mer Ethiopique." Les navigateurs de l'époque ne parlaient pas de faire le tour de l'Afrique, car ce terme était employé pour désigner les pays bordant la Méditerranée. Ils cherchaient à atteindre l'Inde, il allaient aux Indes en faisant le tour de "l'Ethiopie." Ce sont ces deux noms qui revenaient toujours dans la conversation et qui étaient les plus populaires. La Chine fut visitée plus tard, mais elle ne fut jamais colonisée. L'absence du nom de "Cathay" dans le titre d'Emmanuel Ier est à mon avis un indice de l'intérêt secondaire de ce pays au début du seizième siècle. D'ailleurs pour un érudit comme Rabelais les sources arabes étaient accessibles. Mais là aussi les descriptions ont surtout trait au monde musulman, c'est-à-dire à l'Afrique et à l'Asie Mineure, et plus rarement à l'Inde. La Chine y apparaît très peu, et Léon l'Africain que Rabelais semble avoir connu ne la décrit pas.



THE WORLD ACCORDING TO STRABO

University Press Cambridge

Enfin dans la plus grand autorité pour Rabelais, la littérature antique latine et greque, le nom de "Cathay" est complètement absent. Les Grecs et les Romains connaissaient vaguement l'existence d'un pays du nom de "Seres." Strabon, Pomponius Mela, Pline, Dionysius Penegetes, et Marinus Tyrius le mentionnent en quelques lignes pour dire qu'on y trouve un arbre dont tire la soie. Cet arbre restera fameux pendant tout le Moyen Age. Par contre, la littérature antique est très riche en descriptions de l'Asie Mineure, de la mer Rouge, et du nord de l'Afrique. L'Inde et l'Ethiopie y reviennent souvent.

En ce qui concerne l'Amérique, il est fort douteux que Rabelais ait eu une idée précise sur ce continent, surtout au moment où il composait Pantagruel et Gargantua. Christophe Colomb maintint jusqu'à la mort qu'il avait abordé une péninsule de l'Asie. Vespucci se rendit compte de l'existence d'un continent distinct après avoir fait plusieurs voyages. Pour trancher la question on peut citer l'historien et géographe Ch.-André Julien qui signale le peu d'intérêt de Rabelais pour le nouveau continent et partage sur ses connaissances géographiques l'opinion de Chinard.

> Il faut se résigner à avouer que Rabelais n'a porté à l'Amérique, dont il n'a jamais cité le nom . . . qu'un intérêt restreint. Homme du moyen-âge conquis par l'humanisme, il connaissait certainement le Mundus Novus, les Decades Octo, le Novus Orbis et le Brief Récit mais plus encore les voyages fantastiques. Qu'ils ait mêlé les uns et les autres au gré de sa fantaisie, c'est probable mais il se pourrait fort que la part de la légende littéraire l'emportât sur celle de la science géographique.[42]

Malgré toutes les découvertes, l'intérêt des Français de l'époque était plutôt tourné vers ce qui se passait autour de la Méditerranée et dans la Terre Sainte. Le fait a été prouvé par Atkinson qui fit le relevé de toute la littérature géographique en France au seizième siècle:

> Le fait "géographique" le plus saillant du XVIe siècle semble avoir été, pour les lecteurs français comme pour les éditeurs, la grandeur de l'Empire Ottoman et non la découverte et la

---

[42] Ch.-André Julien, op. cit., pp. 359-60.

> colonisation du Nouveau Monde. Si on a publié en français deux fois plus de livres sur les Turcs que sur les Américains . . . il faut croire que les Français de cette époque prenaient très au sérieux la longue lutte de l'Europe chrétienne contre Selim, Soliman et Amurath.[43]

Rabelais lui-même montre une curiosité particulière pour les nouvelles en provenance de Turquie, car il en fait longuement mention dans ses lettres de Rome à son protecteur Geoffroy d'Estissac, l'evêque de Maillezais. En examinant le répertoire géographique d'Atkinson et en le comparant avec la liste quantitative des noms de pays employés par Rabelais dans son oeuvre,[44] il est évident que c'est sur une carte déformée et conforme au monde de Ptolémée ou de Strabon qu'il faut chercher la géographie de Rabelais et non sur les cartes nouvelles qui apparurent au milieu du seizième siècle.

---

[43] Geoffroy Atkinson, op. cit., p. 250.

[44] Voir appendice I.

CHAPITRE III

LA GEOGRAPHIE CHEZ THOMAS MORE

On est trop souvent parti à la recherche de l'Utopie de Thomas More et de Rabelais uniquement avec une carte à la main. C'est entre autres l'erreur d'Abel Lefranc. La géographie pour lui, semble se réduire à des noms de villes, de fleuves, de mers, de montagnes et de pays. Ce sont surtout ces données qu'il a employées dans Les navigations de Pantagruel pour déterminer la position du royaume de Gargantua et l'île décrite par Raphaël Hythlodée.

Or il est impossible de situer l'Utopie uniquement par des coordonnées géographiques. Dans leur description de l'Utopie Thomas More et Rabelais nous donnent très peu de renseignements permettant d'encadrer ce pays entre des méridiens et des parallèles. Par contre, ils lui ont attribué des moeurs, des coutumes, une langue, une religion, une économie, des lois et des voisins amis et ennemis. Il est raisonnable de supposer que Thomas More et Rabelais ne se sont pas fiés uniquement à leur fantaisie dans la création de cette géographie humaine, économique et politique de leur Utopie. Dans la conception de ce pays mystérieux ils ont dû faire largement appel à leurs souvenirs livresques. C'est en analysant le texte même, en relevant le plus grand nombre de ces éléments et en les reliant aux différentes sources possibles qu'on peut arriver à définir la région du globe qui a le plus contribué à l'architecture de l'Utopie dans l'esprit de Thomas More et de Rabelais. Cette identification doit donc se faire non seulement en fonction de la longitude et de la latitude des lieux, mais aussi par la faune et la flore, les détails de paysage, les mythes et les légendes qui leur étaient attachés.

Thomas More nous donne effectivement très peu de renseignements précis sur la situation de son Utopie, tout au moins pas assez pour pouvoir faire le point. Il la situe cependant "in that newe fonnde parte of the worlde, whiche is scaselye so farre from



us beyonde the lyne equinoctiall."[1] Les Utopiens selon More nous appellent les "ultraequinoctialles"[2] et c'est au cours de son voyage au-delà de l'équateur que Raphaël Hythlodée aurait découvert cette république modèle.

> Thus after manye dayes journeis, he sayd they found townys and cytyes, and weale publyques, full of people, governed by good and holsom lawes. For under the lyne equynoctyall and on bothe sydes of the same, as farre as the sonne doth extende hys course, lyeth (quod he) greate and wyde desertes and wyldernesses, parched, burned and dryed uppe with continuall and intollerable heate. All thynges be hydeous, terryble, lothesome, and unpleasaunte to be holde; all thynges owte of fasshyon and comylynes, inhabyted wyth wylde beastes and serpentes, or at the leaste wyse wyth people that be no lesse savage, wylde, and noysome then the verye beastes themselfes be. But a lytle farther beyonde that all thynges begyn by lytle and lytle to waxe pleasaunte; the ayre softe, temperate, and gentle; the ground covered wyth grene grasse; less wildnes in the beastes. At the last shall ye come again to people, cities, and townes, wherin is contynuall entercourse and occupyinge of merchandyse and chaffare, not onelye amonge themselfes and wyth theyre borderers, but also wyth marchauntes of farre countreys bothe by lande and water.[3]

Nous savons qu'Hythlodée était un compagnon de Vespucci et qu'il avait été laissé par le grand navigateur dans un pays bien vague, appelé "Gulike" dans la traduction anglaise et "Castello" dans l'original latin. J. H. Lupton qui a été le premier à comparer l'Utopie avec les récits de voyages attribués à Vespucci lui-même, situe cet endroit sur les côtes du Brésil. Selon Thomas More c'est en partant de Gulike que notre navigateur parvint--"by water . . . and by lande . . . "[4]--à atteindre "Taprobane," puis "Calyquit."

Abel Lefranc a vu dans ces quelques renseignements l'indication d'un voyage allant du Brésil à Ceylan, en passant par la Chine du nord et la Mandchourie. Cette hypothèse est complètement fausse. Il n'existe aucun indice dans toute l'oeuvre de Thomas More

---

[1] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 239.

[2] Ibid., p. 112.

[3] Ibid., pp. 30-31.

[4] Ibid., p. 30.



permettant d'orienter le voyage de Raphaël Hythlodée vers le nord-ouest. Par contre, la lecture du passage sus-cité prouve que les pérégrinations de Raphaël ont été dirigées vers le sud et au-delà de l'équateur, ce que laisse à comprendre l'exposé sous une forme atténuée de la vieille théorie aristotélienne de la zone aride équatoriale. La mention même de ces terres arides est incompatible avec le continent sud américain tel qu'il était connu à l'époque. Dans les relations de voyages du début du seizième siècle les "îles nouvellement découvertes" de l'Atlantique ont toujours une végétation luxuriante au point de rendre impossible l'accès vers l'intérieur. Par contre, les descriptions des côtes de l'Afrique mentionnent des rivages désertiques et désolés. Il est même curieux de constater le caractère africain de la voilure, encore si commune aujourd'hui dans la mer Rouge, des navires employés par Hythlodée.

> The shyppes that they founde fyrste were made playne, flatte, and broade in the botome, troughewyse. The sayles were made of greate russhes, or of wyckers, and in some places of lether. Afterwarde they founde shyppes wyth rydged kyeles, and sayles of canvas; yea, and shortelye after havynge all thynges lyke owers.[5]

Cette description ressemble étrangement à celle donnée par Hieronimo de Santo Stephano dans la relation d'un voyage effectué en 1493 d'Ethiopie à Calicut.

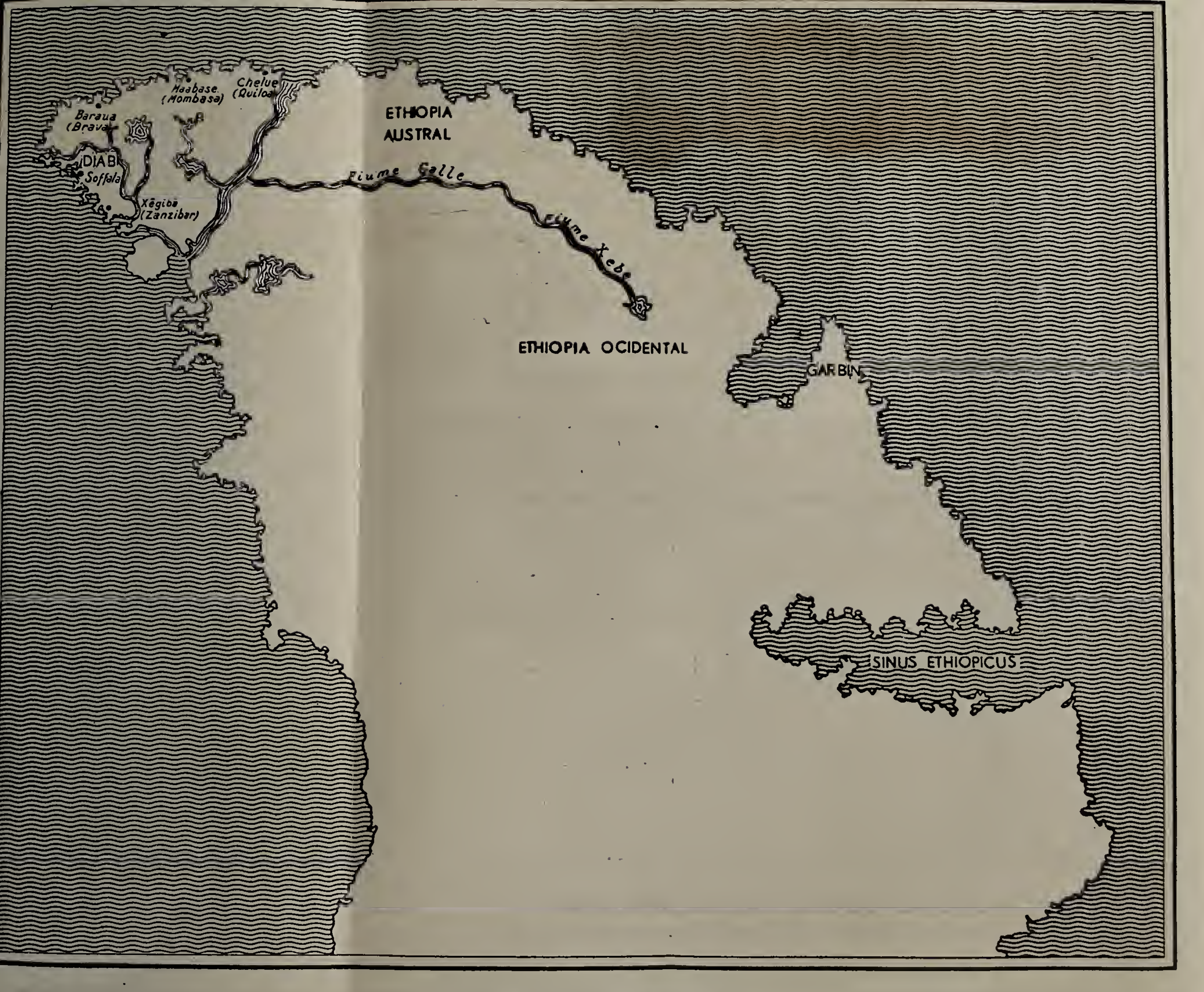
> Their route took them from Italy to Cairo and then down the Red Sea, which they traversed in a flimsy native dhow, the timbers of which were sewn together with cords and the sails made of rush mats. Their voyage was leisurely; they spent two months at Massawa, the port for Abyssinia, and four months more at Aden, from which place they sailed in another very flimsy craft, with cotton sails, to Calicut.[6]

Dans l'absence de toute indication contraire dans tout le texte de l'Utopie, rien ne nous empêche donc de faire traverser à Hythlodée l'Atlantique de l'ouest, où il se trouvait, vers l'est et

---

[5] Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 31-32.

[6] Boies Penrose, Travel and Discovery in the Renaissance. 1420-1620, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1955, p. 27.



Le continent africain selon Fra Mauro, (1459).

Voir aussi à la page 12.

de lui faire visiter le sud de l'Afrique qui portait alors le nom d'Ethiopie.[7] L'hypothèse d'une telle traversée est d'autant plus attrayante que Vespucci lui-même faisait souvent mention de l'Ethiopie, de Taprobane et de Calicut dans ses lettres à Lorenzo di Pier Francesco de' Medici.

> In due course I hope to bring back very great news and discover the island of Taprobana, which is between the Indian Ocean and the Gulf or Sea of the Ganges. . . .
>
> I believe Your Excellency will have heard of the many countries visited by the fleet which was sent two years ago by the king of Portugal to discover the country of Guinea. . . . they sailed around the whole southern part of the continent of Africa. . . . I understand that they passed beyond the Red Sea and over the Persian Gulf and arrived at a city which is situated between the Persian Gulf and the Indus River (sic).[8]

L'année suivante, en 1501, dans une autre lettre datée du cap Vert, Vespucci racontait la rencontre avec la flotte de Cabral qui revenait des Indes.

> We set our course to the south and sailed within sight of the Fortunate Isles, which are now called Canaries. We passed them in the offing, holding our course along the coast of Africa and selling until we arrived at a cape which is called Cape Verde. This is the beginning of the province of Ethiopia. It is located in the meridian of the Fortunate Isles, and is fourteen degrees from the equator.
>
> There by chance we met with two ships of the king of Portugal, which were returning from the East Indies. These were ships which went to Calicut in an expedition of thirteen vessels, fourteen months ago. . . .
>
> . . . eight ships, they said, ran . . . without sails, for forty-eight days and forty-eight nights with mountainous waves. They ran so far that they found themselves blown beyond the Cape of Good Hope. This Cape is on the coast of Ethiopia and is ten degrees south of the equator.[9]

Les lettres de Vespucci furent pillées, copiées, adaptées et traduites. Il nous en reste plusieurs versions. J. H. Lupton n'examina que le Mundus novus et les Quattuor Americi Vesputii navigationes publiés à St. Dié dans les Vosges en Septembre 1507

---

[7] Voir Planche

[8] Frederick J. Pohl, Amerigo Vespucci Pilot Major, New York, Columbia University Press, 1945, p. 89.

[9] Ibid., pp. 126-28.

avec la Cosmographiae Introductio.[10] Il existe cependant une autre version des lettres, celle parue à Florence et intitulée Lettres d'Amerigo Vespucci à Piero Soderini, Gonfaloniere, en l'an 1504. Par ailleurs, une de ces lettres fut jointe par Fracanzano da Montalbaddo à un recueil de voyages autour de l'Afrique de Cadamosto, da Gama, Cabral et Pierre Martyr. Le tout fut publié sous le titre de Paesi nouamente retrovati & Novo Mondo da Alberico Vesputio Florentino intitulato.[11] Cette oeuvre parut en 1507 et 1508 et fut traduite en français en 1515 avec un titre suggérant l'existence d'un rapport étroit entre l'Ethiopie et les découvertes de Vespucci: Sensuyt le nouveau monde & navigation faictes par Emeric Vespuce Florentin. Des pays & isles nouvellement trouvez auparavant a nous inconneuz tant en l'Ethiope que Arrabe, Calichut et aultres plusieurs regions estranges. Translate de italien en langue francoise par Mathurin du Redouer licencie esloix (1515).[12]

Thomas More nous dit dans son Utopie que Raphael Hythloday "joyned him selfe in companye wyth Amerike Vespuce, and in the. iii. laste voyages of thoes. iiii., that be nowe in prynte and abrode in everye mans handes, he contynued styll in hys companye; savynge that in te [the] laste voyage he came not home again wyth hym."[13] Cette précision semble indiquer que Thomas More connaissait à la fois les trois voyages relatés par les trois lettres originales de Vespucci à Lorenzo di Pier Francesco de' Medici et les quatres

---

[10] Les oeuvres examinées par J. H. Lupton étaient au British Museum. Mundus novus catalogué alors G.6534 et Quattuor Americi Vesputii navigationes attaché à la Cosmographiae Introductio, côté C.20b.39.

[11] Fracanzano da Montalbaddo, Paesi nouamente retrovati + Novo Mondo 1508, in facsimile from the McCormick-Hoe copy in the Princeton University Library, Princeton, Princeton University Press, 1916.

[12] Sensuyt le Nouveau Monde, 1515, in facsimile from the McCormick-Hoe copy in the Princeton University Library, Princeton, Princeton University Press, 1916.

[13] Utopia, J. H. Lupton, ed., pp. 27-28.

PLANCHE X

Vis-à-vis p. 62.



I
MACROBIAN VIEW OF THE WORLD (c. 1485)
(from '*Macrobii . . . in somnium Scipionis expositio*')

George H.T. Kimble, Geography in the Middle Ages, London, Methuen & Co. Ltd., 1938.(Reproduction de la p. II.)

voyages falsifiés[14] de la Cosmographiae Introductio. On peut aussi supposer qu'il connaissait les Paesi nouamente retrovati car le livre avait eu un succès immense.

Vespucci ne devint conscient de l'existence d'une masse continentale que progressivement. Ce n'est qu'en 1520 d'ailleurs que Magellan fit le tour du monde en contournant le continent sud américain et Christophe Colomb crut toujours avoir atteint l'Asie. Au début, Vespucci aussi croyait avoir abordé une peninsule de l'Inde. On pensait communément qu'en faisant voile vers l'ouest et au nord de l'équateur on arriverait aux Indes. Le jour où l'on découvrit qu'une partie de l'Afrique était dans l'hémisphère australe on supposa également qu'en se dirigeant vers l'ouest au sud de l'équateur on parviendrait en Afrique. A une époque où l'on ne connaissait pas exactement la longueur de la circonférence de la terre et où le calcul des distances parcourues était imprécis, Thomas More pouvait très bien s'imaginer que les terres australes dont parlait Vespucci étaient des îles au large du continent africain et les associer avec une "Ethiopie australe."

L'idée est d'ailleurs loin d'être nouvelle et Thomas More a dû certainement la rencontrer en lisant Strabon, un des géographes les plus renommés de l'antiquité. Homère avait dit dans l'Odyssée que "les Ethiopiens sont partagés en deux." Cette affirmation avait fait l'objet de nombreuses interprétations. Crates l'expliqua en avançant la thèse de l'existence d'un second groupe d'Ethiopiens au-delà de l'Oceanus, aux antipodes du monde connu des Grecs.

> Crates, following the mere form of mathematical demonstration, says that the torrid zone is "occupied" by Oceanus and that on both sides of this zone are the temperate zones, the one being on our side, while the other is on the other side of it. Now, just as these Ethiopians on our side of Oceanus, who face the south throughout the whole length of the inhabited world, are called the most remote of the one group of peoples, since they dwell on the shores of Oceanus, so too, Crates thinks, we must conceive that on the other side of Oceanus also there are certain Ethiopians, the most remote of the other group of

---

[14] Frederick J. Pohl, op. cit., chap. x, "The Forgeries," pp. 147-67.

> peoples in the temperate zone, since they dwell on the shores of this same Oceanus; and that they are in two groups and are "sundered in twain" by Oceanus.[15]

Strabon ne rejeta pas l'hypothèse de Crates, mais il déclara que d'une façon ou d'une autre, Homère avait raison. Selon lui l'Ethiopie s'étendait le long de l'Océan de la pointe de l'Afrique jusqu'aux Indes et ces terres étaient bien divisées en deux parties par la mer Rouge, ce qui revenait au même.

> Now what I contend in the case of the Ethiopians that are "sundered in twain" is similar to this, namely, that we must interpret "Ethiopians" as meaning that the Ethiopians extend along the whole sea-board of Oceanus from the rising to the setting sun. For the Ethiopians that are spoken of in this sense are "sundered in twain" naturally by the Arabian Gulf (and this would constitute a considerable part of a meridian circle) as by a river, being in length almost fifteen thousand stadia. . . .[16]

Situer l'Ethiopie au début de la Renaissance dans les limites vastes et floues indiquées par Strabon n'est pas extravagant. Bien au contraire, l'idée est compatible avec les conceptions géographiques du temps, car on les retrouve encore beaucoup plus tard, au début du siècle suivant, chez un voyageur comme Monoel de Almeida.

> Ethiopia is a general term and so includes both eastern and western Ethiopia. The sacred writers call eastern Ethiopia the land of Madian, which is between Arabia and Palestine, beyond the Red Sea. Western Ethiopia includes a large part of Africa because writers use this name for all the land that runs out from Egypt along the Red Sea, and beyond the gateway to this sea, all that extends not merely as far as Cape Goardafuj, but to the Cape of Good Hope, and after doubling that, all the land there is as far as Angola and Cape Verde. We call all the inhabitants of these coasts and of the interior behind them Ethiopians. The Geographers, however, divide Africa into five parts and restrict the limits of Ethiopia proper, taking from it the part they call in Latin Nigritarum regionem, which we in Portuguese call Cafraria. Nevertheless, even in the geographers' way of speaking Ethiopia includes all that there is from Egypt to Cape Goardafuj and thereafter much further on to Melinde and Mombaça. Authors usually call the part nearest to Egypt Ethiopia supra Aegyptum. There is frequent mention of these

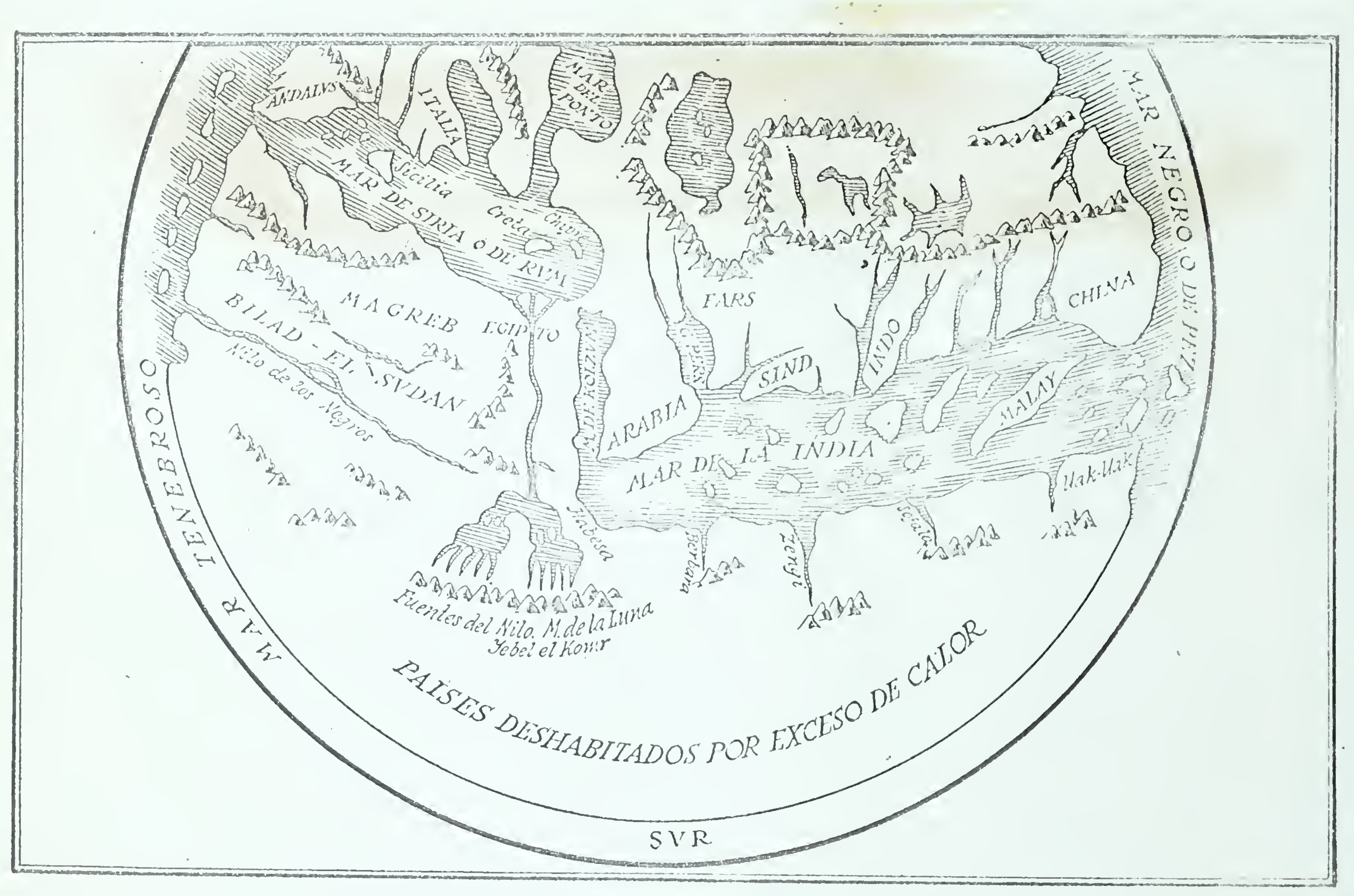
---

[15]Strabo, The Geography of Strabo, with an English translation by Horace Leonard Jones, London, William Heinemann, I, Book 1, 2. 24, p. 113.

[16]Ibid., Book 1, 2. 28, p. 129.

PLANCHE XI

Vis-à-vis p. 64.



Africa según el mapa de El Edrisi (1110-1165 d. J. C.)

Abelardo de Unzueta y Yusta, op. cit., (Reproduction de la p. 32.)

> two provinces and of their kings and inhabitants in the holy scriptures and to them pertains nearly everything that the Valencian historian ascribes to the empire of the Abyssinians.
>
> Yet it is certain that the countries belonging to this empire all lie in western Ethiopia under the torrid zone between the tropic of Cancer and the Equator. When this empire was more extensive it had for its limit on the north a country called Focâj, which faces Suaquem but is not very far from it, and on the south another called Bahargamô. On the east it begins at the shores of the Red Sea, on the west at the banks of the river Nile in the bend that makes towards Egypt, after encircling the Kingdom of Gojam and making it almost an island.[17]

C'est cette imprécision géographique devenue presque traditionnelle qui permit, comme le souligne Penrose, le déplacement progressif de la légende du Prêtre Jean, de l'Inde vers l'Ethiopie, en terre africaine.

> In fact the confusion of localities resulting from these myths is enough to drive any conscientious geographer out of his mind. India itself is a case in point, especially in its confusion with Ethiopia. At least one medieval map bears the legends "India Egyptii" and "India Ethiopie"; and Egypt throughout the period was actually considered to be in Asia, while the extremities of Ethiopia were usually carried far to the east, and the size of the Red Sea and the Indian Ocean was minimized, so that Central Africa was placed at no great distance from India. Doubtless this confusion accounts for the transplantation of the greatest of all geographical legends--that of Prester John.[18]

Cette légende liée à l'Ethiopie, aurait pu influencer Thomas More par un incident contemporain de sa conception de l'Utopie.

Pendant plus d'un siècle les Portugais s'étaient efforcés de prendre contact avec le Prêtre Jean. Ils avaient débarqué des missions sur les côtes d'Afrique avec ordre de s'enfoncer vers l'intérieur des terres et trouver ce monarque mystérieux. La dernière de ces expéditions datait de 1487. Deux habiles arabisants, Pero de Covilhã et Afonso de Paiva, avaient été envoyés à cette

---

[17] C. F. Beckingham and G. W. B. Huntingford, Some Records of Ethiopia, 1593-1646. Being extracts from The History of High Etiopia or Abassia by Monoel de Almeida, together with Bahrey's History of the Galla, Translated and Edited by C. F. Beckingham and G. W. B. Huntingford, London, Printed for the Hakluyt Society, 1954, pp. 8, 9.

[18] Boies Penrose, op. cit., p. 12.

date vers la mer Rouge pour chercher ce royaume prospère, au gouvernement idéal et apparenté au christianisme. Ils disparurent. Or, voici qu'après de longues années de recherches infructueuses on reçut enfin des nouvelles du Prêtre Jean en provenance des Indes. En 1512 un marchand Arménien nommé Mathieu se présenta chez Albuquerque à Goa avec la prétention d'avoir été envoyé par le Négus Lebna Dengel. Il fut expédié à Lisbonne par le premier bateau. Le roi Emmanuel le combla de cadeaux et d'honneurs et le renvoya aux Indes avec Lopo Soares en 1515.[19] Cette nouvelle dut certainement se répandre en France et dans les Flandres et aurait pu gagner Thomas More lors de son passage à Anvers, la plus grande factorerie portugaise sur la mer du Nord. On pourrait se demander si la disparition subite d'Hythlodée n'aurait pas été inspirée par le retour de Mathieu aux Indes en 1515.

La conception de l'oeuvre de Thomas More en partant de l'Ethiopie aurait donc pu être influencée par la mention de l'Ethiopie dans les lettres de Vespucci, par l'intérêt général que suscitait ce pays au début du seizième siècle, par la circumnavigation toute récente du continent Africain et par sa situation partielle dans l'hémisphère australe. D'autre part, même en transformant le pays en une terre des antipodes, il était possible de se référer à une des plus grandes autorités géographiques de l'antiquité, Strabon lui-même. Cette combinaison était allèchante, car elle permettait de rester dans une vérité relative en employant les récits des navigateurs au sujet de l'Afrique, de l'Arabie et de l'Inde, en les complétant par les nombreuses descriptions de la littérature antique au sujet de l'Ethiopie. Ce qu'il y avait de mieux dans les institutions du monde antique et même de la Renaissance pouvait ainsi être rassemblé par More en un tout, reflété comme dans un miroir à la manière de Crates et d'Homère, avec le consentement de Strabon, pour être projeté dans une Utopie des Antipodes.

---

[19] Charles E. Nowell, A History of Portugal, New York, Toronto, D. Van Nostrand Co., Inc., 1952, p. 81

Cette théorie semblera peut-être un peu hardie. Cependant si on prend l'Ethiopie dans le sens large que lui donnait Strabon, c'est-à-dire une étendue englobant le sud de l'Afrique jusqu'à l'Egypte et s'étendant à l'Arabie et aux pays riverains du Golfe Persique jusqu'à l'Indus, il est possible de trouver dans l'Utopie de More assez de caractéristiques attribuables à une telle Ethiopie pour rendre l'hypothèse acceptable.

En comparant l'Utopie de Thomas More avec le Mundus novus et les Quattuor Americi Vesputii Navigationes, J. H. Lupton avait relevé dans les trois oeuvres ces points communs: le dedain pour l'or, les perles et les bijoux ainsi que l'existence de la communauté de biens.

> In those regions-- the voyager names them very vaguely--"the people live according to nature, and may be called Epicurians rather than Stoics. . . . Property they have none, but all things are in common. They live without a king, without any sovereignty, and every one is his own master." And a little later on: "No kinds of metals are known there except gold, in which those regions abound. This fact was told us by the inhabitants, who asserted that in the inland parts was a great quantity of gold, and that it was not prized or held of any account there." This account was repeated, and expanded in some particulars, in the later treatise referred to by More, in which an account is given of the first four voyages of Vespucci. "Gold, pearls, jewels," the traveller relates, "and all other such like things, which in this Europe of ours we count riches, they think nothing of; nay, they utterly despise them, and care not to have them." Compare with this what More says of the Utopians.[20]

Ce rapprochement n'a pourtant rien de surprenant. L'indifférence des peuples primitifs pour l'or avait également été remarquée par d'autres navigateurs, aussi bien en Amérique qu'en Afrique. Et elle fut remarquée plus tard en Australie. C'est parce que More mentionne le nom de Vespucci que nous pouvons penser à lui plutôt qu'à quelqu'un d'autre.

Sans vouloir diminuer l'influence des lettres du capitaine florentin dans la conception de l'Utopie de Thomas More, il faut quand même leur opposer quelques pages d'Hérodote parlant des Ethiopiens. L'historien et géographe grec nous raconte la

---

[20]Utopia, ed. J. H. Lupton, Introduction, p. xxxviii.



réception d'une ambassade de Cambyse par le roi d'Ethiopie.

> . . . Cambyses . . . despatched them into Ethiopia with these following gifts: to wit, a purple robe, a gold chain for the neck, armlets, an alabaster box of myrrh, and a cask of palm wine. The Ethiopians to whom this embassy was sent, are said to be the tallest and handsomest men in the whole world.
>
> . . . the king of the Ethiops . . . took the chain and the armlets, and asked about them. So the Ichthyophagi explained their use as ornaments. Then the king laughed, and fancying they were fetters, said, "the Ethiopians had much stronger ones. . . ."
>
> When they quitted the fountain the king led them to a prison, where the prisoners were all of them bound with fetters of gold. Among these Ethiopians copper is of all metals the more scarce and valuable.[21]

Thomas More, semble-t-il, n'a fait que remplacer le cuivre par le fer et pour prouver le peu d'importance que les Utopiens accordent à l'or il nous les montre se moquant des ambassadeurs étrangers parés de chainettes en or. Chez eux aussi, l'or sert à entraver les esclaves.

> . . . of golde and silver they make commonlye chamber pottes, and other like vesselles that serve for moste vile uses. . . . Furthermore of the same mettalles they make greate cheynes with fetters and gieves, wherin they tye their bondmen. Finally, who so ever for any offense be infamed, by their eares hange ringes of golde; upon their fingers they were ringes of golde, and about their neckes cheynes of gold. . . .
>
> . . . ther came in iii. Ambassadours . . . in cloth of gold, with great cheines of gold. . . .
>
> Some fownde fawte at theire golden cheynes, as to no use nor purpose, beynge so small and weake, that a bondeman myghte easelye breake them. . . .[22]

Pour Hérodote l'Ethiopie était un pays heureux où les hommes étaient les plus beaux, les plus forts et les plus grands. Ils jouissaient d'une santé parfaite et vivaient cent cinquante ans comme les Utopiens de Thomas More.

Where the south declines towards the setting sun lies the

---

[21]Herodotus, The History of Herodotus, translated by George Rawlinson, edited by Manuel Komroff, New York, Tudor Publishing Company, 1947, pp. 153-54.

[22]Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 175-[illegible]0.

country called Ethiopia, the last inhabited land in that direction. There gold is obtained in great plenty, huge elephants abound, with wild trees of all sorts, and ebony; and the men are taller, handsomer, and longer lived than anywhere else.[23]

On retrouve chez More d'autres échos utopiques d'Hérodote. Le roi des Ethiopiens, comme le roi d'Hérodote, n'était pas héréditaire, mais élu. On le choisissait parmi les guerriers les plus forts, les plus courageux, les plus beaux et les plus sages. Fait curieux, les Ethiopiens pratiquaient une sorte de communauté de biens et obtenaient leur nourriture gratuitement sans aucun échange à la "table du Soleil."

. . . the table of the Sun according to the accounts given of it may be thus described: - It is a meadow in the skirts of their city full of the boiled flesh of all manner of beasts, which the magistrates are careful to store with meat every night, and where whoever likes may come and eat during the day. The people of the land say that earth itself brings forth the food. Such is the description which is given in this table.[24]

Certaines des caractéristiques attribuées à l'Ethiopie par Hérodote subsistèrent jusqu'à la Renaissance. Sa richesse en or et en pierres précieuses resta légendaire pendant tout le Moyen Age. Dans le Lapidaire en français de Mandeville l'Ethiopie est avec l'Inde le pays d'origine des gemmes les plus rares. Cette même particularité revient très souvent dans les récits du seizième siècle et en particulier dans les Paesi novamente retrovati et chez Tomé Pirés. Ce détail qu'on retrouve chez More n'est pas unique et une lecture attentive de l'Utopie permet de reconstituer toute l'économie du pays et de voir qu'elle rappelle beaucoup plus les contrées de la mer Rouge que la Chine ou tout autre pays européen. Tout d'abord le sol n'est pas naturellement riche. "And thoughe theyre soyle be not verye frutefull, nor theyre ayer verye holsome . . . they . . . soo order and husbande theyr grounde wyth dylygente travayle, that in no countreye ys greatter increase, and plentye of corne and cattell. . . ."[25] C'est donc par un travail

---

[23]Herodotus, op. cit., p. 187.

[24]Ibid., p. 153.

[25]Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 211.

assidu que les Utopiens ont réussi à avoir un surplus qu'ils exportent et dont on nous donne une liste.

> . . . of those thynges, wherof they have abundaunce they carry furthe into other contreis greate plenty; as grayne, honnye, wulle, flaxe, woode, madder, purple die felles, waxe, tallowe, lether, and livyng beastes . . . they lacke at home . . . almoste nothynge but Iron.[26]

A première vue, cette liste pourrait tout aussi bien s'appliquer à l'Angleterre ou à tout autre pays agricole d'Europe. Cependant si l'on comprend par "livyng beastes" des éléphants, des chameaux, des lions, des girafes, c'est-à-dire des animaux sauvages, c'est en Ethiopie que les bestiaires les plaçaient le plus souvent. Damião de Gois vendait l'hydromel des Ethiopiens pour le compte de la factorerie d'Anvers jusqu'en Pologne et au Danemark[27] et l'apothicaire Tomé Pirés ne lie le "madder"[28] qu'avec Aden, Zeila et Berbera.

> The merchants of Aden bring the above mentioned goods with the addition of madder, raisins, opium, rosewater, quantities of gold and silver and horses that Aden gets from Zeila and Berbera and the islands of Suakin, in the Strait. . . .[29]

L'importation du fer en Utopie est certainement un fait intéressant à relever. Hérodote disait que le métal le plus rare en Ethiopie était le cuivre. Dans Sensuyt le nouveau monde l'Afrique du sud, appelée également Ethiopie, est pauvre en fer.[30] Cependant ce n'est pas le seul produit qui manque dans ce pays. Thomas More revient très souvent sur la simplicité de l'habillement des Utopiens et à cette occasion il appuie tout particulièrement sur la condamnation de la soie:

> But al the Ambassadours of the nexte contreis, which had bene there before, and knewe the fasions and maners of the Utopians, amonge whome they perceaved no honoure geven to sumptuous and costeley apparell, silkes to be contemned, golde also to be enfamed and reprochefull, were wont to come thether in very homely and simple apparell.[31]

---

[26] Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 170-171.

[27] Marcel Bataillon, op. cit., p. 158.

[28] "Madder," matière première employée à l'époque dans la teinture.

[29] Tome Pires, op. cit., p. 43.

[30] Sensuyt le nouveau monde, pp. 33, 34, 164.

[31] Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 177-78.

Pour toute l'antiquité et pour le Moyen Age la Chine était le pays d'origine non seulement de la soie mais aussi des soieries. Marco Polo et les autres voyageurs se plaisaient à décrire les somptueux accoutrements vestimentaires des Orientaux. Par contre, on dépeint toujours les Africains vêtus d'une rustique tunique blanche de lin ou de laine comparable à celle dont parle Thomas More. C'est là un détail sur lequel Abel Lefranc ne s'est pas arrêté.

Certains critiques ont essayé de prouver que la vigne était autrefois très répandue en Angleterre et que les jardins et les vignobles mentionnés par Thomas More rappellent le paysage de la banlieue londonienne de son temps. L'idée est assez discutable. Par contre, la description des maisons elles-mêmes est tout à fait étrangère aux pays non-méditerranéens.

> But nowe the houses be curiously builded, after a gorgious and gallaunte sort, with .iii. storries one over another. The owte sydes of the walles be made other of harde Flynte or of plaster, or elles of brycke; and the ynner sydes be well strengthened with tymber worke. The rooffes be playne and flatte, covered with a certayne kinde of plaster, that is of no coste, and yet so tempered that no fyre can hurte or peryshe it, and withstandeth the violence of the weether better then anye leade. They kepe the wynde out of their windowes with glasse, for it is there much used; and sumwhere also with fyne lynnen clothe dipped in oyle or ambre. . . .[32]

Pendant tout le Moyen Age ce matériau incombustible semblable au plâtre dont parle Thomas More s'associait à la légende de la salamandre. On croyait que cette bête vivait dans le feu et que sa peau desséchée donnait l'amiante. Dans Placide et Timéo on en fait un produit éthiopien: "On en trouve parfois sur la terre, surtout en Ethiopie et dans Inde la grand . . . leur peau [celle des salamandres] est incombustible. . . ."[33] Le Prêtre Jean en réclamait aussi le monopole dans ses lettres.[34] L'association de l'amiante, du verre à vitre et des toits plats fait penser beaucoup plus à un

---

[32] Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 132-34.

[33] Ch.-V. Langlois, op. cit., p. 300

[34] Ibid., p. 63.

paysage égyptien que nordique ou chinois. Déjà au temps de Marco Polo les villes d'Extrême-Orient se caractérisaient par leurs pagodes et celles d'Europe familières à Thomas More par le style gothique. Cette ressemblance avec l'Egypte est renforcée par la présence autour des maisons de vastes citernes employées pour recueillir l'eau de pluie.[35] Des descriptions similaires se rencontrent souvent dans les récits de pèlerinages en Proche-Orient, tel celui du Seigneur d'Anglure qui date de 1395. Décrivant Le Caire il nous dit:

> Avec ce que celle cité est si grande et si merveilleusement peuplée, elle est tres-bien maisonnée selon l'usage du pays, et y a tresgrandes et tresbelles maisons, et n'y a toit de maison qui ne soit plat dessus sans frestes, et sont couvertes de terraces bien faictes. Au surplus elles sont bien faictes de bois, de pierres et de telz matieres ou près comme plastre; elle est trop mieulx maisonnée que nulle autre cité que nous ayons point veue ou chemy.[36]

Quelques critiques mal informés ont presque fait de Thomas More l'inventeur de l'incubateur. Cet usage était pourtant des plus répandus en Egypte. Arnold von Harff, qui visita Le Caire vers 1498, ne manqua pas de décrire la méthode.

> There is a jesting remark that there is one cock in Cairo. He has under him twenty-four hens, that each hen breeds twelve times a year, having at each brood three or four dozen chickens together, and that therefore they have to eat so many chickens. And indeed it is true. The cock, which is the Sultan, has his twenty-four hens under him and there are stoves with little holes with round cups in which they lay the eggs. Then the ovens are packed round and round with dung, and the hot air of the country, working together, turn the eggs into chickens in three weeks.[37]

Une telle curiosité ne passait pas inaperçue à l'époque et le premier voyageur chrétien à en parler semblerait être Jacques de

---

[35] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 129.

[36] Le Saint Voyage de Jherusalem du Seigneur d'Anglure, publié par François Bonnardot et Auguste Longnon, Paris, Librairie de Firmin Didot et Cie., 1878, p. 59.

[37] Arnold von Harff, The Pilgrimage of Arnold von Harff, translated from the German and edited by Malcolm Letts, London, printed for the Hakluyt Society, 1946, p. 110.

Vitry. Léon l'Africain en fait mention, mais sa géographie de l'Afrique date de 1526.[38] Par contre, on peut supposer que Thomas More connaissait The Travels of Sir John Mandeville dans lesquels on peut lire:

> Also at Cairo . . . there is a common house in that city that is full of small furnaces, and thither bring women of the town their eyren of hens, of geese, and of ducks for to be put into those furnaces. And they that keep that house cover them with heat of horse dung, without hen, goose or duck or any other fowl. And at the end of three weeks or of a month they come again and take their chickens and nourish them and bring them forth, so that all the country is full of them.[39]

Il serait difficile de limiter l'emploi des parfums et des essences aromatisantes dont se servent abondamment les Utopiens aux pays d'Orient et à l'Afrique. Cependant leur usage en Europe était plutôt considéré comme un luxe bien dispendieux. C'est surtout depuis les croisades que ces habitudes raffinées s'étaient répandues dans l'Occident et on peut dire que l'Egypte et l'Asie Mineure jouèrent un rôle important dans la propagation de cette coutume. Deplus, c'est par l'intermédiaire de l'Egypte que ces produits en provenance de l'Ethiopie et de l'Inde gagnaient les marchés occidentaux.

Bien que l'Utopie de Thomas More soit un pays lointain, ce n'est pas un pays isolé et complètement perdu, car il existe un grand courant d'échanges économiques et politiques avec les royaumes limitrophes. Tour à tour, Thomas More nous fait faire connaissance avec les Polylerites, les Macariens, les Anémoliens, les Néphélogètes, les Alaopolitains et les Zapolètes. Tout comme pour les mots "Utopie," "Achorie," "Amaurotes" et "Anhydre," on s'est toujours tenu à une explication purement étymologique des noms de ces voisins des Utopiens. Il est indéniable que Anémoliens veut dire en grec "habitants du pays du vent," que les Néphélogètes

---

[38] Samuel Purchas, Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes, Glasgow, James MacLehose and Sons, 1905, VI, John Leo on Africa, p. 23.

[39] Sir John Mandeville, The Travels of Sir John Mandeville, version of the Cotton Manuscript in modern spelling, London, Macmillan and Co., Ltd., 1905, p. 33.

sont les "fils des nuages" et que les Zapolètes peuvent très bien être "ceux qui sont prêts à se vendre." Cependant, rien dans le texte de Thomas More ne nous empêche de penser qu'en forgeant ces noms l'auteur a pu être influencé par une caractéristique propre à une région géographique. Cette supposition n'est pas complètement nouvelle, car J. Churton Collins dans sa note explicative des Macariens nous dit: "The happy people. . . . Some, however, fancifully think that it refers to the Fortunatae Insulae or "Islands of the Blessed."[40] Une telle explication n'est pas sans fondement puisque Budé dans sa lettre à Lupset écrivait déjà: ". . . Utopia lies outside the bounds of the known world. It is in fact one of the Fortunate Isles, perhaps very close to the Elysian Fields. . . ."[41] Nous avons vu que pour les gens du seizième siècle les Isles Fortunées étaient les Canaries. Quant aux Champs Elysées, Homère les plaçait à l'extrémité ouest du monde connu, sur les rivages de l' "Oceanus," au même endroit où il situait l'Ethiopie, ainsi qu'il en ressort de l'analyse de Strabon dans sa Géographie.[42] Il serait encore possible de dériver le mot Macariens de Macae, pays qui se trouve tantôt en Afrique, comme chez Hérodote,[43] tantôt en Arabie du sud, comme chez Eratosthène et Strabon.[44] J'avancerais enfin Macaire comme racine d'origine possible. Cette dernière hypothèse est d'autant plus intéressante que deux ermites du même nom tiennent une place primordiale sinon dans l'histoire des ordres monastiques, tout au moins dans les récits sur leurs origines. On raconte qu'au quatrième siècle auraient vécu en Egypte Macaire le Grand et Macaire d'Alexandrie. L'un se retira dans le désert de Sceté et l'autre dans celui de Nitrie, où des milliers de disciples vinrent vivre auprès d'eux dans la solitude et la pauvreté. Ce mode de vie austère aurait pu inspirer Thomas More dans le choix d'un nom pour un royaume dont le monarque promettait, en montant

---

[40] Utopia, ed. J. Churton Collins, pp. 178-39.

[41] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. lxxxix.

[42] Strabo, op. cit., I, Book 1, 3., p. 5

[43] Herodotus, op. cit., p. 257.

[44] Strabo, op. cit., VII, Book 16, 3. 2, p. 301.

sur le trône, de ne jamais avoir plus de mille livres d'or ou d'argent dans son trésor.

J. H. Lupton avait déjà suggéré que les Zapolètes pourraient désigner dans l'esprit de Thomas More les mercenaires suisses si nombreux dans les armées européennes de son époque.[45] Bien que cette supposition ne place pas ce peuple en Afrique ni en Asie Mineure, elle corrobore néanmoins notre méthode. Thomas More lui-même lie ses voisins mythiques avec la géographie réelle quand il fait dire à Hythlodée que les Polylerites sont une peuplade de la Perse.[46] Il n'y a donc aucune raison de s'en tenir à la seule interprétation négative des Anémoliens, des Néphélogètes et des Alaopolitains. De tels noms ont été souvent employés par les auteurs anciens et par les navigateurs de la Renaissance dans le but de décrire d'une manière très imagée les fleuves, les montagnes et les pays. Ils ne choisissaient pas toujours ces noms parmi les saints des calendriers. Certains nous sont restés, d'autres sont disparus. Les voyages de Vespucci nous en donnent de très bons exemples.

> From the fourteenth to the twenty-fourth of July he followed the shore, naming the first two hundred miles the "Quiet Coast" (Costa Plaida). The huge Bay de S. Marcos was named the "Beautiful Gulf" (Golfo Fremoso).
>
> His pilots recorded the outstanding features of the coast-line, such as "level" (plano), "sandy coast" (costa de arena), "River of Trees" (Rio de arboledos), "Point Beautiful" (P. fermose), "similar coast" (costa pareja, meaning "more of the same"), "Black Mountain" and "Gloomy River" (M. Negro and Rio Negro), and "Gulf of Reefs" (G. de arecifes).
>
> They had set up crosses here and there . . . but now they were out of wood. . . . They expressed this deficiency in the naming of the "River of the Lack of a Cross" (Rio dele fallo una cruz).
>
> . . . and on the 22d or 23d, [they] entered a "River of Empty Casks" (Rio de bazia bariles) to take on water. . . .[47]

---

[45] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 252, note 1.

[46] Ibid., pp. 64-65.

[47] Frederick J. Pohl, op. cit., pp. 56, 57.

Il n'est pas besoin d'aller au bout du monde pour rencontrer l'Anhydre, la "rivière sans eau" de Thomas More; il suffit pour cela de se rendre dans le midi de la France, en Espagne ou en Italie. Les torrents à sec, aux lits encaissés n'y manquent pas et il n'en faut pas moins des ponts pour les routes qui les traversent. Vu sous cet angle, l'Anhydre ne serait qu'un oued africain dont le niveau d'eau serait maintenu artificiellement comme l'était le Nil en Egypte. Thomas More nous a d'ailleurs bien dit que l'Utopie était naturellement peu riche et que seul le travail des hommes en avait fait une contrée fertile.

Dans un tel système les Achoriens, ces "hommes sans pays," pourraient être assimilés aux nomades arabes dont l'empire au temps de Thomas More s'était désintégré en califats indépendants. En ce qui concerne les Anémoliens, il serait tout à fait raisonnable de les situer entre l'Afrique et l'Inde, car ces régions étaient associées dans les esprits du début du seizième siècle avec les vents saisonniers ou moussons dont se servaient les navigateurs pour atteindre les Indes. Pour les Persans eux-mêmes, l'Europe était la "région par delà des vents."

> All these provinces are ruled by the Sheikh Ismail, who is known there in the regions behind the wind as the Equaliser (Jguoalador) or Sophy. . . . And the whole of Europe is known here [in Persia] as the people behind the wind.[48]

Relier la Perse et l'Utopie n'a rien d'extraordinaire. En dehors de Taprobane et de Calicut, ce pays est la seule donnée géographique précise qui revienne fréquemment dans le texte de l'auteur anglais. On a déjà noté que les Polylerites habitent quelquepart en Perse. Le fait est accepté par les critiques sans aucun commentaire tout comme la description de la langue des Utopiens.

> For I thynke that thys nation tooke their beginninge of the Grekes, bycause their speche, which in all other poyntes is not muche unlyke the persian tonge, kepeth dyvers signes and tookens of the greke langage in the names of their cityes and of theire magystrates.[49]

---

[48] Tome Pires, op. cit., p. 23.

[49] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 214.

Il y a lieu de se demander pourquoi Thomas More emploie des termes géographiques exacts dans la caractérisation de la langue de son pays "imaginaire." Ne serait-ce pas là une façon de nous indiquer un des éléments importants de l'architecture de son Utopie? L'analyse de la citation donnée plus haut semble indiquer que l'Utopie est un pays à la fois proche de la Perse et pas trop éloignée de la Grèce pour pouvoir en subir l'influence. De nouveau l'Asie Mineure et les régions voisines de la mer Rouge sont celles qui répondent le mieux à ces exigences. Où serait la logique en la plaçant ailleurs? S'il s'agissait d'une province dont la langue est un mélange de français et d'allemand, on penserait immédiatement à l'Alsace et on n'irait pas la chercher en Chine.

Comme la religion tient une place importante dans l'Utopie de More, certaines pratiques religieuses d'origine orientale qu'on y trouve pourraient permettre d'identifier le pays décrit par More avec la région de la mer Rouge.

> There be dyvers kyndes of religion, not only in sondry partes of the Ilande, but also in dyvers places of everye citie. Some worshyp for God the sunne; some the mone; some some other of the planetes. There be that gyve worshyp to a man that was ones of excellente vertue or of famous glory, not only as God, but also as the chiefest and hyghest God. But the moste and wysest parte (reiectynge al thies) beleve that there is a certayne Godlie powre unknowen, everlastyng, incomprehensible, inexplicable, farre above the capacitie and retche of mans witte, dispersed through out all the worlde, not in bygnes, but in vertue and powre. Hym they call the father of all.
>
> To hym allone they attrybute the begynnynges, the encreasynges, the procedynges, the chaunges, and the endes of all thynges. Nother they gyve devine honours to any other then to hym. Yea, all the other also, though they be in divers opinions, yet in this pointe they agree all togethers with the wisest sort, in belevynge that there is one chiefe and pryncipall God, the maker and ruler of the hole worlde; whome they all commonly in theire countrey language call Mythra.[50]

Selon J. H. Lupton et ses disciples, Thomas More aurait uniquement inclus Mithra dans son texte pour justifier la mention

---

[50]Utopia, ed. J. H. Lupton, pp. 266-67.

de la Perse dans sa description de la langue des Utopiens.[51] Ils associent Mithra au "Dieu-Soleil" dont parle Strabon.

> Now the Persians do not erect statues or altars, but offer sacrifice on a high place, regarding the heavens as Zeus; and they also worship Helius [the Sun], whom they call Mithras, and Selenê [the Moon] and Aphroditê, and fire and earth and winds and water. . . .[52]

On est pourtant enclin à penser que Thomas More en savait plus long sur le Mithraïsme que ce que nous en dit Strabon et même Plutarque. La description de Thomas More fait du Mithraïsme une religion beaucoup plus proche du christianisme que du paganisme. Mithra est un Dieu éternel, tout puissant, créateur de toute vie, défenseur des faibles, juste, bon, unique. C'est pour ces qualités spirituelles chrétiennes et non à cause de sa ressemblance avec le "Dieu-Soleil" que Mithra a dû être choisi par More. En parlant du Mithraïsme Cumont nous dit:

> The Persian dualism was not only a powerful metaphysical conception; it was also the foundation of a very efficacious system of ethics, and this was the chief agent in the success of the mysteries of Mithra during the second and third centuries in the Roman world then animated by unrealized aspirations for more perfect justice and holiness.
>
> A sentence of the Emperor Julian, unfortunately too brief, tells us that Mithra subjected his worshippers to "commandments" and rewarded faithful observance both in this world and in the next. . . .
>
> Mithra was always the god invoked as the guarantor of faith and protector of the inviolability of contracts. . . .
>
> In addition to respect for authority it preached fraternity. . . .
>
> Mithraic baptism wiped out moral faults; the purity aimed at had become spiritual.
>
> . . . It taught that the world is the scene of a perpetual struggle between two powers that share the mastery; the goal to be reached is the disappearance of evil and the uncontested dominion, the exclusive reign, of the good. . . . The antagonism between heaven and hell was extended into the life hereafter. . . .
>
> Of all the Oriental cults none was so severe as Mithraism, none attained an equal moral elevation, none could have had so strong a hold on mind and heart. . . . Persian dualism introd-

---

[51] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 267, note 2 et ed. J. Churton Collins, p. 235.

[52] Strabo, op. cit., VII, Book 15, 3. 13, p. 175.

uced certain principles into Europe that have never ceased to exert an influence . . . after having resisted in the Orient the power of absorption of Hellenism, and after having checked the Christian propaganda, they even withstood the destructive power of Islam. Firdusi (940-1020) glories in the ancient national traditions and the mythical heroes of Mazdaism. . . .

An oft-quoted sentence of Renan's says: "If Christianity had been checked in its growth by some deadly disease, the world would have become Mithraic."[53]

L'Eglise catholique avait toujours mené une lutte sourde et continue contre cette influence orientale dont il était difficile d'attaquer ouvertement les positions sans se compromettre à cause des nombreux points communs aux deux croyances.

C'est la présence du Mithraïsme en Utopie qui permettrait également d'expliquer la liberté relative dont jouissent les esclaves dans ce pays. ". . . the discipline of Mithraism, so productive of individual energy, and the democratic organization of its societies in which senators and slaves rubbed elbows, contain a germ of liberty,"[54] nous dit encore Cumont.

Les connaissances de Thomas More en matière d'histoire religieuse étaient étendues; pour lui la Perse pouvait paraître un berceau des religions dont les idées avaient laissé leur cachet sur les premiers écrivains néo-platoniciens et sur la pensée du Moyen Age.

A curious passage in Porphyry shows that the earliest neo-Platonists had already admitted Persian demonology into their system. . . .

It is generally admitted that Judaism took the notion of an adversary of God from the Mazdeans along with portions of their dualism. It was therefore natural that Jewish doctrine, of which Christianity is heir, should have been closely allied to the mysteries of Mithra. A considerable part of the more or less orthodox beliefs and visions that gave the Middle Ages their nightmare of hell and the devil thus came from Persia by two channels: on the one hand Judeo-Christian literature, both

---

[53] Franz Cumont, The Oriental Religions in Roman Paganism, with an Introductory Essay by Grant Showerman, Authorized Translation, Chicago, The Open Court Publishing Company, 1911, pp. 154-60.

[54] Ibid., p. 161.

> canonical and apocryphal; and on the other, the remnants of the Mithra cult and the various sects of Manicheism that continued to preach the old Persian doctrines on the antagonism between the two world principles.[55]

Le caractère persan des Utopiens est également souligné par l'emploi du terme "Barzanes" pour désigner le chef suprême du pays.

> Owt of this ordre of the learned be chosen ambassadours, priestes, Tranibores, and finallye the prince him selfe; whome they in their olde tonge cal Barzanes, and by a newer name, Adamus.[56]

J. H. Lupton motive l'usage du mot "Barzanes" par le besoin d'avoir un nom à consonnance persane. Collins y voit le nom d'un roi arménien emprunté à Diodorus Siculus. Aucune de ces interprétations ne suscite l'idée d'un sage et d'un savant avec une formation à caractère religieux. Cette combinaison complexe se rencontre cependant chez Lucien que Thomas More connaissait très bien pour l'avoir traduit. Lucien nous raconte que Menippus voulant se rendre en enfer loua les services d'un vénérable mage chaldéen de Babylone du nom de Mithrobarzanes. On retrouve ici à la fois Mithra et Barzanes.

> Then one night, as I lay awake worrying about it [which philosophy to follow], I decided to go to Babylon and consult an expert in Zoroastrian magic. . . .
>
> I jumped out of bed right away, and set off at full speed for Babylon. There I had an interview with a very wise and incredibly learned Chaldean, with white hair and a most impressive beard, whose name was Mithrobarzanes. I told him what I wanted, invited him to state his own fee, and with some difficulty persuaded him to act as my guide.[57]

A propos, c'est au cours de cette expédition en enfer que Menippus visite aussi les Champs Acherusians, rendez-vous dans l'autre monde des héros et des héroines et dont le nom aurait peut-être pu suggérer à Thomas More l'Achorie.

A côté de ces particularités propres à la Perse, l'Utopie

---

[55]Cumont, op. cit., pp. 152-54.

[56]Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 148.

[57]Lucian, Satirical Sketches, translation by Paul Turner, London, Penguin Books, 1961, pp. 100-01.

renferme une foule de remarques distinctives des pays nouvellement découverts. La comparaison du texte de Thomas More avec Sensuyt le nouveau monde et navigations faictes par Emeric Vespuce Florentin que More devait connaître démontre l'existence chez les peuples de ces pays de nombreuses pratiques religieuses similaires à celles des Utopiens.

Dans un chapitre consacré aux "Coustumes et choses de Calichut" on retrouve l'adoration du soleil, de la lune et des animaux, ainsi que les coutumes funéraires des Utopiens.

> Qua(n)t le roy meurt les gentiz ho(mm)es le brulent et ses femmes avec luy ilz brulent le roy avec du boys de Sandal pour le honnourer. . . . Les hommes de basse condition ilz les enterrent. . . . Ceulx icy sont naturellement ydolatres/et adorent le Soleil/ la lune/ et les vaches/ et si aucun tuoit une vache on le tueroit. . . .[58]

La croyance en un Dieu tout puissant, la tolérance, l'intérêt pour la religion chrétienne et les longues discussions décrites par Hythlodée se rencontrent très souvent dans les descriptions de l'Ethiopie comprise dans le sens géographique de l'époque.

> La foy de ces premiers mores est de macommet mais pourtant ilz ne sont pas si fermes en ladicte loy comme sont les mores bla(n)cz et mesmement le menu peuple/ mais neantmoins les seigneurs tiennent la loy dudict Macommet/ pource tiennent avecques eulxaulcuns prestres des Azanaghi ou voirement des Arrabes/ Lesquelz donnent aulcuns enseignemens a iceulx seigneurs des mores touchant ladicte loy machometaine. En leur disant que ce seroit gra(n)t honte estre seigneur et vivre sans aucune foy de dieu et faire comme faict so(n) menu peuple lequel vit sans loy. Et pour ceste raison pour non avoir eu iamais conversation aultre que avec ceulx deditz Azanaghi ou voirement daucuns Arrabes ilz sont convertis a ladicte loy de Macommet/ mais depuis quilz ont eu conversation avec les crestie(n)s ilz y croyent moins pource que noz coustumes leur plaisent/ et davantaige en voyant noz richesses es notre engin q(ue) est plus proffitable q(ue) le leur ilz die(sen)t que celuy dieu q(ui) nous a donne tant de bonnes choses monstre ung signe de gra(n)t amour avec nous parquoy ne peut estre que il ne nous ait donne une bonne loy Maisque neanmoins leur loy est bonne et que en icelle on se peult sauver si comme nous povons faire en la nostre.[59]

---

[58] Sensuyt le nouveau monde, p. 104.

[59] Ibid., pp. 31-32.

Vers le soir il ap(p)ellent ses azanaghi . . . et avec eulx il (le roi) entroit en ung certain lieu . . . et lui estant sur les piedz et aucu(n)effois regarda(n)t vers le ciel souve(n)tefois se inclinoit et basoit la terre et tout ce que faisoye(n)t ses prestres aussi faisoit le dict seigneur budomel et les autres qui estoyent avec luy par lespace de demye heure. Et quant ilz eure(n)t achevé il me demanda quil men sembloit et pource quil avoit gra(n)t plaisir douyr reciter aucune chose de nostre foy il me dist que ie luy en voulisse dire aucune chose et ce luy dis que la sienne estoit faulce et que ceulx qui la luy monstroyent estoye(n)t trompeurs et la avec plusieurs raisons luy montray que sa foy estoit faulce. Et la nostre estre vraye etfaicte en tant que ce faisoit courroucer ses meilleurs de sa foy/ le dit seigneur sen ricit et disoit nostre foy estre bo(n)ne pour ce q(ue)l ne pourroit estre autrement veu que dieu nous eust do(n)ne ta(n)t de bonnes et riches choses et si grand engin/ mais q(ue) encores ilz avoie(n)t bo(n)ne loy laq(ue)lle ilz tenoient de bo(nn)e raiso(n) et q(ui)lz se povoient mieux sauver q(ue) no(u)s autres crestiens ce que dieu estoit iuste seign(eu)r q(ue) a no(us) en cestuy mo(n)de il nous a donne tant de biens et richesses et a eulx more co(mm)e riens au regard des nostres et queoar ainsi dieu nous avoit do(n)ne en ce monde le paradis et en lautre ilz le devoie(n)t avoir et cela il monstroit aucunes bonnes raisons il avoit bo(n) entendement dhomme et mo(u)lt et lui plaisoit le fait des crestie(n)s et ie suis certain que facilement on leust peu co(n)vertir a nostre foy si neust este la paour de perdre son estat.[60]

Une autre des préoccupations de Thomas More fut de donner à son Utopie une histoire dont les premiers documents écrits remontaient à 1760 ans. Le nom ancien du pays était "Abraxa." Le roi Utopus en fit la conquête, changea le nom, transforma le royaume en une île en creusant un canal, le pacifia, introduisit des lois justes, prêcha la tolérance et rendit prospère des terres naturellement peu fertiles. Bien que les Utopiens eussent des voisins, ils recevaient très peu de visiteurs, et ceux des pays lointains étaient rares. Les chroniques racontaient qu'environ 1200 ans avant l'arrivée d'Hythlodée "a certein shyppe was loste by the Ile of Utopia whiche was driven thither by tempest. Certeyn Romayns and Egyptyans were caste on lande, whyche after that never wente thence."[61]

---

[60] Sensuyt le nouveau monde, pp. 39-40.

[61] Utopia, ed. J. H. Lupton, p. 112.

On appelait par ce nom "Aoraxas" des pierres gravées que l'on rencontre dès le début du deuxième siècle. Ces amulettes représentaient généralement des êtres monstrueux au corps humain surmonté d'une tête de lion ou de coq avec des pieds en forme de reptile, le tout rappelant certaines divinités égyptiennes ou orientales. Saint Augustin nous apprend que ce nom était employé par les gnostiques de la secte de Basilide pour désigner leur Dieu suprême. Le nom ancien de l'Utopie évoquerait donc une région proche de la mer Rouge et serait étroitement relié au Mithra persan qui lui aussi était représenté à l'origine par une divinité à la forme humaine affublée d'une tête de lion et de pieds pareils à des serpents. Par son côté gnostique ce nom rappellerait Alexandrie, le foyer du gnose chrétien.

Ce nom se prête aussi à une seconde interprétation toute différente. Il est assez proche de "Abassia" qui figure sur les cartes de l'époque et désigne l'Ethiopie actuelle. Tomé Pirés l'épelait "Abixia"[62] et Almeida écrivait au début du dix-septième siècle que les Ethiopiens se nommaient "Habex" un mot qui venait de l'arabe ou du turc et qui ne voulait dire rien du tout.[63] Il est à noter que "Utopia" ressemble à "Ethiopia" tout comme "Abassia" ou "Abixia" est semblable à "Abraxa." Il est singulier que la capitale "Amaurote" ait un correspondant étrangement voisin dans le nom de "Hamara," région dont le peuple servit de noyau au royaume de l'Ethiopie, possédait sa littérature propre et avait une version des Saintes Ecritures vieille de près de 1200 ans, âge qui correspond à celui des chroniques analogues dont parle More dans son Utopie. D'après la légende, Frumence et Edesius, l'un Egyptien et l'autre Romain, auraient fait naufrage sur les côtes de la mer Rouge au début du quatrième siècle de notre ère et auraient été sauvés et emmenés en Ethiopie où ils servirent à la cour d'Axoum. Selon Rufin ce serait Frumence qui aurait introduit le christianisme en

---

[62] Tome Pires, op. cit., II, p. 328.

[63] G. F. Beckingham and C. W. B. Huntingford, op. cit., p. 7-8.

PLANCHE XII

Vis-à-vis p. 83.

W.G.L. Randles, op. cit.,(Reproduction de la carte 4.)



Le continent africain d'après la Mappemonde Catalane de 1450.

D'après la reproduction dans A. Kammerer, *Mer Rouge... &c.* Tome II, Pl. CXXXVI.

Voir aussi à la page 12.

Ethiopie vers l'an 330. Il est à supposer que Thomas More connaissait les écrits de Rufin, un ami de Jérôme et un adepte d'Origène, dont l'Histoire ecclésiastique avait servi de source et de modèle à Eusèbe.

Même la forme lunaire et le caractère insulaire de l'Utopie présentent des similitudes avec l'Ethiopie. En effet, il existe une mappemonde catalane de 1450 sur laquelle le sud de l'Afrique, c'est-à-dire la partie correspondant dans l'esprit des hommes du début du seizième siècle à l'Ethiopie, est représenté en forme de nouvelle lune,[64] séparée du reste du continent par un trait. Rappelons aussi que l'île de Madagascar s'appelait autrefois "Ile de la Lune" chez les Arabes. Strabon assimilait l'Ethiopie à Meroes et la décrivait toujours comme étant une île.

> . . . the Nile . . . (stretches toward the south for more than ten thousand stadia, and is of such width that it contains islands with many thousands of inhabitants, the largest of which is Meroë, the residence of the King and the metropolis of the Ethiopians). . . .[65]

L'Ethiopie est enfin liée dans la littérature ancienne avec cette fameuse "Ile Sacrée" ou "Island of Blest" d'Evnèmere dont certaines idées religieuses se retrouvent chez Thomas More. Cette île se trouvait près du litoral de l'Arabie Heureuse. C'est également entre l'Arabie, l'Ethiopie et Palimbothra aux Indes que se situe l'île mystérieuse dont parle Diodore de Sicile, dans les navigations de Iambulus. Il nous raconte que tous les 600 ans les Ethiopiens envoyaient deux hommes vers une île sacrée car cette visite assurait à l'Ethiopie une période de bonheur et de prospérité pour les 600 ans à venir.[66]

Il n'est pas dans mon intention de prétendre que l'argumentation présentée au long de ce chapitre est une preuve absolue de l'identité de l'Afrique avec l'Utopie de Thomas More. Cependant, vu le nombre et le poids des preuves circonstancielles, il est

---

[64] Voir Planche

[65] Strabo, op. cit., I, p. 119.

[66] Samuel Purchas, op. cit., I, pp. 215-20.

raisonnable de conclure que l'Utopie de Thomas More évoque une Ethiopie à cheval sur l'Afrique Orientale et l'Asie Mineure. L'idée est d'autant plus attrayante qu'elle se retrouve chez Rabelais. Une étude identique de l'Utopie de Rabelais permet de démontrer que par des moyens indépendants de ceux employés par More, il arrive à traduire les mêmes préoccupations géographiques. Et, tout en étant complètement différents, les éléments dont il fait usage rappèlent eux aussi pour l'esprit de la Renaissance les régions limitrophes de la mer Rouge.

CHAPITRE IV

LA GEOGRAPHIE CHEZ RABELAIS

Il a été signalé à maintes reprises dans cette étude que les "régions problématiques qui excitèrent à un si haut point la curiosité des contemporains" de Rabelais étaient loin d'être le "Cathay," comme l'a suggéré Abel Lefranc. Après avoir fait l'examen de tous les ouvrages géographiques en français parus en France entre 1480 et 1609 Atkinson est arrivé à la conclusion que les lecteurs du seizième siècle s'intéressaient avant tout aux Turcs et à leur Empire.

> En faisant abstraction d'une quarantaine d'impressions de Cosmographies, qui traitent de tous les continents (dans lesquelles l'importance accordée à l'Asie est de beaucoup plus grande que celle accordée à l'Amérique) et en faisant abstraction de quatre-vingt Histoires traitant de plus d'un continent (dont une vingtaine ne font pas mention du Nouveau Monde), il résulte, pour les livres "géographiques" de la Renaissance, par nombre d'impressions, et sans considérer les brochures, le bilan suivant: 80 sur les Turcs, plus de 50 sur les Indes Orientales, plus de 50 sur les autres pays de l'Asie, 40 sur l'Amérique, 5 sur l'Afrique, et 4 sur les Pays Septentrionaux.[1]

Les Indes Orientales dont parlent ces livres s'arrêtent généralement au Gange et le terme "Inde" est pris très souvent dans le sens très vaste que l'on a défini au second chapitre de cette étude. Quant aux 50 livres "sur les autres pays de l'Asie," Atkinson y inclut tous ceux "qui traitent de l'Asie en général plutôt que de traiter particulièrement des Turcs ou des rivages conquis par les Portugais."[2] Les Voyages à Jérusalem, si populaires à l'époque, en forment la majeure partie; on en compte 35. Pour ce qui est du reste, on y traite avant tout du Proche-Orient, de l'Arabie et des pays limitrophes de la mer Rouge. Toujours d'après Atkinson, l'Extrême-Orient prend très peu de place dans la littérature du début du siècle. Le premier livre en français sur la

---

[1] Geoffroy Atkinson, op. cit., p. 11.

[2] Ibid., p. 11.



Chine ne parut qu'en 1588, c'est-à-dire 35 ans après la mort de Rabelais.

> L'Histoire du grand Royaume de la Chine, par Gonzales de Mendoza, a paru cinq fois entre 1588 et 1609. C'est la seule grande description de la Chine et des Chinois qui ait paru en français pendant toute la Renaissance.[3]

Si l'on arrête le répertoire bibliographique[4] d'Atkinson en 1553, on obtient une liste de 95 livres qui, à de rares exceptions près, sont consacrés surtout à l'Asie mineure, à l'Afrique Orientale et au Moyen-Orient. Il faut rappeler que l'Asie des débuts de la Renaissance allait encore jusqu'au Nil et comprenait l'Egypte. C'est au titre de pays riverain de la mer Rouge qu'une partie de l'Ethiopie y était souvent rattachée. Bien plus que la Chine l'Ethiopie était à l'époque l'objet d'un intérêt particulier.

> Ce qui est important au point de vue de la conception du monde et des peuples, cependant, c'est que les lecteurs de la Renaissance ont pu apprendre, par les très nombreux ouvrages sur l'Ethiopie et sur l'Asie, qu'il y avait d'autres monarques de grande importance que le Sultan de Turquie, le Schah de Perse (qu'on appelait "le Sophi") et le Sultan d'Egypte, qu'on connaissait depuis longtemps déjà. Beaucoup plus loin que la Perse et l'Egypte, il y avait non seulement un mystérieux Prêtre-Jean--très difficile à trouver--mais aussi des rois très réels, qui figuraient dans le commerce des épices.[5]

Toute la démonstration d'Abel Lefranc est donc fondée sur une hypothèse purement gratuite, dérivant de connaissances modernes complètement inexistantes au temps de Rabelais. On peut en effet se demander si, pour Rabelais, Aden était "l'escale naturelle" et "la sentinelle avancée du Vieux Monde du côté de l'Inde et du Cathay" au même titre que pour Abel Lefranc.[6] D'autre part, une étude même sommaire de la démonstration d'Abel Lefranc dévoile une argumentation basée sur une suite de suppositions n'ayant aucun lien avec le texte de Rabelais lui-même. C'est en vain que l'on essaie d'y

---

[3] Geoffroy Atkinson, op. cit., p. 26.

[4] Ibid., pp. 433-79.

[5] Ibid., p. 53.

[6] Abel Lefranc, op. cit., pp. 10-11.

retrouver les éléments qui ont permis à Lefranc d'associer avec une telle certitude "l'Utopie" de Rabelais à une région située "du côté de la Chine ou Cathay, au-dessus de cet empire" c'est-à-dire à "la Sibérie actuelle."[7] Bien au contraire, un examen minutieux de ce texte permet de démontrer que Grandgousier, Gargantua et Pantagruel ne possèdent aucune caractéristique de géants asiatiques et que leur royaume n'a rien d'un pays Mongol ou Chinois. Il est même difficile d'imaginer que Rabelais ait pu penser à la Chine en concevant son Utopie.

Dans tout son oeuvre Rabelais ne fait allusion qu'une seule fois à la Chine, et cela bien tard, au premier chapitre du Quart Livre. C'est près de ce pays qu'il situe l'oracle de la dive Bacbuc: "Veu que l'oracle de la dive Bacbuc estoit près Catay, en Indie supérieure."[8] Il est à noter que les onze premiers chapitres du Quart Livre furent remis au libraire Pierre de Tours à Lyon en juillet 1547. Par ailleurs, dans les derniers chapitres du Tiers Livre dont le privilège date de 1545, il lui arrive de comparer le fameux "Pantagruelion" aux "arores lanificques de Seres."

> Toutes les arbres lanificques des Seres, les gossampines de Tyle en la mer Persicques, les cynes des Arabes, les vignes de Malthe ne vestissent tant de persones que faict ceste herbe seulette.[9]

Pour les auteurs anciens les Sères habitaient au nord de l'Inde ou au delà de l'Inde. Leur pays est parfois appelé la Sérique. C'est chez eux que les légendes du Moyen Age plaçaient un arbre merveilleux sur lequel poussait de la laine. Cet arbre, déjà mentionné par Pline et Virgile, pourrait être le cotonnier ou le mûrier qui sert à l'élevage du ver de soie. Les critiques modernes identifient le pays des Seres avec le Tibet ou la Chine, mais il serait bien difficile d'affirmer qu'il en était de même pour Rabelais et ses contemporains. Si ces régions dont Rabelais parle si peu et si tard dans sa vie, doivent cependant être consi-

---

[7]Abel Lefranc, op. cit., p. 17.

[8]Quart Livre, éd. A.L., VI, chap. i, pp. 80-81.

[9]Tiers Livre, éd. A.L., V, chap. li, p. 366.

dérées comme la patrie de Grandgousier, Gargantua et Pantagruel, il y a lieu de demander à tous les défenseurs de la thèse d'Abel Lefranc pourquoi Rabelais n'en fait pas mention plus tôt. Il n'existe chez Rabelais aucun lien évident entre le "Catay" non loin duquel se trouve "l'oracle de la dive Bacbuc" et "l'Utopie" qui apparaît pour la dernière fois au premier chapitre du Tiers Livre. C'est donc en vain que l'on se demande comment Abel Lefranc a pu se permettre d'en faire le rapprochement.

La rareté des noms propres géographiques de l'Extrême-Orient dans l'oeuvre de Rabelais contraste singulièrement avec l'abondance des noms de pays, de mers, de fleuves et de montagnes, de villes et de peuples d'Asie Mineure, de l'Afrique Orientale et du Moyen-Orient. Il semble que l'esprit de Rabelais était surtout préoccupé par la Turquie, l'Egypte, la Terre Sainte, l'Ethiopie, l'Arabie, la Perse et l'Arménie. En d'autres mots, le monde de Rabelais se limitait aux trois continents traditionnels du Moyen Age et de l'Antiquité, avec l'Inde pour limite connue à l'Est. Il nous esquisse lui-même cette "mappemonde."

> Ta barbe, par les distinctions du gris, du blanc, du tanné et du noir, me semble une mappemonde. Reguarde icy; voy là Asie; icy sont Tigris et Euphrates; voy là Afrique; icy est la montaigne de la Lune; voydz tu les Paluz du Nil? Deçà est Europe; voydz tu Theleme? Ce touppet icy, tout blanc, sont les mons Hyperborées.[10]

Ce passage permet de déterminer non seulement le cadre général des connaissances cartographiques de l'auteur, mais aussi les principaux centres d'attraction des divers continents: vallée du Tigre et de l'Euphrate, vallée et sources du Nil, vallée de la Loire avec Thélème. Les limites du monde réel de Rabelais sont établies de bonne heure dans son oeuvre et paraissent peu changées par la suite. C'est de la bouche de Thaumaste, l'érudit anglais venu discuter avec Pantagruel, que nous en faisons la connaissance pour la première fois. Il nous dresse en effet une liste de philosophes qui n'ont pas hésité à se rendre aux endroits les plus reculés du monde pour y discuter avec de grands sages.

---

[10] Tiers Livre, éd. A.L., V, chap. xxviii, p. 214.

MAP III

EUROPA
ARGIPPÆI
THYSSAGETÆ
ARIMASPI
ISSEDONES
MASSAGETÆ
SOGDI
BACTRI
BUDINI AND GELONI
R. Tanais
SAUROMATÆ
NEURI
SCYTHIA
R. Tyras
R. Hypanis
R. Borysthenes
GEORGI
NOMADES
ROYAL SCYTH
PALUS MÆOTIS
Caucasus
CASPIAN SEA
EUXINE SEA
Olbia
Istria
Sinope
COLCHI
SASPIRES
ARMENIA
ROYAL ROAD
Sardes
CYPRUS
MEDIA
MATIENI
PERSIS
Susa
CISSIA
Babylon
Tigris R.
Euphrates R.
ASIA
Caspapyrus
INDIANS
Indus R.
ARABIA
ARABIAN GULF
ERYTHRÆAN SEA
AGATHYRSI
Maris R.
R. Ister
GETÆ
THRACIA
Mt. Hæmus
ILLYRII
ENETI
OMBRI
TYRRHENI
Alpis R.
Carpis R.
Pyrene
CELTÆ
CYNETES
LIGYES
IBERES
TARTESSUS
GADEIRA
COLUMNS OF HERCULES
SARDO
Soloeis Pr.
Carthago
LOTOPHAGI
SYRTIS
Cyrene
R. Nilus
Memphis
Thebes
Syene
Meroe
Automoli
LIBYA THERIODES
(REGION OF WILD BEASTS)
ATLANTES
Atlas M.
ATARANTES
GARAMANTES
AUGILA
AMMONIUM
LIBYA
R. Nilus
ATLANTIC SEA
ÆTHIOPIANS
MACROBIANS

THE WORLD ACCORDING TO HERODOTUS

> Comme il nous feust manifestement demontré en la royne de Saba, que vint des limites d'Orient et mer Persicque pour veoir l'ordre de la maison du saige Salomon et ouyr sa sapience; en Anarchasis, qui de Scithie alla jusques en Athenes pour veoir Solon; en Pythagoras, qui visita les vaticinateurs Memphiticques; en Platon, qui visita les Mages de Egypte et Architas de Tarente; en Apolinius Tyaneus, qui alla jusques au mont Caucase, passa les Scytes, les Massagettes, les Indiens, naviga le grand fleuve Physon jusques es Brachmanes, pour veoir Hiarchas, et en Babyloine, Caldée, Medée, Assyrie, Parthie, Syrie, Phoenice, Arabie, Palestine, Alexandrie, jusques en Ethiopie, pour veoir les Gymnosophistes.[11]

Le monde connu de Rabelais semble ainsi aller à l'Orient jusqu'à la "mer Persicque, . . . jusques au mont Caucase . . . jusques es Brachmanes [sur le Physon] . . . jusques en Ethiopie."

Cette image du monde rabelaisien se retrouve à peu de choses près tout au long de son oeuvre. Le plan de la conquête du monde exposé par les lieutenants de Picrochole dans Gargantua englobe ces mêmes régions: une armée prendra soin de Grandgousier, tandis que l'autre, après avoir conquis le sud de la France passera en Espagne et au Portugal, puis déferlera sur le nord de l'Afrique.

> Et oppugnerez les royaulmes de Tunic, de Hippes, Argiere, Bone, corone, hardiment toute Barbarie. Passant oultre, retiendrez en vostre main Majorque, Minorque, Sardaine, Corsicque et aultres isles de la mer Ligusticque et Baleare. Coustoyant à gausche, dominerez toute la Gaule Narbonicque, Provence et Allobroges, Genes, Florence, Lucques, et à Dieu seas Rome! Le pauvre Monsieur du Pape meurt desjà de peur. . . .
>
> Prinze Italie, voylà Naples, Calabre, Appoulle et Sicile toutes à sac, et Malthe avec . . .
>
> De là prendrons Candie, Cypre, Rhodes et les isles Cyclades, et donnerons sus la Morée. Nous la tenons. Sainct Treignan, Dieu Gard Hierusalem, car le soubdan n'est pas comparable à vostre puissance!
>
> Je (dist il) feray doncques bastir le Temple de Salomon.
>
> Non (dirent ilz) encores, attendez un peu. Ne soyez jamais tant soubdain à voz entreprinses. . . . Il vous convient premierement avoir l'Asie Minor, Carie, Lycie, Pamphile, Celicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Betune, Charazie, Satalie, Samagarie, Castamena, Luga, Savasta, jusques à Euphrates.
>
> Voyrons nous (dist Picrochole) Babylone et le Mont Sinay?

---

[11] Pantagruel, éd. A.L., IV, chap. xviii, pp. 208-09.

MAP IX.

THE WORLD ACCORDING TO PTOLEMY.

University Press Cambridge.

Edwin Wilson, Cambridge

> Il n'est (dirent ilz) jà besoing pour ceste heure. N'est ce pas assez tracassé de avoir transfreté la mer Hircane, chevauché les deux Armenies et les troys Arabies?[12]

Alors que Picrochole et ses hommes sont arrivés "saufz et entiers jusques au fleuve du Tigre"[13] que devient Grandgousier? Il est battu et la seconde armée ayant les mains libres envahit le nord de la France, la Hollande, la Selande, traverse le Rhin, subjugue les pays nordiques et le reste de l'Europe et se trouve aux portes de Constantinople. Puis, ayant recruté des renforts chez les Moscovites, on s'empare de l'Empire de "Thébizonde" et on rejoint la première armée en Mésopotamie.

> Mais (dist il) que faict ce pendent la part de nostre armée qui desconfit ce villain humeux Grandgousier?

> Ilz ne chomment pas . . . ilz vous ont pris Bretaigne, Normandie, Flandres, Haynault, Brabant, Artoys, Hollande, Selande. Ilz ont passé le Rhein . . . ont dompté Luxembourg, Lorraine, la Champaigne, Savoye jusques à Lyon . . . et se sont reassemblez en Boheme, apres avoir mis à sac Soueve, Vuitemberg, Bavieres, Austriche, Moravie et Stirie; puis ont donné fierement ensemble sus Lubek, Norwerge, Swedenrich, Dace, Gotthie, Engroneland, les Estrelins, jusques à la mer Glaciale. Ce faict, conquesterent les isles Orchades et subjuguerent Escosse, Angleterre et Irlande. De là, navigans par la mer Sabuleuse et par les Sarmates, ont vaincu et dominé Prussie, Polonie, Litwanie, Russie, Valache, la Transsilvane et Hongrie, Burgarie, Turquie et sont à Constantinoble.

> Allons nous (dit Picrochole) rendre à eulx le plus toust, car le veulx estre aussi empereur de Thebizonde. . . .

> Baste! (dist Picrochole) passons oultre. Je ne crains que ces diables de legions de Grandgousier. Ce pendent que nous sommes en Mesopotamie, s'ilz nous donnoient sus la queu, quel remede?[14]

Du Pantagruel au Cinquiesme Livre c'est toujours la même géographie réelle qui se répète. On la retrouve, toujours inchangée, dans une oeuvre de second ordre comme la Pantagrueline Prognostication, destinée sans aucun doute au commun du peuple et qui devait avoir par conséquent, une très large diffusion.

---

[12] Gargantua, éd. A.L., II, chap. xxxiii, pp. 291-96.

[13] Ibid., p. 297.

[14] Ibid., pp. 297-301.

Italie, Romanie, Naples, Cecile demeurront où elles estoient l'an passé. . . .

Alemaigne, Souisses, Saxe, Strasbourg, Anvers et c. profiteront s'ilz ne faillent. . . .

Hespaigne, Castille, Portugal, Arragon, seront bien subiectz à soubdaines alterations. . . .

Angleterre, Escosse, les Estrilins, seront assez mauvais Pantagruelistes . . . Moscovites, Indiens, Perses, et Troglodytes, souvent auront la cacquesangue. . . . Boesmes, Juifz, Egiptiens, ne seront pas ceste année reduictz en plate forme de leur attente. . . .

Escargotz, Sarabouytes, Cauquemarres, Canibales, seront fort molestez des mouches bovines. . . . Autriche, Hongrie, Turquie, par ma foy, mes bons hillotz, je ne sçay comment ilz se porteront. . . .[15]

Rabelais devait de nouveau préciser l'étendue de son monde à la fin du Tiers Livre, dans un des chapitres destinés à chanter les bienfaits du "Pantagruelion," grace auquel des peuples vivant aux antipodes pouvaient surmonter les distances et se rencontrer.

Taprobrana a veu Lappia; Java a veu les mons Riphées; Phebol voyra Theleme; les Islandoys et Engronelands boyront Euphrates; par elle Boreas a veu le manoir de Auster, Eurus a visité Zephire. De mode que les Intelligences celestes, les Dieux, tant marins que terrestres, en ont esté tous effrayez, voyans par l'usaige de cestuy benedict Pantagruelion les peuples arcticques en plein aspect des antarcticques franchir la mer Athlanticque, passer les deux Tropicques, voler sous la zone torride, mesurer tout le Zodiacque, s'esbattre soubs l'Aequinoctial, avoir l'un et l'aultre pole en veue à fleur de leur orizon.[16]

Comme on peut le voir, le monde réel de Rabelais, il importe de souligner ce fait, change très peu. Un relevé statistique des noms géographiques employés par lui permet de se rendre compte de la rareté avec laquelle il use de l'Extrême-Orient.[17] Ce n'est qu'à partir de la fin du Tiers Livre qu'il mentionne le "Cathay," une fois seulement, et une seule fois "Java" et "Taprobrana." Le mot "Canada" apparaît aussi une fois, sans qu'on puisse toute fois être certain que ce soit une référence au Canada actuel. "Bresil"

---

[15] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, III, "Pantagrueline Prognostication," chap. vi, pp. 246-47.

[16] Tiers Livre, éd. A.L., V, chap. li, p. 368.

[17] Voir appendice I.

revient trois fois dans le sens de couleur de "bresil" ou bois de "bresil."[18] Le tableau comparatif de la fréquence d'emploi des principaux noms géographiques permet aussi de voir que ce sont les régions présentées par Atkinson comme soulevant le plus d'intérêt en France à l'époque qui reviennent le plus souvent. Il paraît évident que l'intérêt de Rabelais gravite autour de la mer Rouge et du Moyen-Orient. Mais si la Turquie, l'Egypte, la Terre Sainte et l'Arabie le préoccupent, il pense aussi à cette Inde si vaste qu'on la subdivise en Inde Majeure, Moyenne et Mineure sans toutefois être très certain de ses limites, car on y inclut aussi la Perse et l'Ethiopie.

Cet intérêt spécial de Rabelais pour ces pays lointains est explicable du point de vue humaniste, du point de vue chrétien et du point de vue national et français.

En tant qu'humaniste il y voyait le berceau de notre civilisation. Il existe pour lui une filiation directe des Assyriens aux Français.

> . . . des Assyriens es Medes,
> des Medes es Perses,
> des Perses es Macedones,
> des Macedones es Romains,
> des Romains es Grecz,
> des Grecz es Françoys. . . .[19]

Notons en passant que les "Grecz" dont il est question sont ceux de l'Empire d'Orient, c'est-à-dire les Chrétiens de l'Asie Mineure. N'oublions pas non plus que Bagdad et Alexandrie avaient été les héritières directes de la Grèce Antique, cette Grèce que

---

[18] Rabelais emploie le mot "Bresil" dans un des titres des livres de Saint Victor. "L'Entrée de Anthoine de Leive ès Terres du Bresil." L'édition A. Lefranc, Pantagruel, III, chap. vii, p. 85, note 104, nous dit: "Ce titre, qui manque aux premières éditions, est une allusion à l'invasion de la Provence, devenue couleur de 'brésil,' ayant été brûlée par Charles Quint en 1536 et à la mort de son général Antoine de Lève, Navarrais, pendant le siège de Marseille." Cette même édition, Pantagruel, IV, chap. xix, p. 219, note 13, donne pour "brésil" l'explication: "Bois de Brésil." Et pour "Couillon . . . de Brésil" nous avons au Tiers Livre, V, chap. xxvi, p. 202, note 24, "Bois de Brésil." Le bois de brésil ou brazil était connu avant la découverte de l'Amérique. On s'en servait pour faire de la teinture.

[19] Gargantua, éd. A.L., I, chap. i, p. 21.

la Renaissance essayait de retrouver et de faire revivre.

En tant que chrétien, il y voyait non seulement le berceau de la chrétienté, mais aussi l'endroit où il fallait rechercher les sources vives de sa religion. C'est également là que l'on pensait retrouver le Prêtre Jean, et par là même l'allié nécessaire pour vaincre l'Islam. C'est la thèse soutenue par Joaquim Bensaude.

> L'auteur . . . soutient la thèse que les expéditions portugaises pour atteindre l'Inde avaient avant tout un but religieux; il s'agissait en particulier de se joindre au Prêtre Jean pour prendre l'Islam à revers.[20]

Enfin, en tant que Français, Rabelais ne pouvait pas s'empêcher de s'intéresser à cet Empire Turc qui étendait sa domination sur tout le pourtour de la Méditerranée et dont les rois de France recherchaient l'alliance.

En effet, tout en étant le principal "défenseur de la foi chrétienne," François Ier entretenait des relations diplomatiques secrètes assez suivies avec Soliman. Plusieurs ambassades avaient été envoyées par Louise de Savoie, mère de François Ier, en 1525 et 1526, pour demander à la Sublime Porte de venir en aide au roi de France alors prisonnier de Charles V à Madrid. Plus tard les relations avec la Turquie furent poursuivies sous couvert de négociations commerciales et de missions pour la protection des Lieux Saints. Le point culminant de cette entente fut l'envoi d'une galère du fameux Barberousse à Marseilles et la réception d'une ambassade de Soliman par François Ier à Paris en décembre 1534. L'ambassade de Jean de la Forest de 1535 à 1537, la tentative franco-turque de conquérir l'Italie du sud en 1536-37, les missions de Marillac, Rincon et Polin entre 1537 et 1542 ne sont que des étapes successives qui devaient finalement aboutir à la permission donnée à la flotte turque de prendre ses quartiers d'hiver à Toulon de septembre 1543 à avril 1544. Enfin, en décembre 1546, le ministre des affaires étrangères Français, le Cardinal de Tournon,

---

[20] Joaquim Bensaúdé, L'origine du Plan des Indes, Paris, 1930. Cité par W. G. L. Randles, L'image du sud-est africain dans la littérature européenne au XVIe siècle, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1959, p. 198.

fit envoyer, auprès de Soliman, Gabriel d'Aramon en qualité de représentant permanent et officiel du Roi de France. On donna même à cette mission un caractère scientifique et humaniste en y adjoignant deux savants, Pierre Gilles d'Alby, chargé de collectionner les manuscrits grecs anciens pour la bibliothèque royale, et Pierre Belon pour y effectuer des recherches de botanique et de médecine. Henri II continua cette politique d'entente avec la Turquie après la mort de son père. Notons que d'Aramon suivit Soliman dans sa campagne contre la Perse en 1548.[21] D'autres critiques ont bien indiqué avec quel intérêt Rabelais suivait de près cette politique changeante.

Déjà dans Pantagruel son intérêt pour la Turquie se manifeste. On se rappelle que Panurge en revient au moment où il rencontre notre bon géant: "A present viens de Turquie, où je fus mené prisonnier lorsqu'on alla à Metelin en la male heure."[22] L'histoire de cette captivité de Panurge et de sa libération devait d'ailleurs être reprise un peu plus tard au chapitre xiv du Pantagruel sous le titre "Comment Panurge racompte la manière comment il eschappa de la main des Turcqs."[23] Il suffit d'ailleurs de lire les lettres de Rabelais adressées de Rome à Monseigneur de Maillezais, son protecteur, pour se rendre compte qu'en 1535-36 il suivait de près ce qui se passait entre les Turcs et les Perses.

> Depuis huict jours en ça sont venues nouvelles en cette ville et en a le St. Pere receu lettres de divers lieux comment le Sophy, Roy des Perses, a deffaict l'armée Turcq. . . . Car du costé du Turcq, ont esté occis plus de quarante mille chevaulx. Considerez quel nombre de gens de pied y est demouré pareillement du costé dudict Sophy, . . . La defaicte principale fut pres d'une petite ville, nommée Cony, peu distante de la grande ville Tauris, pour laquelle sont en different le Sophy et le Turcq. Le demourant fut faict pres d'une place nommée Betelis.[24]

---

[21] Clarence Dana Rouillard, The Turk in French History, Thought, and Literature (1520-1660), Paris, Boivin et Cie., 1938. Les relations diplomatiques entre la France et la Turquie sont étudiées en détail au chapitre ii, pp. 105-28.

[22] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. ix, p. 121.

[23] Ibid., IV, chap. xiv, pp. 165-73.

[24] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, III, p. 343.

Dans une seconde lettre on trouve la suite de l'histoire.

> Mons.r par le dernier pacquet que vous avois envoyé je vous advertissois comment quelque partye de l'armée du Turc avoit esté deffaicte par le Sophy aupres de Betelis. Ledict Turc n'a gueres tardé d'avoir sa revanche. Car deux mois apres il a couru sus ledict Sophy en la plus grand furye qu'on veit onques et apres avoir mis à feu et sang un grand Pays de Mesopotamie a rechassé ledict Sophy par delà la Montagne de Taurus. Maintenant faict faire force galleres sur le Fleuve de Tanais par lequel pourront descendre en Constantinople. Barberousse n'est encore party dudict Constantinople pour tenir le Pays en seureté, et a laissé quelques garnisons à Bona et Algiery si d'aventure l'Empereur le vouloit assaillir. Je vous envoye son portraict tiré sur le vif et aussi l'assiette de Tunis et des villes maritimes d'environ.[25]

La rivalité entre la Turquie et la Perse est encore exploité à la fin du Tiers Livre.

> Et te diz, Dendin mon filz jolly, que par ceste methode, je pourrois paix mettre, ou treves pour le moins, entre le Grand Roy et les Venitiens; . . . entre le Pape et les Ferrarois. Iray je plus loing? ce m'aist Dieu, entre le Turc et le Sophy. . . .[26]

A la fin de sa vie, les relations turco-persanes paraissent encore intéresser Rabelais. Il y fait de nouveau allusion dans son prologue du Quart Livre qui parût en entier en 1552. Cette fois-ci il parle de la guerre de Soliman contre les Perses en 1548 et de sa conquête de Tripoli en 1551, deux campagnes où d'Aramon, l'ambassadeur de France, était présent.

> Nous avons vuidé le débat de Presthan roy des Perses, et de Sultan Solyman empereur de Constantinople. Nous avons clos le passaige entre les Tartres et les Moscovites. Nous avons respondu à la requeste du Cheriph. Aussi avons nous à la dévotion de Guolgatz Rays . . . Tripoli a changé de maistre, par male guarde.[27]

Quant au Moyen-Orient, il avait toujours été considéré comme étant la terre d'origine des familles royales. Rares sont donc les dynasties qui ne se rattachaient pas, du moins d'une façon légendaire, aux héros de la guerre de Troie et par delà eux aux

---

[25] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, III, p. 356.

[26] Tiers Livre, éd. A.L., V, chap. xli, pp. 302-03.

[27] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, II, p. 258.

anciens rois chaldéens. François Ier aimait à faire croire qu'il descendait en ligne directe des Assyriens.[28] Ce n'était pas une nouveauté née de ses aspirations impériales, ni une invention récente de ses courtisans flatteurs. L'histoire se trouvait déjà dans Le livre du Trésor de Brunetto Latini, oeuvre encore très populaire pendant la Renaissance bien qu'écrite au Moyen Age.

> Due regni furono in terra principalmente, che d'alezza e di fortezza e di nobilitade e di signoria sormontarono tutti gli altri in tal maniera, che tutti altri re e reani erano quasi pendenti da questi due: ciò fu il regno degli Assiriani primieramente, e poi quello dei Romani. Ma elli furo divisati in tempo e in luogo. Chè innanzi fu quello degli Assiriani, e poi alla sua fine cominciò quello de Romani.[29]

Il est donc permis de penser que Rabelais s'est souvenu d'une légende semblable quand il mentionne "l'admirable transport des regnes et empires: des Assyriens . . . es Françoys,"[30] en passant par les Medes, les Perses, les Macedoniens, les Romains et les Grecs d'Asie Mineure. Il semble d'ailleurs que ce fut bien dans cette région que prit naissance la lignée dont provient Pantagruel. Leur véritable chef de file est "Nembroth," le Nemrod de la Genèse, ancien roi chasseur du nord de la Chaldée. Bien que l'énumération des ancêtres de Pantagruel commence par Chalbroth, Sarabroth, Faribroth et "Hurtaly, qui . . . regna au temps du deluge,"[31] c'est cependant Nembroth qui semble être le plus important, car il est le premier après le déluge et Rabelais lui-même ne paraît pas trop garantir son arbre généalogique avant cet événement biblique. "Pleust à Dieu," nous dit-il, "qu'un chascun sceust aussi certainement sa genealogie, depuis l'arche de Noë jusques à cest eage!"[32] Pour nous le personnage de Nembroth est de la plus grande importance. Il est en effet fils de Chus, lui-même fils de

---

[28] Gargantua, éd. A.L., I, chap. i, p. 21, note 15.

[29] Brunetto Latini, Il Tesoro, volgarizzato da Bono Giamboni, Bologna, Presso Gaetano Romagnoli, 1878, I, pp. 55-56.

[30] Gargantua, éd. A.L., I chap. i, p. 21.

[31] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. i, p. 20.

[32] Gargantua, éd. A.L., I, chap. i, p. 20.

Cham, fils de Noë. Or, selon la Genèse, Cham avait reçu en partage l'Afrique. Quant à Chus, c'est celui qui donna son nom aux peuples non sémites de l'Afrique Orientale et de l'Asie du sud-ouest. Les auteurs égyptiens et bibliques appelaient "Chus"[33] les Ethiopiens et tous ceux vivant au sud de l'Egypte. On englobe sous le nom de "Chuschites" les Gallas, les Somalis, les Himyarites, et les premiers occupants de la Babylonie.[34] Généalogiquement, Nembroth rattache donc Pantagruel à l'Asie Mineure et à la mer Rouge. Brunetto Latini, tout comme Rabelais, le présente sous les traits d'un géant.

Il est également intéressant de noter que Brunetto Latini emploie, tout comme Rabelais, le style de l'Evangile selon Saint Mathieu, si particulier par la répétition de: ". . . qui engendra. ..." Il est très possible que ce soit le nom du géant Nembroth qui ait amené Rabelais à faire le long développement sur les difformités gigantesques par lequel il commence son oeuvre. On retrouve la manifestation de ces mêmes phénomènes déjà chez Mandeville, ce qui atteste encore une fois des origines médiévales de la pensée géographique de Rabelais.

> Cham was the greatest and the most mighty, and of him came more generations than of the other. And his son Chuse was engendered Nimrod the giant, that was the first king that ever was in the world; and he began the foundation of the tower of Babylon. And that time, the fiends of hell came many times and lay with the women of his generation and engendered on them diverse folk, as monsters and folk disfigured, some without heads, some with great ears, some with one eye, some giants, some with horses' feet, and many other diverse shape against kind. And of that generation of Cham be come the Paynims and divers folk that be in isles of the sea by all Ind. And forasmuch as he was the most mighty, and no man might withstand him, he cleped himself the Son of God and sovereign of all the world.[36]

---

[33]Le mot "Chus" se trouve sous plusieurs orthographes différentes: Cousch, Kus, Kusch.

[34]La grande encyclopédie, sous la direction de Berthelot, Paris, Société anonyme de la grande encyclopédie, 1895.

[35]Brunetto Latini, op. cit., p. 64.

[36]Mandeville, op. cit., p. 145.

La construction de la tour de Babel amène sur la descendance de Nimrod une punition divine dont les effets sont semblables à ceux produits par la consommation des "mesles" chez Rabelais.

> . . . car à tous survint au corps une enfleure très horrible, mais non à tous en un mesme lieu. Car aulcuns enfloyent par le ventre. . . . Les aultres enfloyent par les espaules. . . . Les aultres enfloyent en longueur par le membre. . . . Aultres croissoient en matiere de couilles. . . . Aultres croyssoient par les jambes. . . . Es aultres tant croissoit le nez qu'il sembloit le fleute d'un alambic. . . . Aultres croissoyent par les aureilles, lesquelles tant grandes avoyent que de l'une faisoyent pourpoint, chausses et sayon, de l'aultre se couvroyent comme d'une cape à l'Espagnole. . . . Les aultres croissoyent en long du corps. Et de ceulx là sont venuz les Geans.[37]

Les récits du Moyen Age étaient, comme en le sait bien, remplis de ces géants et de ces monstres aux formes étranges. Depuis la plus haute antiquité, leur habitat était cette Inde qui s'étendait du sud de l'Egypte au Gange. Mégasthène, l'historien et géographe grec qui rédigea Indica, mentionnait déjà, trois siècles avant Jésus-Christ, l'existence dans ces pays éloignés d'êtres aux oreilles immenses. Ce sont ces mêmes légendes que l'on retrouve chez Mandeville et, au début de la Renaissance, chez Arnold von Harff et Pigafetta. Pour Rabelais c'est l'Afrique qui est le continent des créatures gigantesques et curieuses, il nous le rappelle bien souvent dans son oeuvre.

> Affrique, dist Pantagruel, est coustumiere tousjours choses produire nouvelles et monstrueuses.[38]

C'est également d'Afrique que provient la fameuse jument capable de porter Gargantua.

> En ceste mesmes saison, Fayoles, quart roy de Numidie, envoya du pays de Africque à Grandgousier une jument la plus enorme et la plus grande que feut oncques veue, et la plus monstreuse (comme assez sçavez que Africque aporte tousjours quelque chose de noveau), car elle estoit grande comme six oriflans. . . .[39]

La jument n'est pas d'ailleurs la seule possession des héros de Rabelais à venir d'Afrique. Une étude détaillée de l'accoutrement

---

[37] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. i, pp. 15-19.

[38] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, III, chap. iii, p. 19.

[39] Gargantua, éd. A.L., I, chap. xvi, p. 151.

du jeune Gargantua révèle qu'une grande partie de sa garderobe et de ses joyaux en proviennent.

Sa bourse fut faict de la couille d'un oriflant que luy donna Her Parcontal, proconsul de Libye. . . .

Pour son plumart pourtoit une belle grande plume bleue, prinse d'un onocrotal du pays de Hircanie la saulvaige, bien mignonement pendente sus l'aureille droicte.

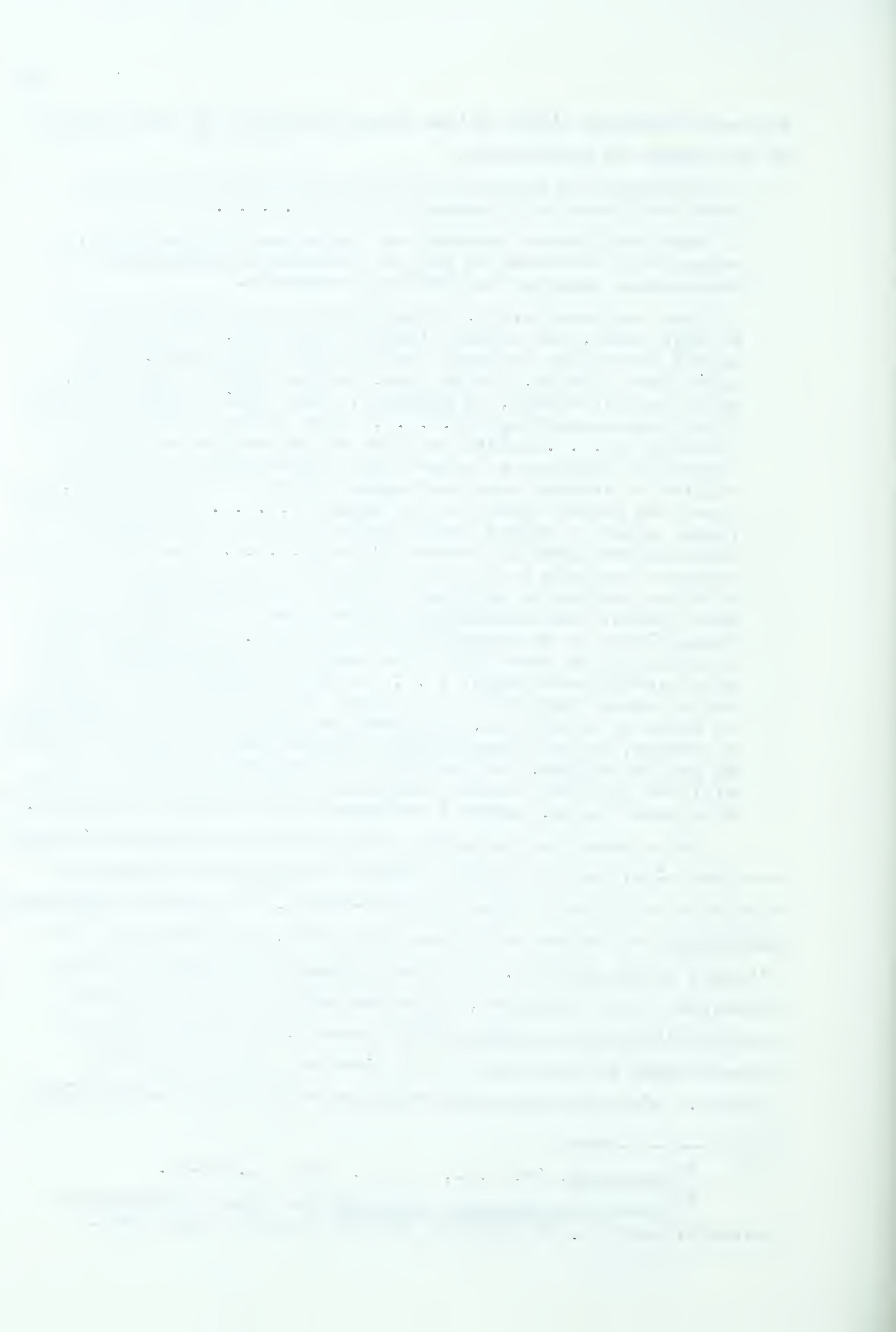
Pour son image avoit, en une platine d'or pesant soixante et huyt marcs, une figure d'esmail competent, en laquelle estoit pourtraict un corps humain ayant deux testes, l'une virée vers l'autre, quatre bras, quatre piedz et deux culz, telz que dict Platon, in Symposio, avoir esté l'humaine nature à son commencement mystic. . . . Pour porter au col, eut une chaine d'or . . . faicte en forme de grosses bacces, entre lesquelles estoient en oeuvre gros jaspes verds, engravez et taillez en dracons tous environnez de rayes et estincelles, comme les portoit jadis le roy Necepsos. . . . Pour ses guands furent mises en oeuvre seize peaulx de lutins et troys de loups guarous pour la brodure d'iceulx. . . . Pour ses aneaulx (lesquelz voulut son pere qu'il portast pour renouveller le signe antique de noblesse) il eut, au doigt indice de sa main gauche, une escarboucle grosse comme un oeuf d'autruche, enchassée en or de seraph bien mignonement. Au doigt medical d'icelle eut un aneau faict des quatre metaulx ensemble en la plus merveilleuse façon. . . . Au doigt medical de la dextre eut un aneau faict en forme spirale, auquel estoient enchassez un balay en perfection, un diament en poincte, et une esmeraulde de Physon, de pris inestimable, car Hans Carvel, grand lapidaire du roy de Melinde, les estimoit à la valeur de soixante neuf millions huyt cens nonante et quatre mille dix et huyt moutons à la grand laine; autant l'estimerent les Fourques d'Auxbourg.[40]

Cette image que Gargantua porte au chapeau ressemble étrangement aux médailles gnostiques portant l'inscription "Abraxa" si répandues en Egypte et dans le Moyen-Orient. Les pierres précieuses garnissant ses bagues proviennent des Indes, de l'Ethiopie,[41] de l'Arabie ou de la Lybie. Quant aux signes de noblesse du jeune héros, ils sont similaires, selon Rabelais, à ceux de Necepsos, pharaon célèbre du septième siècle avant J.-C., connu pour ses connaissances en astrologie et en médecine, ainsi que pour sa justice. Même la mention des "Fourques d'Auxbourg" pourrait être

---

[40]Gargantua, éd. A.L., I, chap. viii, pp. 87-94.

[41]D'après Le lapidaire français, par Jehan de Mandeville, Chevalier Lugdini, in officina Ludovici Lanchard, sans date.



une allusion aux intérêts des Fugger, des Welser et des Hochstetter, riches marchands et banquiers de Nuremberg et d'Augsbourg qui envoyaient leurs vaisseaux aux Indes avec la flotte portugaise, moyennant de fortes sommes payées au roi Emmanuel le Fortuné.[42] Pour ce qui est de Hans Carvel, il pourrait être João de Carvalho, un des capitaines de Magellan que Pigafetta nomme dans son récit Jehan Carvaie[43] et qui était rentré en Espagne par la voie du Cap, avec une riche cargaison d'épices. Les anneaux en "seraph," or très pur de monnaie d'Egypte, les pierres précieuses grosses comme des oeufs d'autruche, un oiseau africain, les gants en peau de lutins, créatures que l'on attribuait d'ordinaire à l'Afrique, sont autant d'indices de la place d'importance que Rabelais accorde à ces régions, parmi les fiefs de Grandgousier. Car il ne faut pas oublier que Grandgousier avait fait la conquête des îles "Cannares" alors que son fils Gargantua avait quinze ans. Les relations qu'il maintient avec Fayoles, "le quart roy de Numidie," et avec Her Parcontal, "Proconsul de Lybie" ressemblent beaucoup à celles existantes entre souverain et vassaux, ou tout au moins entre de très bons voisins, ou entre des princes appartenant à une même famille. Remarquons aussi qu'il y a un bon nombre de sarrasins convertis parmi les ancêtres de Pantagruel, tel ce Fierabras des chansons de geste qui était roi d'Alexandrie, ou ce Galaffre que l'on retrouve dans Mélusine, Huon de Bordeaux et Les Croniques admirables en qualité de Calife de Bagdad.

Gargamelle, elle-même grand'mère paternelle de Pantagruel et la fille du "roy des Parpaillos," pourrait fournir à ce sujet un indice intéressant. En analysant le passage où Rabelais nous dit que le jeune Gargantua "couroit voulentiers apres les parpaillons, desquelz son pere tenoit l'empire," Lazare Sainéan est arrivé à la conclusion que "Parpaillos" voulait dire "papillons."[44] Il est

---

[42] Marcel Bataillon, op. cit., pp. 157-58.

[43] Léonce Peillard, Magellan et le premier tour du monde de la "Victoria," Bruxelles, Brepols, 1961, p. 120.

[44] Gargantua, éd. A.L., I, chap. iii, p. 19, note 19.

pourtant possible que Rabelais ait voulu dire quelque chose de bien différent. On rencontre en effet chez Marco Polo un animal qui ressemble au renard que l'auteur appelle "papiones" et situe dans une région faisant du commerce avec l'Inde.[45] Par contre, Mandeville place les "papyonns" dans l'île de Chypre.

> In Cyprus men hunt with papyonns, that be like leopards, and they take wild beasts right well, and they be somewhat more than lions; and they take more sharply the beasts, and more deliver than do hounds.[46]

Il semble que ces animaux rapides seraient à la course des adversaires bien plus dignes du jeune Gargantua que de simples papillons. Rabelais aurait-il donc voulu faire de Gargamelle la fille du roi de Chypre? L'idée n'est pas à écarter car le nom de la famille prétendant au trône de l'île de Chypre, la maison de Lusignan, se trouve mêlé aux ancêtres de Pantagruel.

> En après, lisant les belles chroniques de ses ancestres, trouva que Geoffroy de Lusignan, dict Geoffroy à la grand dent, grand pere du beau cousin de la soeur aisnée de la tante du gendre de l'oncle de la bruz de sa belle mere, estoit enterré à Maillezays, dont print un jour campos pour le visiter comme homme de bien . . . il eut quelque peu de frayeur, voyant sa pourtraicture, car il y est en image comme d'un homme furieux, tirant à demy son grand malchus de la guaine, et demandoit la cause de ce. . . .
>
> "Il n'est ainsi painct sans cause, et me doubte que à sa mort on luy a faict quelque tord, duquel il demande vengeance à ses parens. Je m'en enquesteray plus à plein et en feray ce que de raison."[47]

Les Lusignans étaient une illustre famille poitevine qui avait pris une part active aux croisades. Hugues VIII de Lusignan était monté sur le trône de Chypre en 1192 et forma une dynastie qui régna jusqu'en 1489. Les Lusignans étaient aussi les héritiers des couronnes de Jérusalem et d'Arménie. Pendant des siècles ils furent les organisateurs de la défense de l'Asie Mineure chrétienne contre l'Islam envahissant.

---

[45] Marco Polo, The Travels of Marco Polo, translated by Ronald Latham, London, Penguin Books, 1959, p. 206.

[46] Mandeville, op. cit., p. 20.

[47] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. v, pp. 51-54.

> . . . Charlotte of Lusignan, heiress to the throne of Jerusalem, Cyprus, and Armenia, and by virtue thereof, the "Princess of Antioch" . . . was the granddaughter of King Janus . . . [who] had married Charlotte of Bourbon in 1411. . . .
>
> Born at the end of the twelfth century, the Latin Kingdom of Cyprus stood a glorious outpost in the defense of Christendom against Islam.[48]

C'est pour essayer de sauver ce royaume des mains des Turcs et pour rétablir les Lusignans sur leur trône, que la flotte française avait essayé de s'emparer de Mytilène en 1501. On se rappelle que Panurge avait été fait prisonnier lors de cette bataille.[49]

Le nom de Lusignan était également lié à l'abbaye de Maillezais où Rabelais avait passé plusieurs années de moinage et où il avait trouvé un protecteur en la personne de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais. Geoffroy de Lusignan, "dict Geoffroy à la grand dent," après avoir eu en 1223 des démélés avec les moines de Maillezais brûla leur abbaye et fut contraint de la reconstruire par la suite. Cette histoire avait été popularisée par Jean d'Arras dans sa Mélusine[50] en 1387. Geoffroy, fils de Mélusine, la fée qui bâtit la forteresse de Lusignan et donna naissance à la famille, y apparaît comme un personnage légendaire dont les exploits rappellent à la fois ceux des Grandes et inestimables Cronicques: du grant et enorme geant Gargantua et ceux de Pantagruel. Geoffroy débarrassa le pays du géant Guedon qui levait des tributs sur les domaines de

---

[48] Francis M. Rogers, The Travels of the Infante Dom Pedro of Portugal, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1961, pp. 80-82.

[49] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. ix, p. 121.

[50] Jehan d'Arras, Mélusine, édition M. Ch. Brunet, Paris, P. Jannet, Libraire, 1854. Dans sa préface, p. 6, Brunet nous dit: "Nous n'avons pas l'intention d'examiner ici si Mélusine est bien Mélisende, veuve d'un roi de Jérusalem, comme on peut l'inférer de l'Histoire des Croisades de Guillaume de Tyr, ou bien encore Eustache Chabot, dame de Vouvant et de Mervant, femme de Geoffroy de Lusignan, ainsi que l'ont prétendu MM. de Sainte-Hermine et Charles Arnaud, d'après le bénédictin dom Fonteneau." Dans les deux cas il y a lien étroit avec le Proche-Orient. La mention d'une oeuvre par "dom Fonteneau" dont il n'est possible de vérifier la date de parution est intéressante. Le nom de ce bénédictin aurait-il servi à Rabelais, bénédictin, pour former un de ses noms de géant? On trouve en effet dans Pantagruel (éd. A.L., III, p. 27) "Qui engendra Foutasnon, qui engendra Hacquelebac, qui engendra Vitdegrain, qui engendra Grandgo-

son père et il tua le géant Grimault qui régnait en "Northobelande." Il reconstruisit l'abbaye de Maillezais "plus grande et plus puissante qu'elle n'avoit esté par avant."[51] Il réunit une flotte à La Rochelle pour aller secourir ses frères ainés Urien et Guyon, devenus l'un roi de Chypre et le second roi d'Arménie.

Le nom de Mélusine est lié à celui de Gargantua dans Les grandes et inestimables Cronicques. C'est elle qui emporta Gargantua au pays des fées.

> Et ainsi vesquit Gargantua au service du Roy Artus l'espace de deux cens ans troys moys et iiii iours iustement. Puis fut porte en faierie par gain la phee, et Melusine, avecques plusieurs aultres lesquelz y sont de present.[52]

Chez Rabelais Mélusine et Geoffroy de Lusignan réapparaissent lors de la descente satirique de Panurge dans l'autre monde. Geoffroy y "estoit allumetier" et Mélusine "souillarde de cuysine."[53] Mais ce qui est intéressant pour notre thèse, c'est de les retrouver liés à l'Ethiopie dans l'esprit de Rabelais.

> Les Himantopodes peuple en Aethiopie bien insigne sont Andouilles scelon la description de Pline, non autre chose. Si ces discours ne satisfont à l'incredulité de vos seigneuries, praesentement (i'entends apres boyre) visitez Lusignan, Partenay, Vouant, Mervant et Ponzauges en Poitou. Là trouverrez tesmoings vieulx de renom et de la bonne forge, les quelz vous iureront sus le braz sainct Rigomé, que Mellusine leur premiere fondatrice avoit corps foeminin iusques aux boursavitz, et que le reste en bas estoit andouille serpentine, ou bien serpent andouillicque.[54]

Il existe un parallèle très curieux entre les exploits de Pantagruel et ceux de Geoffroy à la grande dent, car tout deux quittent le pays paternel du Poitou pour aller défendre le pays maternel. Pour Pantagruel cet héritage maternel est l'Utopie, car sa mère Badebec était "fille du roy des Amaurotes en Utopie."[55] Pour Geoffroy la patrie maternelle est l'Albanie. En effet,

---

sier, qui engendra Gargantua, qui engendra le noble Pantagruel, mon maistre."

[51] Jean d'Arras, op. cit., p. 403.

[52] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, IV, p. 50.

[53] Pantagruel, éd. A.L., III, chap. xxx, pp. 312, 317.

[54] Oeuvres, éd. Marty-Laveaux, II, "Le Quart Livre," chap. xxxviii, p. 405.

[55] Pantagruel, éd. A.L., III, p. 30.

d'après le roman de Jean d'Arras, Mélusine était "fille du roy Elinas d'Albanie et de la royne Pressine sa femme."[56] L'Albanie en question n'est pas celle d'Europe, mais une région située au pied du Caucase en Grande Arménie.[57] Dans l'esprit des contemporains de Rabelais elle était très proche de la Perse et des régions de la mer Rouge qu'on englobait souvent sous le nom d'Ethiopie. Y aurait-il un lien entre cette Albanie des bords de la mer Caspienne et l'Utopie de Rabelais? Cela est fort possible. D'ailleurs l'itinéraire de Pantagruel à partir de Melinde contient des noms qui rappellent ces régions. Reprenons donc cet itinéraire.

> De là partans, feirent voille au vent de la Transmontane, passans par Meden, par Uti, par Udem, par Gelasim, par les isles de Phées, et jouxte le royaume de Achorie; finallement arriverent au port de Utopie, distant de la ville des Amaurotes par troys lieus et quelque peu davantaige.[58]

On a beaucoup discuté sur la direction de ce "vent de la Transmontane" et on s'est demandé comment Pantagruel pouvait accomplir le tour de force de naviguer du sud au nord dans un vent contraire. Ce détail a été souvent employé pour prouver que Rabelais se moquait des navigateurs de l'époque et voulait tout simplement amuser son lecteur. Rien n'est plus faux. Abel Lefranc avait vu dans cette "transmontane" un vent du sud, sans pourtant expliquer son raisonnement. Il s'est borné à dire "de là, marchant au vent de la transmontane--vent du sud--le vaisseau passe par une série d'endroits qu'il n'est peut-être pas impossible d'identifier en partie."[59] L'erreur provient de ce que l'on donne au vocabulaire de Rabelais un sens moderne. Au Moyen Age la "Transmontane" n'est pas seulement un vent, mais c'est aussi le nom donné à l'étoile polaire et par extension à son équivalent dans l'hémisphère australe.

---

[56] Jean d'Arras, <u>op. cit.</u>, p. 358.

[57] Le pays était souvent confondu avec la Petite Arménie, royaume fondé à l'époque des croisades par les Arméniens émigrés en Cilicie. Rabelais parle des "deux Armenies" dans la campagne de Picrochole et les cite après "la mer Hircane."

[58] <u>Pantagruel</u>, éd. A.L., IV, pp. 256-57.

[59] Abel Lefranc, <u>op. cit.</u>, p. 10.

C'est ainsi que Brunetto Latini parle de "deux Tramontaines."

> Por ce nagent li marinier à l'enseigne des estoiles . . . que il apelent tramontaines, et les gens qui sont en Europe et es parties de deça nagent à la tramontaine de septentrion, et li autre nagent à cele de midi.[60]

Mandeville donne de ce mot la même interprétation.

> In that land, ne in many other beyond that, no man may see the Star Transmontane, that is clept the Star of the Sea, that unmovable and that is toward the north . . . but men see another star, the contrary to him, that is toward the south, that is clept Antartic.[61]

Ce sens existait encore au temps de Rabelais, car on le retrouve dans S'ensuyt le nouveau monde et navigations faictes par Emeric Vespuce Florentin, oeuvre qui date de 1515.

> Septentrion Acquilon/ Trammontane/ ces trois cest ung mesme vent et sappellea nous le vent de bise. . . . Neantmoins ce mot Trammontane il sert aulcun effoys pour une estoille/ par laquelle les mariniers se gouvernent et l'appellent Trammontaine.[62]

Plus loin on retrouve:

> En ces jours que nous fusmes sur la bouche de cestuy fleuve nous navions veu qu'une fois la transmontane. . . .[63]

C'est donc dans ce sens qu'il faudrait probablement interpréter le mot et comprendre que Pantagruel voguait de nouveau avec des vents de l'hémisphère nord.

Le reste de l'itinéraire est formé de deux groupes de noms. Un premier groupe constitué par Meden, Uti, Udem, Gelasim et les "isles de Phées" est purement rabelaisien, alors que Achorie, Utopie, et Amaurotes se rencontrent aussi chez Thomas More. Il est difficile de dire si Rabelais plaçait son Utopie exactement au même endroit que l'auteur anglais et il est possible qu'il ait employé les trois noms parce qu'ils lui suggéraient le Proche-Orient. C'est qu'en effet plusieurs de ces noms peuvent être trouvés dans

---

[60] Albert Pauphilet, op. cit., pp. 757-58.

[61] Mandeville, op. cit., p. 120.

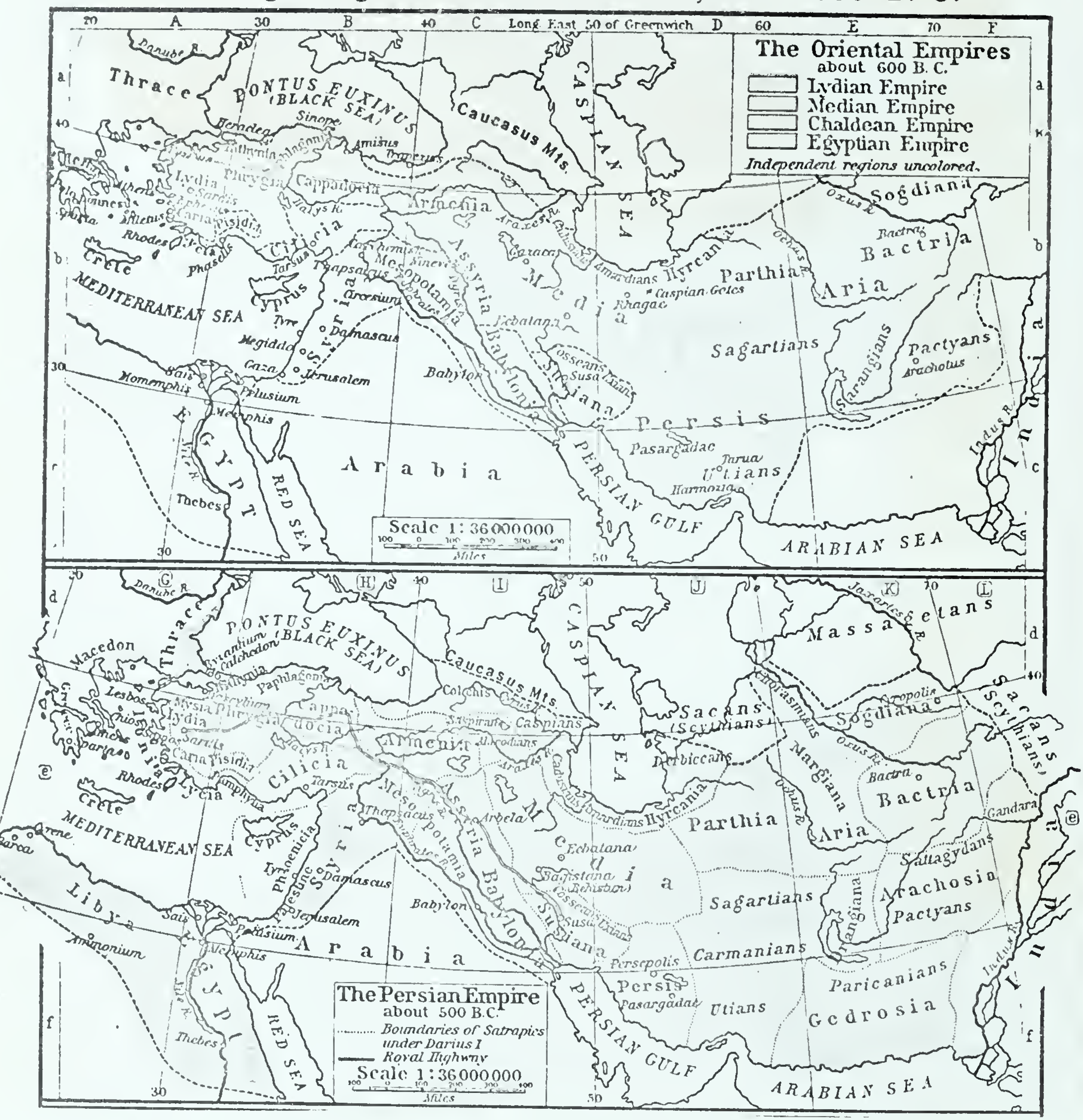
[62] Fracanzano da Montalbaddo, op. cit., p. 7.

[63] Ibid., p. 55. A comparer avec " je voy le Ciel du cousté de la Transmontane, qui commence s'esparer." Quart Livre, éd. Marty-Laveaux, II, chap. xxii, p. 349.

Vis-à-vis p. 106.

The Orient, 600—500 B. C.

8 The Beginnings of Historic Greece, 700—600 B. C.



William R. Shepherd, Historical Atlas, Eighth edition, Published by Colonial Offset Co., Inc., Pikesville, Maryland, Barnes and Noble Inc., Distributors, New York, 1956, (Reproduction de la p. 8.)

des textes antérieurs à More et à Rabelais. Par exemple, dans une histoire des Albanais du Caucase au septième siècle par Movsēs Dasxuranci on trouve ce pays énigmatique d'Uti:

> And while Artašēs was fighting Eruand, the latter was within the borders of Albania in the province of Uti. . . . Artašēs came and assembled the Albanians under him, marched to the Lake of Gelam [Sewan] . . . and became himself ruler of Armenia.[64]

Le mot "Uti" n'a eu jusqu'ici qu'une explication étymologique. Même Abel Lefranc n'a pas essayé de le mettre sur la carte et lui a laissé son seul sens grec de "rien." Pourtant les auteurs de l'antiquité parlent des "Utiens" et l'atlas historique de Shepherd[65] les place sur les bords du golfe Persique dans la région d'Ormuz. Dans l'histoire de Movsēs Dasxuranci l'Uti se trouve sur le versant sud du Caucase au pied d'une montagne dont le nom est "Gargan" et qui aurait pu servir à former "Gargantua." Le pays est chrétien et il est même l'objet d'une invasion des Gogs, ce peuple biblique et cruel dont parlaient les écrivains géographes, de l'antiquité jusqu'à Marco Polo, Mandeville et Rabelais et qui selon la légende auraient été enfermés par Alexandre derrière les Portes de Fer, une passe du Caucase.

> At that time the general and great prince of the Huns . . . assembled great numbers of his soldiers and those who came to join him from many places, the vigorous peoples of the land of Gog, all armed . . . and . . . he invaded Albania close to the foot of the great Mount Caucasus . . . he passed along the river Kur into the province of Uti.[66]

Je ne proposerai rien de nouveau pour "Udem" que l'on a déjà associé avec Aden. Par contre, Meden pourrait très bien être le pays de Medes. En ce qui concerne Gelasim, il y a plusieurs possibilités. La première est de former ce nom à partir de "Gelam," nom

---

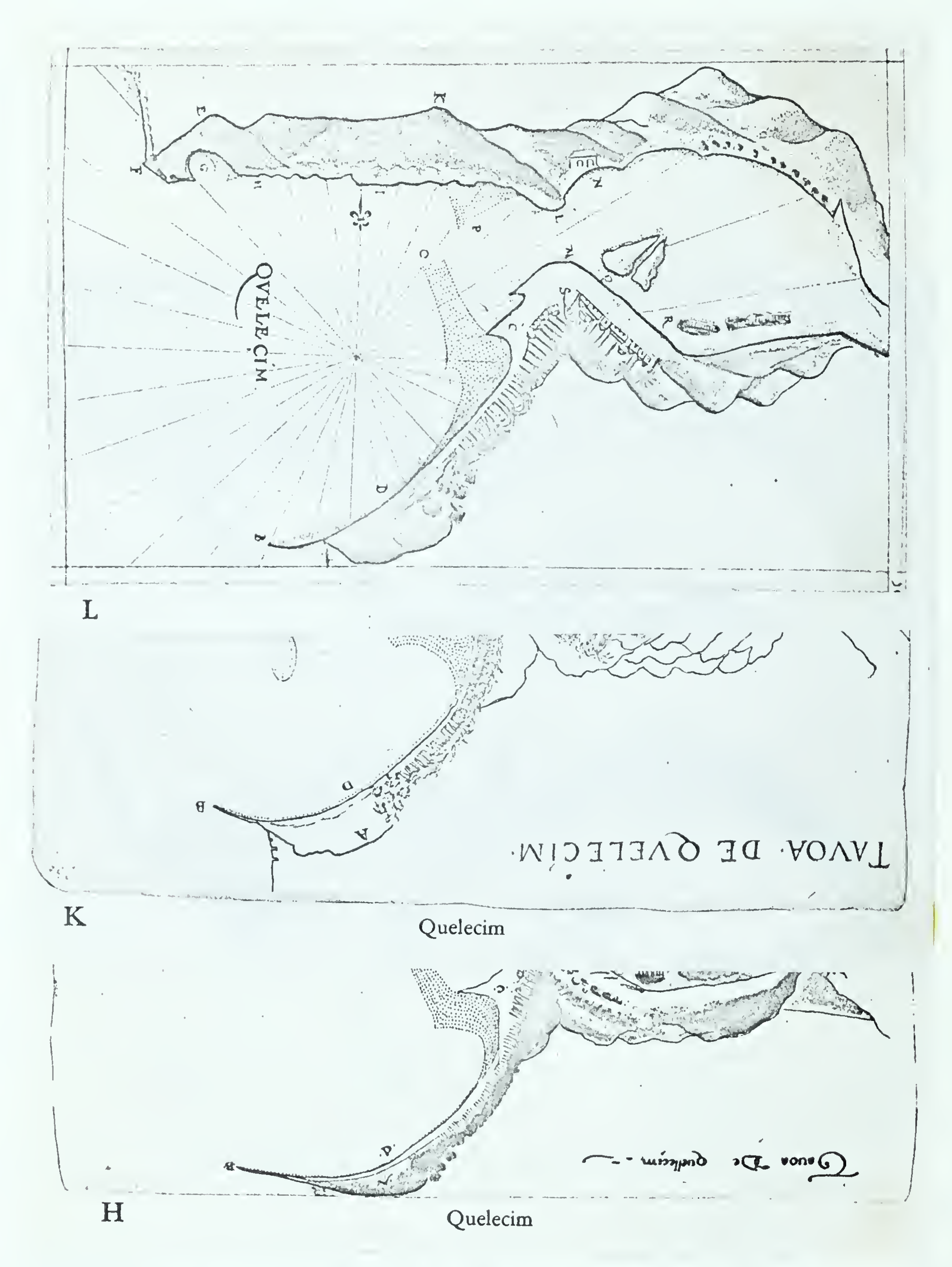
[64] Movsēs Dasxuranci, The History of the Caucasian Albanians, translated by C. J. F. Dowsett, London, Oxford University Press, 1961, p. 7.

[65] William R. Shepherd, Historical Atlas, Eighth Edition, Published by The Colonial Offset Co., Inc., Pikesville, Maryland, Barnes and Noble Inc., Distributors, New York, 1956, p. 8.

[66] Movsēs Dasxuranci, op. cit., p. 150.

PLANCHE XVI

Vis-à-vis p. 107.



Quelecim

Quelecim

Armando Cortesão e Avelino Teixeira da Mota, Portugaliae Monumenta Cartographica, Lisboa, 1960. (Reproduction des planches 61 K & L et 63 H, de la " Roteiro de Goa a Dio" par D. João de Castro, en 1538-39.)

Arménien donné à la mer Caspienne.[67] La carte "Mediaeval Commerce" de Shepherd nous en donne trois orthographes différentes: Ghelan, Ghel, Gilyan.[68] D'autre part les Portugais connaissaient le port de "Quelecim" situé au nord de la rivière Jog à peu de distance de Diu, port proche du golfe Persique. D. João de Castro laissa plusieurs cartes de ce port dans son Roteiro de Goa a Dio, datant de 1538-39.[69] Le port de Zeila aux orthographes nombreuses (Gelo, Zelo, Zilla) était également connu depuis longtemps. Situé sur la mer Rouge, ce nom se rencontre sur les cartes les plus anciennes et on peut le relever sur celles de Fra Mauro, datant de 1459. Notons aussi que "Zellem" veut dire "rouge" dans cette région de l'Erythrée.[70]

On est allé bien loin pour trouver "les isles des Phées" de Rabelais. Abel Lefranc les a situées dans les îles de la Sonde parce que Java aurait été appelée parfois "insula feminarum."[71] Marco Polo, par contre, mentionne une île Male et une île Femelle à l'entrée de la mer Rouge.

> Let us begin with two islands called Male Island and Female Island, Male Island lies in the sea some 500 miles south of Kech-Makran. The inhabitants are baptized Christians, observing the rule and customs of the Old Testament . . . but the men do not live with their wives or with any other women; but all the women live on the other island which is called Female Island. . . . They have no lord except a bishop, who in turn is subject to the archbishop of Socotra.[72]

Arnold von Harff parle lui aussi de ces îles de femmes non loin de Schoyra [Socotora] qui d'autre part figurent sur les cartes du début de la Renaissance de Behaim et de Waldseemüller.[73] Mandeville en parle aussi, mais chez lui leur position est très vague; ce sont des îles situées près d'une île de géants et proche du royaume du

---

[67] Movsēs Dasxurançi, op. cit., p. 150.

[68] W. R. Shepherd, op. cit., pp. 98-99.

[69] Armando Cortesao, Avelino Teixeira Da Mota, Portugaliae Monumenta Cartographica, Lisboa, 1960, I, Plates 61 J,K,L, and 63 H.

[70] O. G. S. Crawford, Ethiopian Itineraries, circa 1400-1524, Including Those Collected by Alessandro Zorzi at Venive in the Years 1519-24, Cambridge, Published for the Hakluyt Society, At the University Press, 1958, p. 200.

[71] Abel Lefranc, op. cit., p. 20.

[72] Marco Polo, op. cit., p. 269.

[73] Arnold von Harff, op. cit., pp. 156-57.

Prêtre Jean qui englobe l'Inde et l'Ethiopie. Le nom de ces îles devait certainement être très connu au quinzième siècle car on le retrouve souvent mentionné dans les "relations de voyages." Ainsi un certain frère Nicolas de Saint Michel de Murano nous dit:

> Diab is a great province . . . that province was acquired in 1430 by Presta Jane . . . (between the Cape of Good Hope and Zefala). . . .
>
> In 1420 a ship made a passage from India on the route of the islands of men and women above the Cape of Diab towards the west for 40 days for about 2000 miles. . . .
>
> Note that the Abyssinians say they hold more land above the source of the Nile than below it, that is to say, in our direction.[74]

Outre ces îles, Rabelais aurait pu penser au pays des Amazones que l'on plaçait habituellement dans la région du Pont, nom ancien de la mer Noire. Mandeville en fait un pays limitrophe de l'Albanie et de la Caspienne: "From the Caspian unto the flom of Thainy, is Amazonia, that is the land of feminye . . . and after is Albania . . . and after Hircania, Bactria, Hiberia . . . and between the Red Sea and the Sea Ocean, toward the south is the kingdom of Ethiopia and Lybia."[75] Une autre fois il met ce pays à côté de la Chaldée: "Beside the land of Chaldea is the land of Amaxonia, that is the land of Femenye."[76] Les Amazones d'Hérodote habitent la Scythie, tandis que chez Diodore elles vivent en Afrique. Au temps de Rabelais Pigafetta et Barros les situent au Monomotapa ou sur le haut Nil. Francisco Alvares les avait rencontrées en Abyssinie,[77] mais contrairement à ce que l'on disait dans le Libro del Infante dom Pedro de Portugal par Gomez de Santisteban, il soulignait que les Amazones avaient des maris avec lesquels elles vivaient; elles

---

[74] O. G. S. Crawford, op. cit., p. 119.

[75] Mandeville, op. cit., p. 97.

[76] Ibid., p. 103.

[77] Francisco Alvares, The Prester John of the Indies, A True Relation of the Lands of Prester John Being the Narrative of the Portuguese Embassy to Ethiopia in 1520, translated by Lord Stanley Alderley, edited by C. F. Beckingham and G. W. B. Huntingford, Cambridge, Published for the Hakluyt Society, University Press, 1961, II, pp. 456-57.

étaient pourtant gouvernées par une reine.

Ce Dom Pedro en question était le frère d'Henri le Navigateur et son image légendaire avait été popularisée par la parution en 1515 de l'oeuvre mentionnée par Alvares. Le pays des Amazones, dépendant du Prêtre Jean des Indes y voisine avec la Judée dont il est séparé par une rivière sans eau où coulent des pierres précieuses.[78] Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est que l'auteur place dans cette même région les Chananéens, puis les Géants dont la capitale est Luca. Dans une lettre le Prêtre Jean nous dit:

> And we go to Babylonia where the body of Daniel is located. Nearby are the Giants who each year pay us tribute and are subject to our orders. The land of the Giants extends one hundred days journey in length and sixty-eight in width . . . they could well conquer the whole world. But Our Lord Jesus Christ put one restriction on them: that they not meddle except in working and tilling the soil. This happened to them because they wanted to labor to the extent of making the tower of Babylonia. . . .[79]

Nous rejoignons ici le pays du géant Nembroth (Latini) ou Nimrod (Mandeville) qui, comme nous avons démontré, est le même géant que Rabelais a placé en tête de sa généalogie de Pantagruel.

Après les îles des Phées Pantagruel passe par l'Achorie et arrive au port d'Utopie d'où il gagne la ville des Amaurotes. On trouve ces noms chez Thomas More, soit, mais les a-t-il simplement inventés? Car "Schoyra" rencontré chez Arnold von Harff et "Akorz"[80] en Albanie sont bien proches du nom "Achorie." On a déjà souligné que "Hamara" en Ethiopie est très proche de "Amaurotes." Cependant, toujours en Albanie du Caucase, il y a un autre nom qui rappelle "Amaurotes." Movsēs Dasxurançi cite très souvent "Amaras."[81] Même le mot "Utopia" pourrait non seulement venir d' "Ethiopie," mais encore avoir été suggéré par un nom très semblable d'un pays que

---

[78] Francis M. Rogers, The Travels of the Infante Dom Pedro of Portugal, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1961, p. 144.

[79] Ibid., p. 152.

[80] Movsēs Dasxuranci, op. cit., p. 64.

[81] Ibid., p. 241 indique toutes les pages où ce mot revient dans le texte.

Gomez de Santisteban plaçait au bord de la mer Rouge et qu'il nomme "Cotopia."

> Dom Pedro knelt before Prester John . . . we thus left . . . from there we came to Cotopia, which was the land of the Gudilfe, and went to the Red Sea . . . after which we passed through many parts until we reached the kingdom of Fez. And we passed into Catile.[82]

On ne peut pas offrir des preuves décisives que Rabelais connaissait de première main toutes les oeuvres mentionnées plus haut, mais il avait certainement lu Marco Polo, Mandeville, Latini, Alvares qu'il cite et bien d'autres qu'il ne mentionne pas. Nous avons voulu surtout signaler que ces oeuvres faisaient partie du climat des connaissances géographiques à la fin du Moyen Age et qu'elles offrent des points de repère sinon des contacts qui peuvent raisonnablement nous guider dans une tentative de préciser le sens de l'Utopie rabelaisienne. Il s'intéressait sans doute au Moyen-Orient, d'ailleurs, par les Lusignans, Poitiers, où séjourna Rabelais, était longtemps en contact étroit avec les Etats chrétiens d'Orient et c'est dans un monastère de la région qu'était venu finir ses jours l'Empereur d'Arménie. En outre, il est certain que Rabelais pouvait avoir accès à de nombreux documents aujourd'hui perdus.

Par ailleurs, d'autres preuves circonstantielles existent dans le texte même de Rabelais, permettant de relier son Utopie à cette région du Moyen-Orient. Ainsi cette rosée qui sortit du sol à la naissance de Pantagruel fait penser à la "manna" citée par von Harff et dont se nourrissaient les habitants du désert dans la région du Caire: "They also eat and live on manna, which is heavenly dew."[83] Léon l'Africain, lui, mentionne la manna en parlant du désert de Segelmesse,[84] un endroit nommé par Rabelais. Quant à Mandeville, il la trouve près de la Chaldée et dit: "Elle provient

---

[82]Francis M. Rogers, op. cit., p. 153.

[83]Arnold von Harff, op. cit., p. 140.

[84]Samuel Purchas, op. cit., V, p. 515.

de la rosée du ciel qui tombe sur les herbes dans ce pays."[85]

Parmi les attributs de Pantagruel le sel est certainement le plus notoire. Il en porte toujours un plein baril attaché à sa ceinture et s'en sert comme munition pour aveugler Loup Garou, le géant qui lui barre la route de l'Utopie.

> Puis luy getta de sa barque, qu'il portoit à sa ceincture, plus de dix et huyct cacques et un minot de sel, dont il luy emplit et gorge et gouzier, et le nez et les yeulx.[86]

Le sel avait toujours été associé avec l'Afrique. Brunetto Latini y mettait les "Amanz," un peuple qui faisait "lor maison de sel."[87] Alvares racontait qu'il existait une "plaine de sel" en Ethiopie, dans la terre du Prêtre Jean, et que les habitants de ce pays se servaient du sel comme monnaie.

> His lands [Prester John's] go to the south along our road, and on the east lie towards the Red Sea, and part of them reach the road by which we were travelling; and they say it is a great lordship. There is in it the best thing there is in Ethiopia, that is the salt, which in all the country is current as money, both in the kingdom and dominions of the Prester and in the kingdom of the Moors and pagans, and they say that it goes as far as Maningo on the western sea.[88]

Zorgi, moine-explorateur du début du seizième siècle, notait cette même coutume chez des nègres à grosses lèvres du désert du Sahara.

> From Bugia on the said Gulf of Lion going southwards is a province where dwell blacks with doggish faces that eat human flesh, and thence southwards beyond that province is one whose inhabitants have great lips and barter gold for salt.[89]

L'indice le plus curieux est encore le nom même de Pantagruel, formé, nous dit Rabelais, d'un mot Grec et d'un mot "Hagarene." Selon Raymond Lebègue le terme "Hagarène" est emprunté à Saint Jérôme "qui désigne ainsi les Arabes descendant d'Ismael et d'Agar."[90] Movsēs Dasxurançi les fait venir des confins de la Syrie ou Asorestan.

---

[85] Mandeville, op. cit., p. 102.

[86] Pantagruel, éd. A.L., IV, chap. xxix, p. 297.

[87] Albert Pauphilet, op. cit., p. 773.

[88] Francisco Alvares, op. cit., p. 180.

[89] O. G. S. Crawford, op. cit., pp. 113-15.

[90] Raymond Lebègue, op. cit., p. 67.

> The race of Hagar, an alliance of twelve tribes, grew powerful, and approaching the distant clime in a bold and terrifying mass like a tempest blowing over the desert, they crossed the land of Asorestan and swiftly marched against the king of the Persians.[91]

On voit bien mal le Grec et la langue Hagarenne côte à côte au milieu de la Sibérie, au nord du Catay. Enfin, dernier indice de l'intérêt de Rabelais pour cette région du Proche-Orient que nous signalerons ici, quoiqu'il y en ait bien d'autres, c'est la coutume propre à Gargantua d'employer le pigeon pour envoyer des lettres. Ce messager qu'il appelle "Gozal" porte, d'après Robert Marichal, un nom venant de l'arabe d'Egypte,[92] tandis que selon Lebègue ce serait un mot hébreu.[93] L'édition d'Abel Lefranc s'étonne d'ailleurs de trouver cet emploi du pigeon chez Rabelais pour la raison suivante: "Les pigeons voyageurs ne semblent pas avoir été utilisés en Occident avant la fin du XVIe s. . . . Rabelais doit donc s'inspirer de Frontin . . . et de Pline. . . ."[94] Cependant, une coutume semblable avait déjà été relatée par Mandeville en parlant de la Syrie.

> In that country [Syria] and other countries beyond they have a custom, when they shall use war, and when men hold siege about city or castle, and they within dare not send out messengers with letters from lord to lord for to ask succour, they make their letters and bind them to the neck of a culver, and let the culver flee. And the culver be so taught, that they flee with those letters to the very place that the men would send them to. . . .[95]

Et en 1498 Arnold von Harff nous décrit l'emploi du pigeon voyageur à Alexandrie.

> The heathen servant of the Armereyo at once wrote a letter and tied it under the wing of a tame pigeon, which they had brought in a crate, and let it fly away. The bird was soon in the Armereyo's palace, bringing tidings who we were and what goods we carried, which he at once reported to the Sultan.[96]

---

[91] Movsēs Dasxurançi, op. cit., p. 109.

[92] Quart Livre, éd. A.L., VI, chap. iii, p. 97, note 17.

[93] Raymond Lebègue, op. cit., p. 16.

[94] Quart Livre, éd. A.L., VI, chap. iii, p. 94, note 17.

[95] Mandeville, op. cit., p. 79.

[96] Arnold von Harff, op. cit., p. 92.

Il serait encore possible de relever une foule de détails permettant de faire de l'Asie Mineure et de l'Afrique le pays d'origine de Pantagruel et de ses ancêtres. Il semble cependant que l'étude de la généalogie, des noms de lieux et des détails frappants relatifs à la langue, à l'habillement, aux moeurs et aux coutumes sont des preuves circonstancielles suffisantes pour émettre l'hypothèse que l'Utopie de Rabelais devait être proche de la mer Rouge.



CONCLUSION

En commençant cette étude on s'était donné pour but non pas tant de déterminer la situation géographique exacte de l'Utopie de Rabelais ou de Thomas More que d'en examiner l'architecture interne. Il m'a semblé en effet que c'était là l'essence de leurs Utopies, bien plus que la longitude et la latitude précises, composantes externes. Les noms propres géographiques, réels ou imaginaires, divorcés du contexte peuvent se plier à des interprétations exclusives, souvent contradictoires et contraires aux intentions de l'auteur. L'étude isolée d'un itinéraire peut mener à une conclusion incompatible avec les éléments structuraux employés par l'auteur dans la composition de son oeuvre. C'est donc dans le texte même qu'il faut chercher la confirmation finale de toute hypothèse. Par ailleurs, toute création artistique reflète les connaissances et les préoccupations de l'auteur et de ses contemporains. Le critique doit donc éviter de donner une explication suggérée par des convictions personnelles ou par des connaissances postérieures à l'époque de la conception de l'oeuvre. Faute de suivre cette règle, on risque de faire de Thomas More un marxiste et de Rabelais un incroyant. Remettre l'auteur dans son cadre historique et définir les limites de son savoir est sans aucun doute la tâche la plus ardue, surtout quand il s'agit d'esprits universels et cosmopolites tels que Rabelais et More.

L'Utopie de Rabelais, tout comme celle de Thomas More, ne se détermine donc pas uniquement par deux coordonnées sur une carte. Cette Utopie se distingue par un climat, un relief, une flore, une faune. Ses habitants possèdent une économie, une culture, une histoire, des coutumes; ils parlent une langue, pratiquent des religions bien définies et obéissent à des lois bien établies. C'est la combinaison de tous ces éléments qui forme l'Utopie de More et celle de Rabelais. Pour les identifier il a donc fallu relever dans le texte tous ces détails parfois insignifiants à première vue, les analyser, les replacer dans le climat de l'époque et les rattacher aux idées, aux coutumes, aux connaissances vraies

ou fausses, aux croyances populaires, aux légendes et aux superstitions du temps.

Si je me refuse à placer l'Utopie de Thomas More en Chine, ce n'est pas tant à cause des coordonnées géographiques fournies par l'auteur que parce que je ne rencontre dans son oeuvre aucune caractéristique particulière à l'Extrême-Orient. C'est pour cette même raison que je ne peux pas me permettre de situer le royaume de Pantagruel et de ses ancêtres en Sibérie. Par contre, c'est parce que les composantes de ces Utopies rappellent l'Asie Mineure et l'Afrique Orientale que je suis enclin à les centrer sur la mer Rouge. Par ailleurs, ce n'est que dans la mesure où les éléments architecturaux sont semblables que les Utopies de Thomas More et de Rabelais sont analogues, car il est impossible d'inférer qu'elles sont exactement les mêmes. Elles acquièrent en effet une individualité propre par la présence de certains éléments distincts qui les différencient, par une variation de structure ou par un nouvel agencement d'éléments identiques et leur emploi à d'autres fins et pour d'autres raisons. Bien que l'Utopie de Rabelais rappelle superficiellement les mêmes régions géographiques que celle de Thomas More, elle en est cependant fondamentalement dissemblable.

L'Utopie de More est très tolérante, mais elle n'est pas chrétienne. De nombreuses religions y sont pratiquées sur un pied d'égalité. Cette égalité s'étend aussi à ses habitants qui, cependant, ne sont pas libres, car leurs activités sont réglementées et leurs mouvements sont restreints. Ne part pas à l'étranger qui veut, c'est l'état qui vous y envoie. Les moeurs sont austères, le luxe y est inconnu. Les magistrats y sont choisis parmi les hommes les plus sages et la poursuite du savoir est générale.

Mais où peut-on trouver ce pays autonome et idéal où les hommes vivent satisfaits, sans envie et sans besoins, sans passions et sans peine, mais aussi sans joie? Pour les contemporains de Thomas More c'était un rêve d'économiste et de politicien. L'Utopien de More est un homme irréel dont l'exemple devait avoir un effet correctif sur le lecteur et l'exhorter à devenir meilleur.

C'est parce qu'il était impossible de trouver une telle société dans les limites du monde connu de l'époque que Thomas More l'a placée en dehors de ces limites, dans les îles nouvellement découvertes au début du seizième siècle. Retrouver cette Utopie n'est pas chose facile même pour Hythlodée. Peut-être que dans l'avenir d'autres navigateurs bien heureux aborderont à ces rivages, mais pour l'instant More est le seul à savoir où les retrouver. Cependant, quand il s'agit de décrire cette Utopie en détail, l'esprit de Thomas More n'est pas capable de tout inventer. Qui le serait? L'invention originale est certainement la plus rare des choses, et inventer tout un monde n'est pas tâche facile. Le plus commode pour More c'est encore d'encadrer sa société imaginaire dans une géographie exotique empruntée aux confins du monde connu à l'époque, dans cette région que Rabelais emploie plus tard.

Mais l'Utopie de Rabelais est à tout autre point de vue l'opposé de celle de More. C'est le Christianisme qui est la religion d'Etat, car c'est celle du prince. Pour cela, il suffit de se rappeler la prière de Pantagruel.

> Seigneur Dieu, qui tousjours es esté mon protecteur et mon servateur, tu vois la destresse en laquelle je suis maintenant. Rien icy ne me amène, sinon zèle naturel, ainsi comme tu as octroyé ès humains de garder et défendre soy, leurs femmes, enfans, pays et famille . . . doncques, s'il te plaist à ceste heure me estre en ayde, comme en toy seul est ma totale confiance et espoir, je te fais veu que par toutes contrées, tant de ce pays de Utopie que ailleurs, où je auray puissance et auctorité je feray prescher ton sainct Evangile, purement, simplement et entièrement.[1]

Pantagruel est le souverain héréditaire de l'Utopie et son gouvernement est loin d'être parfait, surtout quand c'est Panurge qui est chargé de l'administration de ce royaume en l'absence de son maître. L'Utopien de Rabelais ressemble à n'importe quel autre citoyen non seulement français, mais européen; il paie des impôts, il a des dettes, il plaide, il aime et il hait. La vie de l'Utopien de Rabelais est semblable en tout point de vue à la vie quotidienne de ses

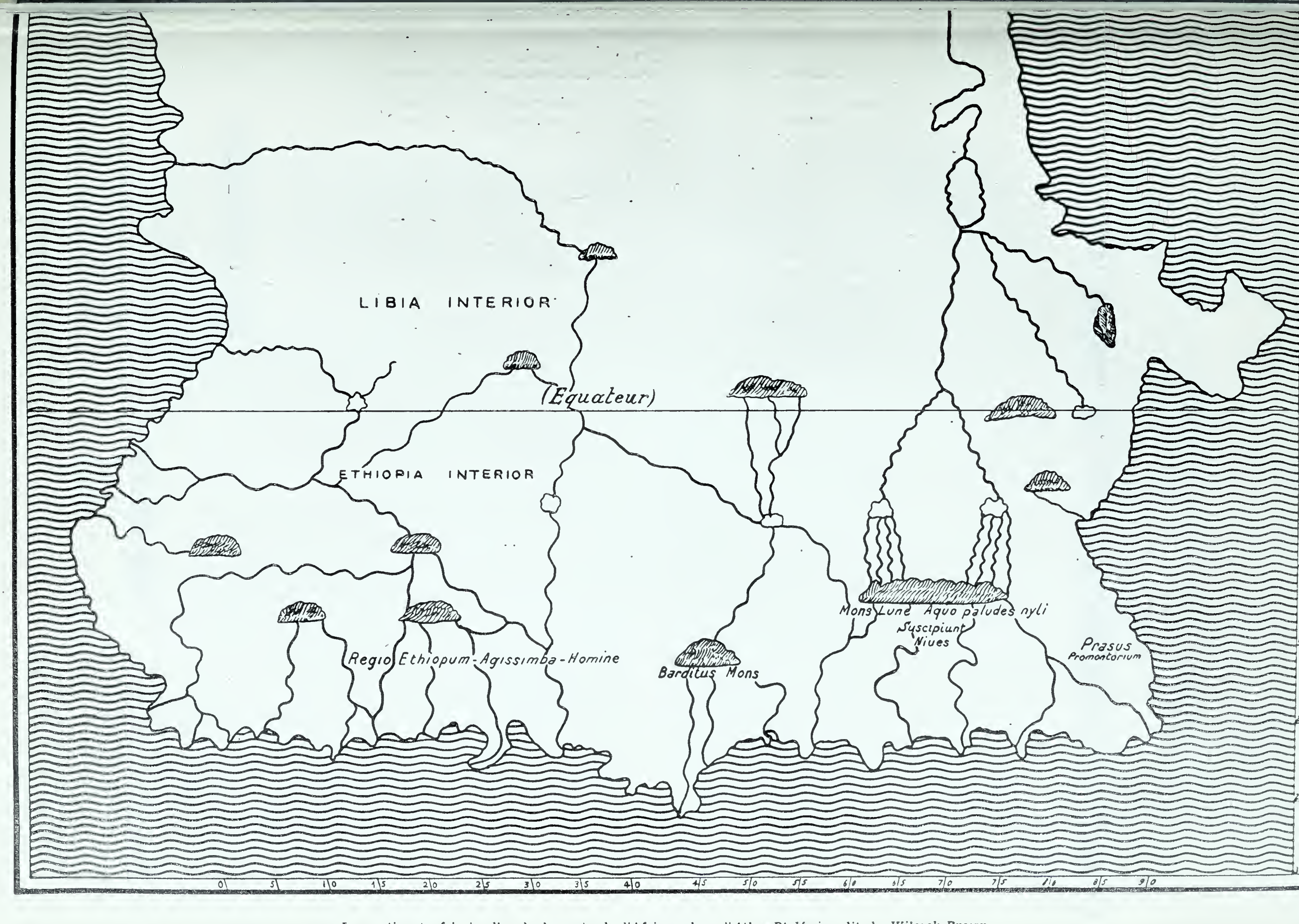
---

[1] Pantagruel, éd. A.L., IV, chap. xxix, p. 296.

PLANCHE XVII

Vis-à-vis p. 117.

W.G.L. Randles, op. cit., (Reproduction de la carte 3.)



Le continent africain d'après la carte de l'Afrique dans l'*Atlas Ptolémien* dit de *Wilczek-Brown* (c. 1430-1440).

L'original se trouve à la John Carter Brown Library, Providence, Rhode Island, U. S. A. Le dessin est fait d'après une photographie tirée de l'original par les services de cette Bibliothèque.

Voir aussi à la page 12.

contemporains.

Etant calquée sur la réalité, l'Utopie de Rabelais se trouve à l'intérieur des limites du monde connu. Pantagruel ne rencontre pas l'Utopie par hasard. Il sait où elle se trouve et à l'appel de son vieux père il accourt défendre son patrimoine. Pour Pantagruel la découverte de nouvelles routes maritimes est un moyen plus sûr ou plus rapide de regagner l'Utopie et non pas, comme pour Hythlodée, le moyen de la découvrir. La route du Cap n'est pour Pantagruel qu'un second itinéraire, supplémentaire à celui passant par Constantinople. C'est en fonction des autorités antiques qu'il apprécie la valeur d'une nouvelle voie par l'ouest.

> Car sans naufrage, sans dangier . . . feirent le voyage de Indie superieure en moins de quatre moys . . . et suys en ceste opinion, sauf meilleur jugement, que telle routte de fortune feut suyvie par les Indiens qui navigerent en Germanie et feurent honorablement traictez par le Roy des Suedes, on temps que Q. Metullus Celer estoit proconsul en Gaulle, comme descrivent Cor. Nepos, Pomp. Mela, et Pline après eulx.[2]

L'Utopie de Rabelais est un héritage ancestral. Sa géographie n'appartient pas à l'avenir, mais au passé. Ce n'est pas un pays que l'on découvre, mais une patrie que l'on retrouve. C'est parce que cette Utopie est à l'intérieur du monde connu que Rabelais termine son Pantagruel par une esquisse d'exploits futurs dans des terres encore inconnues, situées au-delà des "Mons Caspies," de "la mer Athlanticque," du royaume "du roy de Inde" et des "regions de la lune"[3] qui étaient sans doute ces "Montagnes de la Lune" qui figuraient sur toutes les cartes de l'Afrique du Moyen Age et du début de la Renaissance. La descente dans l'antre de la terre en dessous de l'Utopie pour atteindre cette caverne d'Albanie où Geoffroy à la grand dent avait déjà brûlé son géant Grimault est une exploration géographique du même ordre.

La géographie employée par Rabelais n'est ni une invention, ni une acquisition moderne due aux grandes découvertes maritimes.

---

[2] Quart Livre, éd. A.L., VI, p. 33.

[3] Pantagruel, éd. A.L., IV, pp. 344-45.

Bien au contraire, elle est profondément ancrée dans le passé. On peut la suivre sur les cartes de Strabon, de Ptolémée et sur celles des cartographes du monde arabe et du Moyen Age. Les noms qu'il utilise font partie intégrante du terroir ou ont été transmis de génération en génération par les légendes populaires, les contes, les chansons et les récits divers. C'est avec grande prudence que Rabelais se hasarde à accepter et à employer quelque chose de nouveau. En empruntant à Thomas More son Utopie, il n'en a pris que le nom. D'un pays imaginaire il a fait une contrée réelle, montrant sans doute par là, la futilité qu'il y a à vouloir enrégimenter les hommes et à vouloir les corriger pour en faire des êtres parfaits mais sans passions, donc inhumains. Au lieu de chercher la perfection dans des terres lointaines, Rabelais la cherche en France. Ce n'est pas l'Utopie qui produit l'homme idéal, mais Thélème avec ses institutions et son enseignement libres basés sur la sagesse et les connaissances accumulées et transmises depuis la plus haute antiquité jusqu'à la Renaissance.

L'utopisme de Rabelais est, dans sa conception, concret et réaliste. A la lumière de cette constatation, on peut croire que cette même psychologie foncièrement réaliste est à la base de toute la pensée rabelaisienne et de toutes les questions qu'elle soulève. Son réalisme littéraire n'est pas seulement une question de style, de vocabulaire ou d'allusions populaires. Ce n'est pas là la raison de sa gloire. Il était populaire parce qu'il était compris du peuple dans ses moindres allusions. Et il était compris justement parce que sa pensée s'enracinait dans le fond commun des connaissances traditionnelles.

Situant l'Utopie de Rabelais en Sibérie Abel Lefranc a effacé chez Rabelais toute une tradition qui faisait de l'Islam et des Sarrasins un objet d'intérêt pour la littérature du Moyen Age. Car c'est dans cet immense empire qui constituait le monde connu, s'étendant de l'Andalousie à la Caspienne, avec sa capitale temporelle à Bagdad et sa capitale spirituelle à La Mecque, que le héros de la littérature médiévale trouvait ses alliés et ses ennemis à la stature de géant. C'est également cet empire qui servait de lien historique

entre l'Occident latin et le Moyen-Orient de l'Antiquité. L'idée d'un Rabelais non visionnaire du futur ou prophète des temps modernes, mais continuateur de la tradition moyenâgeuse et antique offre un champ d'action nouveau à la recherche littéraire. Son développement dans d'autres domaines que la géographie permettrait de dégager une image inédite de Rabelais.[4]

---

[4]Bien que les études dans ce sens soient encore bien rares, les recherches récentes de M. A. Screech, The Rabelaisian Marriage (London, 1958) et L'Evangélisme de Rabelais (Genève, 1959), confirment ce point de vue. Bien plus encourageants encore sont les travaux de M. Dontenville qui, partant d'une direction opposée, c'est-à-dire du Moyen Age, et discutant l'origine de certains noms mythologiques français, a réussi à établir une filiation littéraire passant par Floriment, Mélusine et aboutissant aux Croniques admirables et reliant Geoffroy à la grand dent à Gargantua. Ce renseignement, cité par M. Françon dans Autour de la lettre de Gargantua à Pantagruel, p. 134, se trouve dans le Bulletin de la Société de Mythologie Française, no. XXIX, oct.-déc., 1956. Il ne nous a pas été possible d'examiner le travail de M. Dontenville du fait de la date tardive à laquelle ce renseignement a été trouvé.

BIBLIOGRAPHIE

A. OEUVRES DE RABELAIS ET ETUDES

Rabelais, François. Les Oeuvres de Maistre François Rabelais, accompagnées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire, par Ch. Marty-Laveaux. Paris, Lemerre, 1868-1903. 6 vol. (Les tomes V et VII ont été publiés par E. Huguet.)

_______. Oeuvres de François Rabelais. Edition critique publiée par Abel Lefranc, Jacques Boulenger, Henri Clouzot, Paul Dorveaux, Jean Plattard et Lazare Sainéan. Paris, Champion, 1912-1923. 3 tomes en 5 vol. [En cours de publication. Tomes I, II: Gargantua (1912); tomes III, IV: Pantagruel (1913); tome V: Tiers Livre publié par Abel Lefranc, Henri Clouzot, Paul Delaunay, Jean Plattard et Jean Porcher (1931).]

_______. Oeuvres complètes de Rabelais, texte établi et présenté par Jean Plattard, Paris, F. Roches, 1929. 5 vol. (Chaque volume porte le titre d'un des livres du roman.)

_______. Oeuvres complètes. Texte établi et annoté par Jacques Boulenger. Paris, Bibliothèque de la Pleiade, N.R.F., 1951.

_______. Pantagruel, édition critique sur le texte original par Verdun L. Saulnier. Paris, E. Droz, 1946. (Textes littéraires français.)

_______. Le quart livre de Pantagruel (édition dite partielle, Lyon, 1548). Texte critique avec une introduction par Jean Plattard. Paris, Champion, 1910. ("Publication de la Société des Etudes rabelaisiennes.")

_______. Le Quart Livre. Edition critique commentée par Robert Marichal. Lille, Giard; Genève, E. Droz, 1947. (Textes littéraires français.)

_______. L'Abbaye de Thélème, publiée par Raoul Morçay. Genève, E. Droz: Lille, Giard, 1949. (Textes littéraires français.)

Oeuvres de Rabelais collationnées sur les éditions originales, accompagnées d'une bibliographie et d'un glossaire par Louis Moland. Nouvelle édition précédée d'une notice biographique par Henri Clouzot. Paris, Garnier, 1950. 2 vol.

Bouillane de Lacoste, Henry de. "La première navigation de Pantagruel." Mercure de France, no. 1088, 1er avril 1954, pp. 604-29.

Brown, Huntington. Rabelais in English Literature. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1933.

Charpentier, John. Rabelais et le génie de la Renaissance. Paris, Jules Tallandier, 1941.

De Grève, Marcel. L'interprétation de Rabelais au XVIe siècle. Genève, E. Droz, 1961. (Etudes Rabelaisiennes, tome III.)

Etudes Rabelaisiennes. Tome I. Genève, E. Droz, 1956. (Travaux d'humanisme et Renaissance.)

Febvre, Lucien. Le problème de l'incroyance au XVIe siècle: La religion de Rabelais. Paris, Albin Michel, 1947. (L'évolution de l'humanité, troisième section, Renaissance IV.)

France, Anatole. Rabelais. Translated and with an introduction by Ernest Boyd. New York, Holt, 1929.

François Rabelais, ouvrage publié pour le quatrième centenaire de sa mort. Genève, E. Droz; Lille, Giard, 1953. (Travaux d'humanisme et Renaissance, vol. VII.)

Françon, Marcel. Autour de la lettre de Gargantua à son fils (Pantagruel, 8). Rochecorbon (Indre-et-Loire), C. Gay, 1957.

Gebhart, Emile. Rabelais. Paris, Boivin, 1882. (Collection des classiques populaires.)

Jourda, Pierre. Le Gargantua de Rabelais. Paris, SFELT, 1948. (Les grands événements littéraires.)

Krailsheimer, A. J. "The Significance of the Pan Legend in Rabelais' Thought," The Modern Language Review, vol. LVI (January, 1961), pp. 13-23, edited by T. J. B. Spencer, W. G. Moore and F. J. Stopp. Cambridge University Press.

La Juillière, Pierre de. Les images dans Rabelais. Halle, Max Niemeyer, 1912.

Lebègue, Raymond. Rabelais, Le Quart Livre. Paris, Centre de Documentation Universitaire, sans date. (Les cours de Sorbonne, polycopié.)

Lefranc, Abel. Les navigations de Pantagruel. Paris, Henri Leclerc, 1905.

Mélanges offerts à M. Abel Lefranc. Paris, E. Droz, 1936.

Porcher, Jean. Rabelais. Notices bibliographiques et iconographiques. Préface de Abel Lefranc. Paris, Editions des Bibliothèques Nationales de France, 1933.

Plattard, Jean. L'oeuvre de Rabelais (Sources, invention et composition). Paris, Champion, 1910.

Plattard, Jean. The Life of François Rabelais. New York, Alfred A. Knopf, 1931.

Revue des Etudes rabelaisiennes, Paris, Champion, 1903-1912. 10 vol.

Sainéan, L. La langue de Rabelais. Paris, E. de Boccard, 1922-1923. 2 vol.

_______. Problèmes littéraires du seizième siècle. Paris, E. de Boccard, 1927.

_______. L'influence et la réputation de Rabelais. Paris, Librairie Universitaire J. Gamber, 1930.

Screech, M. A. L'Evangélisme de Rabelais. Genève, E. Droz, 1959. (Etudes Rabelaisiennes, tome II.)

_______. The Rabelaisian Marriage. London, Edward Arnold, 1958.

Smith, W. F. Rabelais in His Writings. Cambridge, University Press, 1918.

Stapfer, Paul. Rabelais: sa personne, son génie, son oeuvre. Paris, Armand Colin, 1889.

Thuasne, Louis. Etudes sur Rabelais. Paris, Emile Bouillon, 1904.

Tilley, Arthur Augustus. "Rabelais and Geographical Discovery," The Modern Language Review, edited by John G. Robertson, Cambridge, University Press, 1907, Vol. II, pp. 316-26.

_______. Studies in the French Renaissance. Cambridge, University Press, 1922. (Microfilm of the chapter:"Rabelais and Geographical Discoveries.")

Valot, Stephen. Regardons vivre François Rabelais. Paris, Bernard Grasset, 1948.

Villey, Pierre. Marot et Rabelais. Paris, Champion, 1923. (Bibliothèque littéraire de la Renaissance, nouvelle série, tome XI.)

B. EDITIONS DE L' "UTOPIE" ET ETUDES

More, Sir Thomas, Saint. The Utopia of Sir Thomas More; in Latin from the edition of March 1518, and in English from the first edition of Ralph Robynson's translation in 1551, with additional translations, introduction, and notes by J. H. Lupton. Oxford, Clarendon, 1895.

More, Sir Thomas, Saint. Utopia. Translated by Ralphe Robynson, together with the life of Sir Thomas More, by his son-in-law, William Roper, reprinted from Hearne's edition 1716. Edited, with introduction, notes, glossary, and index of names by R. J. Rawson Lumby. Cambridge, University Press, 1902.

_______. Utopia. Translated into English by Ralph Robinson. His second and revised edition, 1556: preceded by the title and epistle of his first edition. Edited by Edward Arber. London, A. Constable, 1906.

_______. L'utopie; ou Le traité de la meilleure forme de gouvernement. Texte latin édité par Marie Delcourt avec notes explicatives et critiques. Paris, E. Droz, 1936.

_______. Sir Thomas More's Utopia; edited, with introduction and notes by J. Churton Collins. Oxford, Clarendon Press, 1949.

Ames, Russell Abbot. Citizen Thomas More and His Utopia. Princeton, Princeton University Press, 1949.

Dermenghem, Emile. Thomas Morus et les Utopistes de la Renaissance. Paris, Plon, 1927.

Donner, Henry Wolfgang. Introduction to Utopia. [London] Sidgwick and Jackson; Uppsala, Almqvist and Wiksells, 1945.

Hexter, Jack H. More's Utopia: The Biography of an Idea. Princeton, Princeton University Press, 1952.

Kautsky, Karl. Thomas More and His Utopia. With a foreword by Russell Ames. New York, Russel and Russell, 1959.

Morton, Arthur Leslie. The English Utopia. London, Lawrence and Wishart, 1952.

Mumford, Lewis. The Story of Utopias. With an introduction by Hendrik Willem Van Loon. Gloucester, Mass., Peter Smith, 1959.

Schoeck, R. J. "More, Plutarch, and King Agis: Spartan History and the Meaning of Utopia," Philological Quarterly, Vol. XXXV, No. 4, October, 1956, pp. 366-75. Iowa City, State University Press of Iowa.

Surtz, Edward L. The Praise of Wisdom. Chicago, Loyola University Press, 1957.

White, Frederic R. Famous Utopias of the Renaissance. New York, Hendricks House, Farrar, Straus, 1948.

C. AUTEURS ANCIENS

Aristotle. The Works of Aristotle. Translated into English under the editorship of W. D. Ross. Oxford, Clarendon Press, 1928-1952. 12 vols.

Arrien. L'Inde. Texte établi et traduit par Pierre Chantraine, deuxième édition. Paris, Les Belles Lettres, 1952. (Collection des Universités de France.)

Heliodorus of Emesa. Historia Hétiopica de los amores de Téagenes y Cariclea. Traducida en Romance por Fernando de Mena. Edición y prologo de Francisco Lopez Extrada. Madrid, Aldus S.A., Artes graficas, 1954.

Herodotus. The History of Herodotus. Translated by George Rawlinson, edited by Manuel Komroff. New York, Tudor Publishing Company, 1947.

Hésiode. Théogonie. - Les travaux et les jours. - Le bouclier. Texte établi et traduit par Paul Maxon. Paris, "Les belles lettres," 1928.

Hipparchus. The Geographical Fragments of Hipparchus. Edited by D. R. Dicks. London, Athlone Press, 1960.

Lucianus Samosatensis. Lucian. With an English translation by A. M. Harmon. London, Heinemann, 1913. 8 vols. (Loeb Classical Library.) Vol. 6 translated by K. Kilburn; Vol. 7 translated by M. D. MacLeod.

Pliny. Natural History. With an English translation by H. Rackham. London, William Heinemann; Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1938. 10 vols. (The Loeb Classical Library.)

Plutarch. Lives. Translated by Aubrey Stewart and George Long. London, George Bell and Sons, 1908. 4 vols.

Ptolemaeus, Claudius. Ptolemy's Catalogue of Stars. A revision of the Almagest by Christian Heinrich Friedrich Peters and Edward Ball Knobel. Washington, D.C., The Carnegie Institution of Washington, 1915.

Strabo. The Geography of Strabo. With an English translation by Horace Leonard Jones. London, William Heinemann; New York, G. P. Putnam's Sons, 1917-1932. 8 vols.

D. AUTEURS DU MOYEN AGE

Ariosto, Ludovico. *The Orlando Furioso*. Translated into English by William Stewart Rose. London, Bell and Daldy, 1873-1876. 2 vols.

Brants, Sebastian. *Narrenschiff*. Herausgegeben von F. Bobertag. Berlin und Stuttgart, W. Spemann. (Deutsche National-Litteratur, Band 16.)

Dasxuranci, Movsēs. *The History of the Caucasian Albanians*. Translated by C. J. F. Dowsett. London, Oxford University Press; New York; Toronto, 1961. (London Oriental Series, Vol. 8.)

Falengo, Théophile. *Histoire maccaronique de Merlin Coccaie prototype de Rabelais*. Nouvelle édition revisée et corrigée sur l'édition de 1606 par P. L. Jacob, notes par G. Brunet. Paris, Adolphe Delahays, 1859.

Fierabras. Chanson de geste. Publié pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Rome et de Londres par A. Kroeber et G. Servois. Paris, F. Vieweg, 1860. (Les anciens poètes de la France.)

Hethum, Prince Korghos. *L'Hystoire merveillese plaisante et recreative du grand empereur de Tartarie*. . . . Paris, 1529. (London, British Museum Photographic Service.)

Huon de Bordeaux. Edité par Pierre Ruelle. Publié avec le concours de la Fondation universitaire de Belgique. Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles; Paris, Presses Universitaires de France, 1960. (Université Libre de Bruxelles. Faculté de Philosophie et Lettres. Travaux, tome 20.)

Jean d'Arras. *Mélusine*. Roman du XIVe siècle; publié pour la première fois d'après le manuscrit de la Bibliothèque de l'Arsenal, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Nationale par Louis Stouff. Dijon, Bernigand et Privat, 1932.

_______. *Mélusine*. Nouvelle édition conforme à celle de 1478, revisée et corrigée, avec une préface par M. Ch. Brunet. Paris, P. Jannet, 1854.

Langlois, Ch.-V. *La connaissance de la nature et du monde*. Paris, Hachette, 1927. (La vie en France au Moyen Age du XIIe au milieu du XIVe siècle.)

Latini, Brunetto. Il Tesoro di Brunetto Latini. Volgarizzato da Bono Giamboni, raffrontato col testo autentico francese edito da P. Chabaille, emendato con mss. ed illustrato da Luigi Garter. Bologna, G. Romagnoli, 1877-1883.

Les Troubadours: Jaufre, Flamenca, Barlaam et Josaphat. Traduction Traduction de René Lavaud et René Nelli. Bruges, Desclée De Brouwer, 1960.

Mandeville, Sir John. La lapidaire du quatorzième siècle. Description de pierres précieuses et de leurs vertus magiques, d'après le traité du chevalier Jean de Mandeville. Vienne, Imprimerie Impériale et royale de la court et de l'Etat. 1862. (Microfilm.)

Nikitin, Afanasii Nikitich. Khozheme za tri moria. Afanasiia Nikitina, 1466-1472gg. 2. izd. dop. i. perer. Moskva, Izd-vo Akademii nauk SSSR, 1958.

Pauphilet, Albert. Jeux et Sapience du Moyen Age. Texte établi et annoté par Albert Pauphilet. Paris, Bibliothèque de la Pleiade, N.R.F., 1941.

Pidal, Ramón Menéndez. Prima Crónica General de España, que mandó componer Alfonso el Sabio y se continuaba Bajo Sancho IV en 1289. Con la colaboración de Antonia G. Solalinde, Manuel Muñoz Cortés y José Gómez Pérez. Madrid, Editorial Gredos, 1955. 2 vol.

Podleiszek, Franz. Anfänge des bürgerlichen Prosaromans in Deutschland. Leipzig, Philipp Reclam, 1933. (Deutsche Literatur, Reihe Volks- und Schwankbücher, Band 7.)

Pulci, Luigi. Il morgante. A cura di Giuseppe Fatini. Torino, Unione Tipografico - Editrice torinese, 1948. 2 vol.

Reinhard, John Revell. The Old French Romance of Amadas et Ydoine: A Historical Study. Durham, Duke University Press, 1927.

Robert le Diable. Publié par E. Löseth, Paris, Firmin Didot, 190[illegible].

E. RECITS DE VOYAGES

Alvares, Father Francisco. The Prester John of The Indies. A true relation of the lands of the Prester John being narrative of the Portuguese Embassy to Ethiopia in 1520 written by Father Francisco Alvares. The translation of Lord Stanley of Alderley (1881) revised and edited with additional material by C. F. Beckingham and G. W. B. Huntingford. Cambridge, University Press, 1961. 2 vols. (Works issued by the Hakluyt Society, second series, Vols. CXIV and CXV.)

Anglure, Seigneur d'. Le Saint Voyage de Jherusalem. Publié par François Bomardot et Auguste Longnon. Paris, Firmin Didot, 1878.

Colombo, Cristoforo. Journal. Translated by Cecil Jane with an appendix by R. A. Skelton. London, A. Blond and The Orion Press, 1960.

Crawford, O. G. S. Ethiopian Itineraries circa 1400-1524, including those collected by Alessandro Zorzi at Venice in the years 1519-24, edited by O. G. S. Crawford. Cambridge, University Press, 1958. (Works issued by The Hakluyt Society, second series, Vol. CIX.)

Eannes de Azurara, Gomes. Conquests and Discoveries of Henry the Navigator being the Chronicles of Azurara. Edited by Virginia de Castro e Almeida with a preface by Marshal Liautey, translated by Bernard Miall. London, Allen and Unwin, 1936.

Hakluyt, Richard. The Principal Voyages of the English Nation. Vol. I. London, J. M. Dent; New York, E. P. Dutton, 1907. (Everyman's Library, edited by E. Rhys.)

Harff, Arnold von. The Pilgrimage of Arnold von Harff, accomplished in the years 1496 to 1499. Translated from the German and edited with notes and an introduction by Malcolm Letts. London, University Press, 1946. (Works issued by The Hakluyt Society, second series, Vol. XCIV.)

Ibn Batuta. Travels, A.D. 1325-1354. Translated from the Arabic text edited by C. Defrémery and B. R. Sanguinetti by H. A. R. Gibb. Cambridge, University Press, 1958. (Hakluyt Society.)

Julien, Ch.-A. and Th. Beauchesne Herval. Les Français en Amérique pendant la première moitié du XVIe siècle. Introduction par Ch.-A. Julien. Textes des voyages de Gonneville, Verrazano, J. Cartier et Roberval. Paris, Presses Universitaires de France, 1946.

Komroff, Manuel. Contemporaries of Marco Polo. Consisting of the Travel to the Eastern Parts of the World of William of Rubruck (1253-1255); The Journey of John of Pian de Carpini (1245-1247); The Journal of Friar Odoric (1318-1330), and The Oriental Travels of Rabbi Benjamin of Tudela (1160-1173). London, Jonathan Cape, 1928.

Leo Africanus, Joannes. Description de l'Afrique. Nouvelle édition traduite de l'Italien par A. Epaulard et annoté par A. Epaulard. Adrien, Maisonneuve, 1956. 2 vol. (Microfilm.)

Mandeville, Sir John. The Travels of Sir John Mandeville. The version of the Cotton Manuscript in modern spelling with three narratives, in illustration of it, from Hakluyt's "Navigations,

Voyages, and Discoveries." London and New York, Macmillan, 1905.

Montalboddo, Fracanzano da. Paesi nouamente retrovati e Novo Mondo da Alberico Vespucci Florentino intitulato [1508]. Princeton, University Press; London, Humphrey Milford; Oxford University Press, 1916. (Reproduced in facsimile from the McCormick-Hoe copy in the Princeton University Library.)

_______. Sensuyt le nouveau monde et navigations faictes par Emeric Vespuce Florentin. . . . Translate de italien en langue francoise par Mathurin du Redouer licencie es loix [1515]. Princeton, University Press; London, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1916. (Reproduced in facsimile from the McCormick-Hoe copy in the Princeton University Library.)

Pires, Tomé. The Suma Oriental of Tomé Pires: An account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515, and The Book of Francisco Rodrigues: Rutter of a voyage in the Red Sea, nautical rules, almanack and maps, written and drawn in the East before 1515. Translated from the Portuguese MS in the Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris. Edited by Armando Cortesão. London, University Press, 1944. 2 vols. (Works issued by the Hakluyt Society, second series, Vols. LXXXIX and XC.)

Pitts, Joseph Daniel William and Charles Jacques Poncet. The Red Sea and Adjacent Countries at the Close of the Seventeenth Century. Edited by Sir William Foster. London, University Press, 1949. (Printed for The Hakluyt Society.)

Polo, Marco. The Travels of Marco Polo. Translated with an introduction by Ronald Latham. London, Penguin Books, 1959.

Purchas, Samuel. Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes. Glasgow, James MacLehose and Sons; New York, The Macmillan Company, 1905-1907. 20 vols.

Rogers, Francis M. The Travels of Infante Dom Pedro of Portugal. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1961.

F. ETUDES GEOGRAPHIQUES

Beazley, Charles Raymond. The Dawn of Modern Geography. New York, Peter Smith, 1949. 3 vols.

Bennett, Josephine Waters. The Rediscovery of Sir John Mandeville. New York, The Modern Language Association of America, 1954.

Brochado, Costa and Fontana da Costa. Henri le Navigateur. Lisboa, Comissão Executiva das Comemorações do Quinto Centenario da Morte do Infante D. Henrique, 1960.

Bunbury, Sir Edward Herbert. A History of Ancient Geography. Second edition. London, Murray, 1883. 2 vols.

Cortesão, Armando e Avelino Taxeira da Mota. Portugaliae Monumenta Cartographica. Lisboa, 1960.

Dainville, François de. La géographie des humanistes. Paris, Beauchesne et ses fils, 1940. (Les Jésuites et l'éducation de la société française.)

Fiske, John. The Discovery of America, with some account of Ancient America and the Spanish Conquest. Boston, Houghton Mifflin, 1892. 2 vols.

Gove, Philip Babcock. The Imaginary Voyage in Prose Fichtion. With an annotated check-list of 215 imaginary voyages from 1700 to 1800. New York, Columbia University Press, 1941.

Julien, Ch.-André. Les voyages de découverte et les premiers établissements (XVe-XVIe siècles). Paris, Presses Universitaires de France, 1948. (Colonies et empires, troisième série.)

Kimble, George Herbert Tinley. Geography in the Middle Ages. London, Methuen, 1938.

Meer, Frederic van der. Atlas of Western Civilization. English version by T. A. Birrell; second, revised edition. Princeton; New York; Toronto; London, D. Van Nostrand, 1960.

Newton, Arthur Percival. The Great Age of Discovery. London, University of London Press, 1932.

Nowell, Charles E. The Great Discoveries and the First Colonial Empires. Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1954.

O'Gorman, Edmundo. The Invention of America. Bloomington, Indiana University Press, 1961.

Olschki, Leonardo. Marco Polo's Asia. Translated from the Italian by John A. Scott and revised by the author. Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1960.

Peillard, Léonce. Magellan et le premier tour du monde de la "Victoria." Bruxelles, Brepols, 1961.

Penrose, Boies. Travel and Discovery in the Renaissance: 1420-1620. Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1955.

Pohl, Frederick J. Amerigo Vespucci: Pilot Major. New York, Columbia University Press, 1945.

Prestage, Edgar. The Portuguese Pioneers. London, A and C Black, 1933.

Shepherd, William R. Historical Atlas. Eighth edition. Published by The Colonial Offset Co., Inc., Pikesville, Md.; New York, Barnes and Noble, Distributors, 1956.

Stahl, William Harris. Ptolemy's Geography, A Selected Bibliography. New York, The New York Public Library, 1953.

Stillwell, Margaret Bingham, Incunabula and Americana 1400-1800. A key to bibliographical study. New York, Cooper Square Publishers, 1961.

Tozer, H. F. A History of Ancient Geography. Second edition. Cambridge, University Press, 1935.

Unzueta y Yuste, Abelardo de. Geografia historica de la Isla de Fernando Poo. Madrid, Instituto de Estudios Africanos, 1947.

Wright, John Kirtland. The Geographical Lore of the Time of the Crusades. New York, American Geographical Society, 1925.

G. HISTOIRE

Bertrand, Louis. Histoire d'Espagne. Paris, Arthème Fayard, 1932.

Calmette, Joseph Louis Antoine. L'élaboration du monde moderne. Nouvelle édition. Paris, Presses Universitaires de France, 1949.

Ferrara, Orestes. Le XVIe siècle vu par les ambassadeurs vénitiens. Traduit de l'espagnol par Francis de Miomandre. Paris, Albin Michel, 1954.

Fisher, (Sir) Godfrey. Barbary Legend; War, Trade, and Piracy in North Africa, 1415-1830. Oxford, Clarendon Press, 1957.

Grunebaum, G. E. von. Islam: Essays in the Nature and Growth of a Cultural Tradition. London, Routledge and Kegan Paul, 1961.

La Roncière, Charles de. Histoire de la marine française. Paris, Plon, 1899-1906. 6 vol.

Lea, Henry Charles. The Moriscos of Spain: Their Conversion and Expulsion. Philadelphia, Lea Brothers, 1901.

Merriman, Roger Bigelow. *The Rise of the Spanish Empire in the Old World and in the New*. New York, Macmillan, 1925. 4 vols.

Nowell, Charles E. *A History of Portugal*. New York, D. Van Nostrand, 1952.

Olagüe, Ignacio. *Histoire d'Espagne*. Paris, Editions de Paris, 1957.

Severyns, A. *Grèce et Proche-Orient avant Homère*. Bruxelles, Office de Publicité, 1960.

H. ETUDES SUR LA RENAISSANCE

Atkinson, Geoffroy. *Les nouveaux horizons de la Renaissance française*. Paris, E. Droz, 1935.

Bataillon, Marcel. *Etudes sur le Portugal au temps de l'humanisme*. Coimbra, Por Ordem da Universidade, 1952. (Acta Universitatis lonimbrigensis.)

Busson, Henri. *Le Rationalisme dans la littérature française de la Renaissance.(1533-1601)*. Nouvelle édition, revue et augmentée. Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1957.

Morçay, Raoul. *La Renaissance*. Paris, J. de Gogord, 1933-1935. Vol. II et III. (Histoire de la littérature française, publiée sous J. Calvet.)

Picot, Emile. *Les Français italianisants au XVIe siècle*. Paris, Honoré Champion, 1906-1907. 2 vol.

Randles, W. G. L. *L'image du sud-est africain dans la littérature européenne au XVIe siècle*. Préface de A. da Silva Rego. Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1959.

Renaudet, Augustin. *Humanisme et Renaissance*. Genève, E. Droz, 1958. (Travaux d'humanisme et Renaissance XXX.)

Renucci, Paul. *L'aventure de l'humanisme européen au Moyen Age, IVe-XIVe siècle*. Paris, Les Belles Lettres, 1953.

Rouillard, Clarence Dana. *The Turk in French History, Thought, and Literature (1520-1660)*. Paris, Boivin, 1938. (Etudes de littérature étrangère et comparée.)

Saulnier, V.-L. *Maurice Scève*. Paris, C. Klincksieck, 1948-1949. 2 vol.

Schmidt, Albert-Marie. La poésie scientifique en France au seizième siècle. Paris, Albin Michel, 1938.

Studies in the Renaissance. Edited by M. A. Shaaber. Vol. II. New York, The Renaissance Society of America, 1955.

I. RELIGION ET PHILOSOPHIE

Castiglione, Count Baldesar. The Book of the Courtier (1528). Translated from the Italian by Leonard Eckstein Opdycke. New York, Charles Scribner's Sons, 1903.

Cumont, Franz Valery Marie. The Mysteries of Mithra. Translated from the second revised French edition by Thomas J. McCormack. Chicago, Open Court Publishing Co., 1910.

_______. The Oriental Religions in Roman Paganism. With an introductory essay by Grant Showerman. Authorized translation. Chicago, The Open Court Publishing Co., 1911.

_______. Astrology and Religion among the Greeks and Romans. New York and London, G. P. Putnam's Sons, 1912.

Fortescue, Adrian. The Lesser Eastern Churches. London, Catholic Truth Society, 1913.

Gibb, Hamilton, Alexander Rosskeen. Mohammedanism; a historical survey. Second edition [with revisions]. London, Oxford University Press, 1961. (The Home University Library of Modern Knowledge, 197.)

La escala de Mahoma. Traducción del árabe al castellano, latín y francés, ordenada por Alfonso X el Sabio. Edición, introducción y notas por José Muñoz Sendino. Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, Dirección General de Relaciones Culturales, 1949.

Menéndez y Pelayo, Marcelino. Historia de los Heterodoxos Españoles. Madrid, Biblioteca de Autores Cristianos, 1956. 2 vols.

Phythian-Adams, W. J. Mithraism. London, Constable, 1915.

Ross, W. D. Aristotle: A complete exposition of his works and thought. New York, Meridian Books, 1960.

Zaehner, R. C. The Dawn and Twilight of Zoroastrianism. London, Weidenfeld and Nicolson, 1961.

J. DIVERS

Arland, Marcel. La prose française: Anthologie, histoire et critique d'un art. Paris, Stock, 1951.

Asin Palacios, Miguel. Dante y el Islam. Madrid, Editorial Voluntad, 1927.

Ball, Sydney Hobart. A Roman Book on Precious Stones. Los Angeles, Gemological Institute of America, 1950.

Bérard, Victor. Calypso et la mer de l'Atlantide. Les navigations d'Ulysse. Paris, Armand Colin, 1929. Vol. III.

Bernheimer, Richard. Wild Men in the Middle Ages. Cambridge, Harvard University Press, 1952.

Bible. The illustrated Family Bible, being the Old and New Testaments. Notes by John Kitto. London and Manchester, Fletcher and Tubbs, 1858. 2 vols.

Faguet, Emile. Histoire de la littérature française. 26e édition. Paris, Plon, 1900. 2 vol.

Faral, Edmond. La légende arthurienne; études et documents. Paris, Champion, 1929. 3 vol. (Bibliothèque de l'école des hautes études. Fascicules 255, 256, 257.)

Flutre, Louis-Fernand. Table des noms propres avec toutes leurs variantes figurant dans les romans du Moyen Age. Poitiers, Centre d'Etude supérieure de civilisation médiévale, 1962.

Mandach, André de. La geste de Charlemagne et de Roland. Genève, E. Droz; Paris, Minard, 1961. (Naissance et développement de la chanson de geste en Europe. Vol. I.)

Montaigne. Essais. Texte établi et annoté par Albert Thibaudet. Paris, Bibliothèque de la Pleiade, 1950.

Riquer, Martin de. Les chansons de geste françaises. Traduction française par Irénée Cluzel. Deuxième édition entièrement refondue. Paris, Nizet, 1957.

APPENDICE I

Le présent appendice donne un relevé de noms propres géographiques et le nombre de fois qu'ils apparaissent dans Gargantua, Pantagruel, Le Tiers Livre, Le Quart Livre et Le Cinquiesme Livre.

Au cas où Rabelais emploie plusieurs orthographes différentes la liste n'en donne qu'une seule. (Ex.: Aethiopie, Aetiphie, Ethiopie.) Nous avons inclus dans le compte le nom des habitants d'un pays donné. (Ex.: Aethiopiens, Ethiopiens.)

Le tableau A donne une liste approximative des noms empruntés à la géographie de l'Afrique et de l'Asie jusqu'à l'Inde.

Le tableau B donne une liste complète des noms propres géographiques situés au-delà de l'Indus.

Le tableau C permettra de comparer les chiffres de A et B avec ceux de quelques noms européens ou de régions situées aux confins de l'Europe.

En ce qui concerne les différents continents, ils apparaissent de la façon suivante.

Afrique	10 fois
Europe	8 fois
Asie	7 fois

Notons que le terme Asie est employé quatre fois pour des régions situées en Asie Mineure et trois fois d'une façon où il est impossible de déterminer exactement l'endroit en question.

	1	2	3	4	5	6	7-10	11-18	+ de 18 fois
Aethiopie							9		
Afrique							10		
Agarene		2							
Alexandrie		2							
Alger		2							
Arabie								18	
Arménie			3						
Asie Mineure				4					
Assyrie					5				
Babylone					5				
Barbarie							10		
Bonasperantza		2							
Caldée				4					
Canarre						6			
Candie						6			
Carmaigne	1								
Caspies		2							
Caucase		2							
Cilicie					5				
Cypre				4					
Erithrée		2							
Euphrates				4					
Egypte									43
Hierusalem					5				
Hircane		2							
Lune (mont)				4					
Mecha	1								
Médée (la)	1								
Medere	1								
Medes	1								
Medie	1								
Melinde				4					
Melli	1								
Mesopotamie			3						
Metelin	1								
Nil								12	
Palestine		2							
Parthes						6			
Perses								16	
Phrygie								11	
Pontiq	1								
Mer Rouge	1								
Sarrasins			3						
Sigeilmes	1								
Sinays					5				
Smyrne	1								
Syrie					5				
Thebaïde		2							
Thebizonde	1								
Tigris		2							
Turquie								14	
Troglodytes		2							

TABLEAU B

Catay	1 fois
Inde	22 fois
Java	1 fois
Seres	1 fois
Taprobane	2 fois

TABLEAU C

	1-2	3-5	6-10	11-15	15-20	Plus de 30 fois
Allemagne					17	
Angleterre					17	
Espagne					17	
Europe			8			
France						31
Grèce						59
Hyperborées		3				
Italie			10			
Orleans				12		
Lyon					16	
Paris						70
Poitiers					19	
Portugal		5				
La Rochelle		5				
Rhiphée		4				
Rome						89
Russie	1					
Sarmates	1					
Sclavonie		3				
Scythes				11		
Tartares		4				